

Dernier Holocauste

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

27

GÉRARD DE VILLIERS
PRESENTE

L'IMPLACABLE

Dernier holocauste



Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON

PLON

L'IMPLACABLE
Dernier holocauste

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMITE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

DERNIER HOLOCAUSTE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :
The Last Temple

Maquette de couverture : Loris

© 1977 by Richard Sapir and Warren Murphy

© Librairie. PLON/GECEP
1982 pour la traduction française

ISBN : 2-259-00911-5
Édition originale :
ISBN : 0-523-40-017-3
PINNACLE BOOKS. INC. NEW YORK
New York N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

Ben Isaac Goldman les séparait, minces et gelés, les fourrait dans leur cage d'inox, les plongeait dans la graisse bouillante et les regardait frire.

Puis il observait les pavés dorés dans leurs pâles cercueils de pâte déposés côte à côte et ensevelis dans la graisse liquide.

Le lendemain, Ben Isaac surveillait la cuisson au gril des tranches de viande rondes, inspectées par l'USDA et ne contenant pas plus de vingt-sept pour cent de gras. Quand le voyant rouge s'allumait et que le signal bourdonnait, il les retournait et saupoudrait de sel leur dos calciné. Tandis qu'ils grésillaient et crachotaient sur le gril, il abaissait le couvercle massif pour bien les aplatir.

Le surlendemain était son jour préféré. Il les alignait, ronds comme des petits pains, les criblait de graines de sésame et les mettait au four. Quand ils étaient bien à point, il les enveloppait dans leurs jolis linceuls de papier et les rangeait dans leurs boîtes de polystyrène.

Depuis près de deux ans, ce massacre quotidien de huit heures apportait à Ben Isaac Goldman une certaine paix purificatrice.

Depuis deux ans, il avait changé de symboles et remplacé les six millions de morts de la croix gammée par les vingt milliards de hamburgers dorés vendus. Et il était content.

Mais plus maintenant. Il avait perdu la foi dans les deux symboles, la croix gammée pour laquelle il avait travaillé trente ans plus tôt et les hamburgers dorés qu'il servait, comme directeur adjoint à Baltimore, Maryland, en passant trois jours par semaine à surveiller le sacrifice spectaculaire et tout à fait déraisonnable de denrées alimentaires sans défense.

Maintenant, ce n'était plus qu'une routine ; son petit calot de papier collé sur ses boucles blanches clairsemées, traînant les pieds dans des souliers graisseux, il s'assurait que les yaourts au lait écrémé pesaient le poids voulu, que les hamburgers mesurés avant cuisson ne restaient pas plus de sept minutes en attente et que les récipients de sauces aux oignons, aux cornichons et à la tomate étaient toujours au moins à moitié pleins.

Il attendait la fin de la journée, quand il pouvait ôter les gants blancs bon marché qu'il achetait tous les matins au drugstore Walgreen et jetait dans la poubelle en sortant.

Depuis quelque temps, il avait pris l'habitude de se laver les mains constamment.

Un dimanche soir en avril, par un printemps qui promettait un été caniculaire, Ben Isaac Goldman souleva le couvercle à pédale de la poubelle placée devant le snack-bar et regarda quelqu'un d'autre y jeter des gants blancs. Il les fit suivre des siens puis il leva les yeux et fit la connaissance d'Ida Bernard, une femme entre deux âges, anguleuse, originaire du Bronx, qui travaillait chez le marchand de glaces d'à côté.

Elle aussi portait des gants blancs parce qu'elle avait froid aux mains, de fabriquer à longueur de journée de la crème glacée, pour gâteaux de Fête des Mères, bombes d'anniversaire, vacherins, soucoupes volantes, parfaits au café ou vulgaires petits cornets de plastique pour gaver les gosses, le tout sous les auspices d'un vieillard qui tournait ses propres spots télévisés et qui parlait comme un candidat à la laryngotomie totale.

À part l'utilisation des gants, Ben et Ida se découvrirent, lors de leur conversation au-dessus de la poubelle, bien d'autres choses en commun. Par exemple, une horreur viscérale pour les glaces et les hamburgers. Et la vie ne devenait-elle pas de plus en plus chère ? Et l'été serait sans doute torride cette année-là. Et après tout, pourquoi ne pas poursuivre cette brillante conversation au dîner ?

Ce fut ainsi qu'à 20 h 30, un dimanche, Ben Isaac Goldman et Ida Bernard partirent à la recherche d'un restaurant où on ne servait ni hamburgers ni glaces.

— J'adore les bons petits pois et les carottes, pas vous ? demanda Ida, qui avait pris le bras de Ben Isaac.

Elle était plus grande que lui mais ils marchaient en cadence et il ne s'en apercevait pas.

— La laitue, dit Ben Isaac. La bonne laitue.

— Oui, la laitue n'est pas mal non plus, reconnut Ida qui en avait horreur.

— C'est mieux que pas mal. La laitue a quelque chose de formidable.

— Oui ? dit Ida sur un ton qui s'efforçait, en vain, de dissimuler le point d'interrogation.

— Oui, affirma Ben Isaac. Ce qu'elle a de formidable, c'est que ce n'est pas du hamburger.

Et il rit.

— Ni de la glace, dit Ida et elle rit aussi.

Ils allongèrent le pas pour chercher avec plus de zèle un restaurant servant de bons légumes. Et de la laitue.

C'était enfin la terre promise, pensait Ben Isaac. La vraie vie. Un emploi, un appartement, une femme à son bras. La signification de la vie. Pas la vengeance, ni la destruction. Ici, il n'y avait personne pour le surveiller, pas de réunions, pas d'écoutes téléphoniques, pas de

poussière, de soldats, de sable, de désert, pas de guerre.

Il parla pendant tout le dîner, dans une petite gargote aux petits pois racornis, aux carottes blanchâtres et molles, à la laitue aussi croquante que du buvard mouillé.

Quand le café arriva, amer et trop léger, Ben tenait la main d'Ida sur la table.

— L'Amérique est réellement un pays doré, dit-il.

Ida Bernard hocha la tête, en observant la large figure joviale de Ben, une figure qu'elle avait vu travailler tous les jours dans la boîte aux hamburgers et qu'elle s'était finalement résolue à rencontrer, devant le snack-bar.

Elle se rendit compte qu'elle n'avait encore jamais vu sourire Goldman. Elle n'avait jamais vu le pétillement de ses yeux foncés ni la couleur exacte de ses joues pâles.

— On me prend pour un petit vieux casanier, dit-il en agitant le bras pour englober tous les serveurs de hamburgers du pays qui pestaient contre tous les directeurs adjoints les serinant de ne pas se mettre les doigts dans le nez près des plats cuisinés.

La main de Goldman heurta un journal glissé à demi dans la poche d'un imperméable masculin accroché au portemanteau. Le journal tomba et Goldman, gêné, se baissa pour le ramasser, sans cesser de parler.

— Bah, qu'est-ce qu'ils en savent ? Des enfants. Ils n'ont pas...

Sa phrase resta en suspens alors que ses yeux se fixaient sur un coin du journal.

— Oui ? dit Ida Bernard. Ils n'ont pas quoi ?

— Vu ce que j'ai vu, marmonna Goldman.

Il était devenu blême. Il serrait le journal comme si c'était le relais à transmettre à son coéquipier lors d'une course olympique.

— Il faut que je parte, maintenant. Merci pour cette charmante soirée.

Sans lâcher le journal, il se leva et sortit sans se retourner.

Le serveur vint demander d'une voix lasse à Ida si elle désirait autre chose. Il ne paraissait pas surpris par le brusque départ de Goldman. L'art culinaire du restaurant faisait souvent cet effet sur la digestion de la clientèle âgée, des personnes qui se souvenaient qu'autrefois tout était meilleur.

Ida secoua la tête et régla l'addition mais en se levant pour partir, elle remarqua le chapeau de Goldman au portemanteau. Dans la rue, elle ne le vit pas. Cependant, à l'intérieur du chapeau, son nom et son adresse étaient écrits sur le cuir à l'encre indélébile. Il habitait tout près, alors elle s'y rendit à pied.

Elle passa devant les centres de commerce dévastés, avec leurs portes enchaînées et leurs fenêtres barricadées contre la marée

humaine de Baltimore. Elle passa devant les portes ouvertes et les fenêtres fermées d'une dizaine de bars, devant le *Flamingo Club* et la *Pizza Plaisante*, devant des maisons toutes semblables, de même style, avec les mêmes antennes de télévision, les mêmes grosses mammas se balançant en cadence sur les fauteuils du perron tout en essayant la suie de leur visage.

Goldman habitait un immeuble de brique qu'Ida trouva sinistre, comme un château visité régulièrement par les Huns depuis deux cents ans. La rue avait survécu aux sanglantes émeutes raciales de la décennie précédente pour mourir, tout simplement, de mort naturelle.

Ida éprouva un renouveau de pitié pour le petit homme. L'instinct maternel demeuré latent en elle depuis la mort de son mari, son cher Nathan, se réveilla avec la violence du vent du désert. Elle balayerait le passé de Goldman et leur donnerait à tous deux une raison de vivre. Ensuite, elle lui ferait sa cuisine, son ménage, lui achèterait tous les jours des gants blancs et ne lui servirait jamais de hamburgers ni de glaces.

Ida découvrit un *Goldman* presque effacé sous le bouton de sonnette qu'elle pressa. Au bout de trente secondes de silence, elle appuya de nouveau. Serait-il allé ailleurs ? Elle l'imagina errant par la ville, attaqué par des bandes d'ivrognes ou de drogués.

L'interphone crépita.

— Allez-vous-en ! dit une petite voix.

Ida se pencha vers le micro et cria :

— Ben, c'est Ida. J'ai votre chapeau.

Silence.

— Ben ? Vraiment, il n'y a pas de raison d'avoir peur. C'est moi.
Ida.

Silence.

— Je vous en prie, Ben. Je veux simplement vous rendre votre chapeau.

Quelques secondes plus tard, un bourdonnement strident retentit qui faillit faire sauter Ida hors de ses chaussures. La porte s'entrouvrit et elle entra vivement.

Le vestibule sentait l'urine, le vomi et la vieillesse, mélange qui aurait remporté une victoire éclatante sur tous les désinfectants javellisés du monde. L'escalier était en béton, bordé d'une rampe de fer. Une ampoule nue de quarante watts fabriquait un brouillard électrique qui permettait à peine de discerner le palier.

Elle gravit les étages, assaillie par le bruit de Pennsylvania Avenue, les avertisseurs des Cadillac blanches de sept ans, les cris des négrillons et des prostituées.

Elle trouva l'appartement A-412 dans un angle. Elle resta un moment sous le plafond gris craquelé avant de se décider à frapper.

À son étonnement, la porte s'ouvrit immédiatement et Goldman, qui semblait avoir vieilli en une heure, fit un geste pressant.

— Vite, entrez vite !

À l'intérieur, les bruits étaient étouffés par le simple poids du plâtre. C'était l'ampoule de la salle de bains qui servait à éclairer l'endroit, mais cela suffit à Ida pour découvrir où vivait Ben Isaac.

En contemplant les murs d'un beige sale, le tapis vert élimé, l'unique fauteuil avachi, elle se dit qu'il y avait de quoi donner des cauchemars à n'importe qui. Sa redécoration mentale s'interrompit quand Ben Isaac s'approcha d'elle.

Il avait des yeux hagards et ses mains tremblaient. Sa chemise sortait du pantalon, sa ceinture défaite pendait.

— Vous avez mon chapeau ? demanda-t-il en s'en emparant. Merci. Maintenant il faut partir. Vite !

Il essaya de la pousser sans la toucher, comme si un contact le contaminerait aussitôt, mais Ida l'évita adroitement et tendit la main vers l'interrupteur.

— Voyons, Ben, je ne vais pas vous faire de mal, dit-elle en allumant.

Goldman cligna des yeux sous l'agression violente des cent cinquante watts.

— Il ne faut pas avoir peur de moi, insista Ida. Cela me ferait de la peine.

Elle alla éteindre dans la salle de bains et vit que le mur et le siège des w.-c. étaient mouillés. Il y avait des traces de doigts grasseyés sur le carrelage du mur et le porte-serviettes vide avait l'air d'un accoudoir.

Elle dut faire un effort pour ignorer cela et éteignit. Son souci se mêlait de pitié quand elle retourna auprès de Goldman, qui paraissait sur le point de pleurer. Elle le regarda dans les yeux et ouvrit les bras.

— Il ne faut pas avoir honte, Ben. Je comprends. Votre passé ne peut vous faire de mal.

Elle sourit, bien qu'elle ne comprît pas très bien et n'eût aucune idée de ce qu'était son passé.

La large figure de Goldman était absolument blanche et il flageolait. Il regarda au fond des yeux tendres et rêveurs d'Ida puis il s'écroula en larmes sur le lit.

Elle vint s'asseoir à côté de lui, lui mit une main sur l'épaule et demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a, Ben ?

Sans cesser de pleurer, il désigna la porte. Ida regarda mais ne vit qu'un journal froissé.

— Vous voulez que je parte ?

Ben Isaac se leva brusquement. Il accrocha son chapeau, ramassa

le journal, le donna à Ida puis il alla se laver les mains dans l'évier de la cuisine. C'était le journal qu'il avait emporté du restaurant.

Ida jeta un coup d'œil à la manchette annonçant : « COQUINERIES JOYEUSES AU MINISTÈRE DES FINANCES » et se tourna vers Goldman.

— Qu'est-ce qu'il y a, Ben ? répéta-t-elle.

Goldman laissa couler l'eau en venant montrer un petit article dans le coin inférieur droit, puis il retourna se laver les mains.

Ida lut, tandis qu'une goutte d'eau savonneuse imbibait l'article.

DÉCOUVERTE D'UN CADAVRE MUTILÉ DANS LE NEGUEV, Tel-Aviv, Israël (AP) – *Un cadavre mutilé a été découvert ce matin de bonne heure par un groupe de jeunes archéologues effectuant des fouilles. Les restes auraient été disposés en forme de croix gammée, le symbole du pouvoir nazi en Allemagne il y a 30 ans.*

Depuis, les autorités israéliennes ont identifié les restes comme étant ceux d'Ephraïm Boris Hegez, un industriel de Jérusalem, et formellement démenti la disposition en svastika du cadavre.

Interrogé sur ce meurtre, Tochala Delit, un porte-parole du gouvernement, a déclaré que ce cadavre avait sans doute été abandonné après une attaque par des terroristes arabes. Delit ne pense pas que les fouilles pour rechercher les vestiges de deux temples d'Israël datant d'avant 586 avant J.-C. seront interrompues par cette macabre découverte. Les autorités israéliennes ne font aucun commentaire sur les mobiles ou les assassins et aucun suspect n'a été cité.

Ida Bernard releva les yeux ; Ben Isaac Goldman s'essuyait méticuleusement les mains avec un torchon de papier.

— Ben...

— Je sais qui a tué cet homme. Et je sais pourquoi. On l'a tué parce qu'il s'est enfui, Ida. Je viens d'Israël. Je me suis enfui aussi.

Goldman laissa tomber le torchon en papier par terre et revint s'asseoir sur le lit à côté d'Ida, la tête dans ses mains.

— Vraiment ? murmura-t-elle. Alors il faut avertir immédiatement la police !

— Je ne peux pas. On me trouverait et on me tuerait aussi. Ce qu'ils projettent de faire est si effroyable que même moi je ne pourrais l'affronter. Pas après tant d'années...

— Alors téléphonez aux journaux, insista Ida. Personne ne peut vous retrouver par eux. Regardez... C'est le *Washington Post*, ajouta-t-elle en lui posant le journal sur les genoux. Téléphonez-leur et dites-leur que vous avez une histoire importante à révéler. Ils vous écouteront.

Goldman lui prit les mains farouchement, ce qui électrisa Ida.

— Vous croyez ? Il y a une chance ? Ils peuvent mettre fin à ce cauchemar ?

— Naturellement, assura-t-elle avec bonté. Je sais que vous pouvez le faire, Ben. J'ai confiance en vous.

Ida Goldman. Un joli nom, qui sonnait bien.

Ben Isaac ouvrit de grands yeux admiratifs. Il rêvait aussi. Mais était-ce possible ? Cette charmante femme tenait-elle la solution ? Goldman ramassa le téléphone posé au pied du lit et forma le numéro des renseignements.

— Allô ? Les renseignements ? Connaissez-vous le numéro du quotidien le *Washington Post* ?

Ida était radieuse.

— Pardon ? dit Goldman et il plaqua une main sur le combiné. Rédaction ou abonnements ?

— Rédaction, répondit Ida.

— Rédaction, dit Goldman. Oui ?... Oui, deux, deux, trois... six, zéro, zéro, zéro. Merci.

Goldman raccrocha, jeta un coup d'œil à Ida et tourna de nouveau le cadran.

— Deux, deux, trois... Six, zéro, zéro, zéro.

— Demandez Redford et Hoffm... Je veux dire Woodward et Bernstein, dit Ida.

— Ah oui... Allô ? Pourrais-je parler à... Redwood ou Hoffstein, s'il vous plaît ?

Ida sourit malgré elle.

— Ah ?... Comment ?... Oui, bien sûr. Merci, dit Goldman puis il se tourna vers Ida. Ils me passent un reporter. Ida, vous croyez vraiment qu'ils peuvent m'aider ?

Elle hocha la tête, ce qui donna des forces à Ben.

— Ida, il faut que je vous dise la vérité, maintenant. Je... Je vous ai déjà observée, je me disais : quelle belle femme ! Est-ce que je pourrais plaire à une femme pareille ? J'osais à peine l'espérer, Ida. Mais je ne pouvais rien faire parce que j'attendais que mon passé me rattrape. Il y a bien des années, j'ai promis de faire quelque chose. Ce que j'ai fait à l'époque était nécessaire. Il fallait le faire. Mais ce qu'ils projettent est dément. La destruction totale.

Goldman s'interrompit, en regardant Ida au fond des yeux. Elle retint sa respiration, mordilla sa lèvre inférieure et eut tout l'air d'une adolescente amoureuse. Elle n'écoutait même pas cette confession. Elle savait ce qu'elle voulait entendre et n'attendait que ça.

— Je suis vieux, reprit Goldman, mais quand j'étais jeune, j'étais... Allô ? Allô, Redman ? Non, non, excusez-moi. Oui. Euh... eh bien... (Il remit sa main sur l'appareil.) Qu'est-ce que je dois dire ?

— J'ai un grand papier pour vous, souffla Ida.

— J'ai un grand papier pour vous, dit Goldman au téléphone, en interrogeant Ida du regard.

— Au sujet de l'industriel dans le désert israélien.

— Au sujet de l'industriel dans le désert israélien, répéta Goldman.

Oui ? Comment ?

Goldman hocha vivement la tête, l'air ravi, et remit sa main sur le combiné.

— Ils veulent me parler !

Ida sourit, tout aussi excitée. Finalement, pensait-elle, je l'ai trouvé. Goldman est un excellent homme. Elle se promit de le tirer d'affaire – que pouvait-il avoir fait de si mal ? – et ensuite ils se tiendraient compagnie dans leur vieillesse. Enfin, vivre de nouveau pour quelque chose, pour quelqu'un. L'enfer de Baltimore n'aurait plus d'importance. Medicare, la sécurité sociale, les pensions ne compteraient plus. Ils auraient eux deux.

— Non, disait Goldman, non, vous devez venir ici. Oui, tout de suite. Je m'appelle Ben Isaac Goldman, appartement A-412, dit-il et il donna l'adresse de Pennsylvania Avenue. Oui, tout de suite.

Il raccrocha, la figure en sueur mais souriante.

— Comment est-ce que j'ai été ? demanda-t-il.

Ida se pencha et le serra dans ses bras.

— Très bien ! Je suis sûre que vous avez bien agi. Je suis sûre que vous avez bien agi, répéta-t-elle comme il se cramponnait à elle.

Goldman la lâcha.

— Vous êtes une femme remarquable, Ida. Une femme comme on n'en fait plus. Je suis fier d'être avec vous. Je suis vieux et fatigué mais vous me donnez de la force.

— Vous êtes fort, affirma Ida.

— Vous avez peut-être raison. Les choses pourraient redevenir bonnes.

Ida posa une main sur le front moite de Goldman et essuya la transpiration.

— Nous aurons nous deux.

Il la regarda d'un œil neuf et elle le contempla tendrement.

— Nous aurons nous deux, répéta-t-il.

La solitude et les peines accumulées pendant cinquante ans refluerent et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

On frappa à la porte.

Leurs deux têtes se redressèrent brusquement, l'une choquée, l'autre déçue. Goldman regarda Ida, qui fit un petit geste hésitant et tapota ses cheveux un peu défaits.

— Le *Post* a probablement un bureau à Baltimore près d'ici.

Rassuré par sa présence, Goldmann acquiesça et alla ouvrir.

Un homme de taille moyenne à l'expression sévère se tenait sur le seuil, en costumé simple mais cher. Goldman cligna des yeux, remarquant le visage dur et les cheveux noirs ondulés. Il chercha une carte de presse ou un carnet et un crayon, mais ne vit que des mains vides et des poignets épais.

Mais quand l'homme sourit et parla, Goldman perdit ses forces nouvelles et recula en chancelant.

— *Heil Hitler*, dit l'homme et il entra.

Goldman souilla son pantalon.

Dustin Woodman appuya sur tous les boutons, dans l'entrée de l'immeuble de Pennsylvania Avenue, et jura.

Il maudit ses parents de ne pas l'avoir appelé Maurice ou Chauncey ou Ignatz. Il maudit Warner Brothers pour avoir mis huit millions de dollars dans un certain film et maudit le public pour avoir fait de ce certain film un grand succès. Il maudit la standardiste pour trouver drôle de lui adresser tous les dingues, les ivrognes, les plaisantins ou les ménagères qui demandaient Woodward, Bernstein, Hoffman ou Redford.

Et il avait aussi un juron et une malédiction dorés sur tranche, en platine massif, pour le rédacteur en chef qui l'obligeait à prendre ces appels. « Dans l'intérêt du journal », disait-il. Dans le cul, le journal, oui !

Il les recevait tous, tous les appels à la rédaction de tous les cinglés qui voyaient des parlementaires danser tout nus sur leurs réfrigérateurs ou qui venaient de découvrir un complot pour empoisonner les aérosols hygiéniques féminins. Woodman les récoltait tous.

La porte bourdonna et s'entrouvrit. Woodman la poussa tout en cherchant dans sa poche une plaque de chewing-gum sans sucre, recommandé par quatre dentistes sur cinq aux patients soucieux de leurs dents. Woodman commençait à avoir la deuxième des trois malédictions du journaliste, un pneu de secours flasque qui lui épaississait la taille. Il avait toujours eu la première – le teint blême – et il était encore trop jeune pour la troisième – l'alcoolisme – mais il pouvait faire quelque chose contre la seconde, alors il supprimait le sucre et montait les escaliers deux marches à la fois pour faire de l'exercice.

La porte bourdonna de nouveau.

Woodman s'élança dans l'escalier deux à deux, jusqu'à ce qu'il découvre que courir dans l'escalier en mâchant du chewing-gum en même temps, ça faisait un peu trop d'exercice.

Il gratta ses cheveux blonds cendrés en tournant sur le palier du troisième. Il sentit de l'humidité rebondir sur son majeur et couler

dans ses cheveux.

Quelle baraque, pensa-t-il. Manque même pas les tuyaux qui fuient.

Il entendit la porte bourdonner encore, en bas, alors qu'il secouait l'humidité de sa main.

Le plancher et sa jambe de pantalon furent soudain éclaboussés de rouge. Woodman leva sa main et la regarda. Autour de son majeur, comme le tatouage d'un éclair, il y avait un filet de sang.

Il releva la tête et constata que des gouttes de sang filtraient à travers le plafond, du palier du quatrième. Woodman retint sa respiration et saisit machinalement son crayon. Il le garda dans la main droite en montant avec précaution. Il composait déjà des débuts d'article.

Une âcre odeur de sang émanait d'un appartement apparemment paisible de Baltimore...

Il rejeta cela.

Il arriva au quatrième. Il vit que le flot rouge coulait d'une porte légèrement entrouverte marquée A-412. Son esprit lui dicta : *Obéissant à une intuition, luttant contre la peur de découvrir...*

Il poussa la porte et s'arrêta net.

Dans la pièce, il y avait deux croix gammées sanglantes formées par des membres humains.

L'une était plus petite et plus poilue que l'autre mais toutes deux baignaient dans l'énorme mare de sang. Mais ce n'était pas ça que Woodman voyait. Il ne voyait qu'un gigantesque scoop tout rouge. Une sélection-document pour un Club du Livre du Mois ou, au moins, un digest du Literary Guild annonçant son addition à la liste des best-sellers du *New York Times*.

Ce n'était que le commencement. Quand Woodman jeta un coup d'œil dans la salle de bains, sur les deux têtes côte à côte dans la baignoire, il vit en réalité le film, avec Clint Eastwood en vedette dans son propre rôle.

Woodman prit fébrilement des notes. Il ne se doutait pas du tout que son journal et les éditeurs de livres de poche n'avaient absolument rien à faire d'un simple meurtre, même macabre. Ils voulaient des complots, de la mise en scène, du spectacle.

Le papier de Woodman fut enterré à la page 32 de l'édition du lendemain et il en revint aux parlementaires dansants et aux aérosols féminins toxiques. Ce fut seulement le mercredi que son reportage retint l'attention du Dr Harold W. Smith, de Rye dans l'État de New York.

Et pour lui, cette petite nouvelle avait plus d'importance que n'importe quel feuilleton de *Play boy* ou qu'un condensé du *Reader's Digest*. Elle signifiait qu'il risquait de n'y avoir bientôt plus de Proche-

Orient.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et de petites écailles de rouille s'accumulaient sous ses ongles comme des grains de sel. C'était moins dangereux qu'agaçant ; il entendait les petits éclats de métal tinter contre la structure d'acier tandis que ses doigts glissaient de plus en plus au-dessus de sa tête comme s'ils taillaient une voie dans l'espace que son corps devrait suivre.

Le corps se déplaçait sans pensée, lentement, comme un métronome. La respiration était profonde, retenant tout l'oxygène pour le geste suivant. Les jambes étaient détendues mais toujours en mouvement, sans vraiment lutter contre la gravité par une poussée vers le haut, ignorant simplement la gravité, évoluant dans un temps et un espace à elles.

Le bout des doigts monta encore plus haut, la rouille tassée s'aplatit sur le métal en cliquetant et les jambes suivirent ; les bras s'étirèrent encore.

Remo sentit le froid des hauteurs et abaissa la température de son corps pour y résister. Tout en bas, Paris avait l'air d'un vaste enchevêtrement de cubes et de câbles d'asphalte.

Ses bras se tenaient encore au-dessus de sa tête et le bout de ses doigts tâta le dessus humide d'une traverse de fer. Encore plus lentement, il amena le reste de son corps au niveau de la balustrade, parce qu'en essayant de se hâter à la fin, il détruirait son union avec la surface, comme un skieur qui fait une magnifique descente et puis, se précipitant vers le chalet pour s'en vanter, trébuche sur les marches et se casse le bras. Le secret, c'était la lenteur.

Le corps de Remo franchit la traverse de fer. Il se redressa sur la plate-forme et contempla les côtés en pente de la tour Eiffel et Paris étalé à ses pieds.

— Personne ne m'a dit que cette tour était rouillée, se plaignit-il. Mais vous mettez du fromage sur vos pommes de terre. Comment peut-on espérer que des gens qui mettent du fromage sur des pommes de terre empêchent une tour de se rouiller ?

Le compagnon de Remo assura à cet Américain mince, aux poignets épais, que c'était bien vrai. Absolument vrai. Définitivement, certainement ! *Naturally !*

Le Français savait que Remo avait les poignets épais parce que c'était à peu près tout ce qu'il voyait, de l'endroit où il était accroché, suspendu au-dessus de Paris.

Comme Remo ne répondait pas, il ajouta encore quelques « *naturallys* », sa courte barbe pointue faisant le yoyo.

— Savez-vous que je n'ai pas mangé une pomme de terre depuis dix ans ? dit Remo. Mais même quand j'en mangeais, je n'y mettais pas de fromage.

— Seuls les Américains savent manger, dit le Français.

Le corps mince de Remo apparut dans son champ de vision quand le vent le fit pivoter et il eut devant son œil droit le poignet épais de la main serrée autour de son cou. Remo hocha la tête.

— Les steaks. Vous vous rappelez les steaks ?

Le Français au bout du bras de Remo assura précipitamment que lui-même, en personne, se ferait une joie de l'inviter dans dix, non vingt restaurants où il pourrait manger les steaks les plus épais, les plus tendres, les plus saignants qu'il avait jamais mangés. Deux steaks, une demi-douzaine, tout un troupeau. Un ranch.

— Je ne mange plus de steak non plus, dit Remo.

— Tout ce que vous voudrez, je vous le donnerai. Nous pouvons y aller tout de suite.

Où vous voudrez. Nous prendrons *mon jet* privé. Vous n'avez qu'à me déposer sur la tour. Vous n'aurez même pas à me faire passer la balustrade. Posez-moi simplement près d'une traverse. Je peux descendre tout seul. J'ai vu comment vous êtes monté facilement.

Le Français ravala péniblement sa salive et s'efforça de sourire. Il avait l'air d'un pamplemousse poilu fendu par le milieu.

— Descendre est encore plus facile que monter, dit Remo. Essayez donc.

Il ouvrit la main et le Français tomba d'un mètre cinquante sur une traverse de fer. Il tenta de s'y cramponner mais ses mains, qui n'avaient jamais rien fait de plus fatigant que de soulever un verre de vin, ne s'accrochèrent pas. Il sentit les écailles de rouille mouillée se détacher du métal et glisser au-dessous de lui. Ses bras, dont il ne s'était jamais servi pour soulever aucun des milliers de kilos d'héroïne et de cocaïne qu'il exportait chaque année, n'eurent pas la force de le retenir. Ses jambes, qui ne servaient qu'à marcher de la voiture à sa porte et de sa porte à sa voiture, ne lui obéissaient pas.

Les membres du Français dérapèrent sur le métal, cherchant désespérément un point d'appui, mais il se sentait glisser, glisser. L'air froid tourbillonna autour de ses jambes quand elles se détachèrent et se balancèrent au-dessus de la ville. Il ouvrit la bouche et la nuit s'emplit d'une criailerie bêlante, comme si un cochon était entré en collision avec un mouton à cent à l'heure.

Soudain, la main de l'Américain revint sous son menton et de nouveau son corps fut suspendu à un mètre de la tour Eiffel.

— Vous voyez ? dit Remo. Sans moi, vous seriez tombé. Et je ne le

voudrais pas. Je veux vous lâcher moi-même.

La couleur du Français quitta sa figure et plongea pour remplir le devant de son pantalon.

— Oh, hohohohoho, parvint-il à dire en s'efforçant de ne pas bouger. Toujours le mot pour rire, les Américains, hein ?

— Non, dit Remo.

Il avait fini de curer la rouille des ongles de sa main gauche et il transféra le Français à cette main pour nettoyer les ongles de l'autre.

— Ah, sacrés Américains ! Il aime se faire prier. Je me souviens. Une fois, en manière de plaisanterie, ils m'ont claqué les doigts dans le tiroir d'un bureau. Mais quand je leur ai donné quelque chose... Je vais vous donner quelque chose. Une part, un pourcentage du trafic de drogue, et vous me laisserez tranquille, non ? Vous voulez combien ? La moitié ? Tout ?

Remo secoua la tête et se remit à grimper.

Le Français raconta qu'il avait toujours été un bon ami de l'Amérique. Remo ne l'entendait pas parce que son esprit ne faisait plus qu'un avec le fer rouillé écaillé tandis que ses deux jambes et un bras se repliaient, se redressaient, se repliaient, se redressaient.

Il évitait de penser que personne ne l'avait averti que la tour était rouillée. Il évitait de penser à la simplicité initiale de ce projet. Sa mission était de décourager le marché de la drogue dans toute la France. Mais le gouvernement US ne pouvait citer aucun criminel patenté, rien que des suspects probables. Ce qui signifiait que le ministère des Finances, le Bureau de Répression de la Drogue et au moins une dizaine d'autres services allaient se bousculer et s'empêtrer les uns dans les autres pour essayer de découvrir des preuves et des pièces à conviction. Et, naturellement, la CIA ne valait plus rien à l'étranger parce qu'elle était encore trop occupée à s'assurer que, chez elle, sa braguette n'était pas ouverte.

Le travail revint donc à un agent très spécial, Remo, qui coupait court à toutes les complications grâce à une forme d'interrogatoire très simple.

Parle ou meurs. Rien n'était plus simple. Ça marchait à tous les coups. Il avait donc trouvé la cheville ouvrière, le Français à la barbiche.

Le Français racontait que l'Amérique avait aidé la France pendant la Grande Guerre, alors que la France s'était effondrée après avoir tiré la première balle.

Alors que Remo atteignait le second étage de la tour fermée pour la nuit, la French Connection au bout de son bras rappelait avec une clarté éblouissante que l'Amérique avait aidé la France dans la Seconde Guerre mondiale quand ces cons de Français étaient tranquillement assis derrière la ligne Maginot en jouant à la belote

pendant que les forces de Hitler les débordaient et finissaient par les submerger.

Même quand Remo arriva à mi-chemin du troisième étage et que la pente devint remarquablement plus abrupte, le Français affirma son indéfectible soutien à l'Amérique dans sa lutte contre le prix du pétrole.

— La France est une grande amie de l'Amérique, déclara-t-il tout en essayant de mettre les doigts dans les yeux de Remo. J'adore beaucoup d'Américains, Spiro Agnew, John Connally, Frank Sinatra...

Remo contempla Paris alors qu'il atteignait le petit dôme juste au-dessus du troisième étage, à trois cents mètres dans l'atmosphère.

La nuit était claire, brillamment illuminée par les milliers de foyers, de terrasses de cafés, de théâtres, de discothèques, de magasins. Toutes les lumières de la capitale étaient allumées. Pas de crise de l'énergie, non monsieur, pas d'économies de bouts de chandelle, que non !

Le trafiquant de drogue se mit à chanter *Yankee Doodle* : Remo attendit qu'il en arrive à « *stuck a fezère inn ize att* »¹ puis il le lâcha.

L'homme frappa le sol avant d'avoir eu le temps de s'appeler macaroni.

Un gros bruit mou fit lever le nez aux quelques passants nocturnes. Ils ne virent qu'un homme qui avait vaguement l'air d'un veilleur de nuit, au troisième étage de la tour, qui regardait en l'air aussi. Au bout de quelques secondes, le veilleur de nuit poursuivit sa ronde et les passants s'intéressèrent au cadavre aplati sur le trottoir.

Le « veilleur de nuit » descendit en sautillant par l'escalier, en sifflotant *Frère Jacques*. Il attendit un peu, puis il s'éloigna tranquillement.

Remo se promena allègrement parmi la foule de noctambules adolescents allant du *drugstore* aux *hamburger shop*, en *blue jeans* et *baskets*, en se donnant des airs d'Américain.

Remo était américain et il ne voyait pas pourquoi ils faisaient si grand cas de tout ça. Quand il avait leur âge, il ne dansait pas jusqu'à l'aube le rock ou le jerk ; il était Remo Williams, il usait ses semelles et faisait ses rondes de simple flic dans les rues de Newark, New Jersey, et dansait avec l'administration corrompue pour rester en vie.

Et son honnête idéalisme lui avait valu une inculpation bidon pour meurtre et un aller simple à la chaise électrique.

Mais la chaise électrique n'avait pas bien marché².

Remo fit des détours par de petites rues jusqu'à une entrée de service du *Paris Hilton*. Il se débarrassa de sa tenue de veilleur de nuit et la jeta dans une poubelle puis il remonta son pantalon bleu marine et lissa le tee-shirt noir qu'il portait sous l'uniforme.

C'était toute l'histoire de la vie et de la mort. Un uniforme de

veilleur de nuit emprunté, une escalade par l'extérieur d'une tour que les Français étaient trop paresseux pour garder propre et sans rouille, une exécution publique d'un trafiquant de drogue pour servir d'exemple à tous ceux qui seraient tentés de prendre sa place, un petit époussetage d'un pantalon marine et d'un chandail noir. Pas plus que ça.

La « mort » de Remo sur la chaise électrique avait été plus passionnante. Elle était organisée pour qu'il puisse être recruté par une organisation ultra-secrète. Apparemment, tout n'allait pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, aux États-Unis. Il suffisait de passer la tête à la fenêtre, et si on en avait encore une quand on la rentrait, on comprenait très bien. Le crime menaçait de s'emparer du pays.

Alors un jeune Président créa une organisation qui n'existait pas, appelée CURE, qui recruta un mort qui n'existait plus, Remo Williams, pour le faire travailler en dehors de la Constitution pour protéger la Constitution.

Son premier et unique directeur était le Dr Harold W. Smith et, pour Remo, lui aussi n'existait qu'à peine. Rationnel, logique, analytique, dépourvu d'imagination, Smith vivait dans un monde, où deux et deux faisaient toujours quatre, dans un monde où les enfants apprenaient tous les soirs au journal télévisé de six heures que le mauvais goût plus le culot égalaient le vedettariat.

Remo traversa le hall du *Paris Hilton*, plein de chasseurs souriants très occupés à mettre en pratique leur indifférence professionnelle.

À part eux, le hall était désert et personne ne fit attention à l'Américain brun qui monta à pied sans souffler jusqu'au neuvième étage, en quelques secondes chrono.

Remo, trouva Chiun où il l'avait laissé, assis sur une natte au milieu du petit salon.

Pour tout observateur ignorant, Chiun apparaissait comme un vieil Oriental fragile et menu, avec de petites touffes de cheveux blancs auréolant une tête chauve. C'était une estimation assez juste, tout autant que de dire qu'un arbre est vert.

Car Chiun était aussi le Maître de Sinanju, le dernier d'une lignée séculaire de Maîtres assassins coréens et il avait enseigné à Remo l'art de Sinanju.

De Sinanju venaient tous les autres arts martiaux – karaté, kung-fu, aikido, tae kwan do – et chacun y ressemblait autant qu'une entrecôte à un bœuf sur pied. Certaines disciplines étaient du filet, d'autres de la macreuse ou du bourguignon, mais Sinanju était le bœuf entier.

Chiun avait appris à Remo à attraper au vol les balles de revolver, à tuer des taxis, à escalader des tours rouillées, le tout avec la force de son esprit et les ressources illimitées de son corps, et Remo n'était pas

sûr de le lui pardonner un jour.

Au début, c'était facile. Le Président des États-Unis donnait une tape sur l'épaule de Smith, Smith montrait du doigt et disait « tuez » et Remo démolissait ce que Chiun lui indiquait.

Au début, c'était amusant. Et puis une mission en avait amené une autre, puis une autre, et encore des dizaines, et Remo ne se souvenait plus de la tête des morts. Son esprit changea et son corps aussi. Il ne pouvait plus manger comme le reste de l'humanité, ni dormir ni aimer. L'entraînement de Chiun était trop complet, trop efficace, et Remo devint à la fois quelque chose de surhumain et aussi de pas tout à fait humain, manquant du grand assaisonnement humain de l'imperfection.

Seul, Remo pouvait éliminer une armée donnée dans un temps donné. À eux deux, Chiun et lui étaient capables de donner la diarrhée aux entrailles de la terre.

Mais, pour le moment, le Maître donnait la migraine à Remo.

— Remo, dit-il de sa petite voix aiguë qui reflétait toute la misère du monde, c'est toi ?

Remo traversa la pièce pour aller à la salle de bains. Chiun savait parfaitement que c'était lui et devait l'avoir su avant même qu'il atteigne le septième étage. Mais il répondit vivement parce qu'il reconnaissait le ton de la voix de Chiun.

C'était le ton pitié pour ce pauvre vieux Coréen opprimé qui doit porter tout le fardeau du monde sur ses frêles épaules sans l'aide de son ingrat de pupille américain.

— Oui, c'est moi, le premier assassin d'Amérique, possédant des pouvoirs et des talents dépassant de très loin ceux des simples mortels. Remo ! Qui peut détourner de leur voie des gouvernements corrompus, qui peut briser des avocats avec ses mains nues.

Remo arriva dans la salle de bains, sans cesser de parler.

— Plus rapide que le supersonique, plus puissant que les champions olympiques, capable de franchir des continents d'un seul bond...

Remo ouvrit en grand un robinet, dans l'espoir de couvrir la voix de Chiun. Mais la voix, quand elle répondit, fut assez forte pour être entendue malgré le bruit de cascade.

— Qui aidera un malheureux vieillard à obtenir un peu de paix ? Quand finiront ces injustices ?

Remo ouvrit les deux robinets. Il entendait toujours Chiun. Alors il fit couler la douche.

— Je n'aime pas ce nouveau travail, dit la voix de Chiun, aussi claire que s'il parlait à l'intérieur de la tête de Remo.

Remo tira la chasse d'eau.

Le monde avait changé depuis que Chiun avait commencé

l'entraînement de Remo. CURE y avait veillé. On ne pouvait continuer d'organiser un nombre astronomique de condamnations pour corruption, persister à décimer les rangs du crime organisé et à résoudre les crises quotidiennes d'un pays avec une force militaire capable d'écraser cent fois le monde sans attirer l'attention.

Alors maintenant, dans le monde entier, des mains hésitantes se tendaient pour serrer celles des États-Unis. Certaines étaient fortes, d'autres faibles, d'autres, encore, écorchées par des barbelés.

La Constitution, n'étant qu'un pacte avec le peuple américain, était devenue une promesse pour d'autres pays. La mission de Remo était maintenant de protéger cette promesse, un travail qui était autrefois celui d'autres services. CURE prenait aujourd'hui soin du monde entier.

Naturellement, l'étrépiement de la CIA par le Congrès n'avait rien à voir avec les nouvelles missions de CURE. Elle serait la première à vous le dire.

— Mes drames de la journée me manquent, conclut la voix de Chiun comme si elle avait hurlé dans un amphithéâtre désert.

Remo comprit qu'il ne gagnerait jamais, alors il arrêta la douche, se lava les mains dans le lavabo, ferma tous les robinets et revint dans le salon.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda-t-il en s'essuyant les mains sur une serviette portant en lettres vertes énormes PARIS HILTON. Non, laissez, je sais. Smith a cessé de vous envoyer vos cassettes vidéo.

Chiun resta assis dans la position du lotus, la tête légèrement tournée de côté, les yeux armés prêts à faire feu.

— Je pourrais comprendre la malhonnêteté. C'est une caractéristique des Blancs. Mais la tromperie ? À quoi sert une vie entière de dévouement aveugle ?

Remo s'approcha du magnétoscope de Chiun, couché sur un côté au bout de la pièce.

— Allez, Chiun ! Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il en ramassant l'appareil pour le rapporter.

Regarde.

Chiun prit une vidéo-cassette et la mit en place.

Remo regarda 525 lignes grises verticales s'étaler sur l'écran et devenir l'image animée en couleur d'une ménagère en mini-robe enfantine, portant une soupière dans un salon.

La ménagère avait deux longues nattes châtain, une frange, de grands yeux et des dents en avant.

— Je lui apporte du bouillon de poulet, dit-elle à une autre actrice ménagère qui avait l'air d'une poule en pantalon. Il paraît qu'il est malade.

La ménagère-poule prit la soupière et servit son mari ivre et avachi, puis les deux femmes s'assirent sur un canapé pour bavarder.

Remo allait demander ce que Chiun reprochait à ça, puisque c'était aussi lent et bête que tous les autres feuilletons qu'il éprouvait le besoin de suivre, quand le mari de la télé tomba en avant, ivre-mort, et se noya dans la soupière de bouillon de poulet. Chiun glapit :

— L'empereur Smith a promis de m'envoyer mes rêves de la journée. Le génial *Lorsque tournent les planètes*. L'admirable *Tous mes descendants*. Et qu'est-ce que je reçois ?... *Mary Hartman, Mary Hartman !*

Remo pouffa en voyant les dames découvrir sur l'écran le mari étouffé.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de si affreux, petit père.

— Bien sûr, tu n'es qu'un pâle morceau d'oreille de cochon. N'importe quelle ordure est assez bonne pour un homme qui ouvre des robinets pour noyer les proclamations de son mentor.

— Mais qu'est-ce que vous lui reprochez ? insista Remo en indiquant le poste de télévision.

— Ce que je lui reproche ? s'exclama Chiun comme s'il s'agissait d'une évidence qu'un enfant de cinq ans aurait comprise tout de suite. Où est le médecin ivre ? Où est la mère célibataire ? La femme qui se suicide ? Où sont les enfants drogués ? Où sont toutes ces choses qui font la grandeur de l'Amérique ?

Remo tourna les yeux vers le petit écran.

— Je suis sûr que tout est là, Chiun, avec un petit peu plus de réalisme, c'est tout.

— Les Blancs comme vous tous ont le don de tout gâcher ! Si je veux du réalisme, je n'ai qu'à te parler, à toi ou à un autre imbécile. Si je veux de la beauté, je regarde mes drames de la journée.

Chiun se leva de sa natte d'un mouvement fluide qui donna l'impression qu'une fumée jaune pâle s'élevait dans la pièce. Il se dirigea vers quatre grandes malles-cabine laquées bleu et or, dans le coin. Alors que Remo continuait de regarder le feuilleton, Chiun ouvrit une malle et commença à en éparpiller les articles.

Remo se retourna quand de petites savonnettes tombèrent autour de lui.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-il en ôtant de son épaule un gant de toilette du *Holiday Inn*.

— Je cherche le contrat entre la Maison de Sinanju et l'empereur Smith. Je suis sûr que l'envoi de *Mary Hartman, Mary Hartman* à la place des *Vieux et des Agités* est une violation de contrat. Si c'est le cas qu'on fait de mes services, je pars avant qu'il m'arrive encore pire.

Remo s'approcha de la grande malle où le petit corps frêle de Chiun venait de disparaître.

— Calmez-vous, petit père. Ce n'est qu'une erreur. Ils ne vous ont rien fait d'autre de mal, n'est-ce pas ?

Chiun se redressa promptement, sa figure parcheminée exprimant un étonnement parfaitement imité.

— Ils t'ont envoyé à moi, pas vrai ? gloussa-t-il, puis il replongea dans la malle. Hi, hi, hi. Ils t'ont envoyé à moi, pas vrai ? Hi, hi, hi.

Remo commença à ramasser le contenu des bagages qui jonchait l'appartement comme des feuilles d'automne après un orage.

— Un instant, un instant ! Qu'est-ce que c'est que ça, petit père ? grogna Remo en élevant à la lumière des flacons miniatures. *Seagram's, compliments d'American Airlines ? Et Johnny Walker Black, Volez avec nous, Eastern Airlines ? Smirnoff, merci de voler TWA ?*

Chiun resurgit de la malle, l'image même d'une fleur d'innocence épanouie.

— On ne sait jamais quand on peut en avoir besoin.

— Nous ne buvons pas d'alcool. Et ça ? poursuivit Remo en ramassant d'autres articles. Des allumettes du Showboat, des Quatre Saisons, de chez Woward Johnson ? Des cure-dents ? Ces pastilles de menthe doivent avoir cinq ans !

— Elles m'ont été offertes. Ce serait mal élevé de ne pas les accepter.

Remo leva un dernier objet.

— Un cendrier Cinzano ?

Chiun se pencha pour l'examiner, l'air vaguement perplexe.

— Je ne me souviens pas de ça. C'est à toi ? As-tu passé en fraude du bric-à-brac avec mes trésors ?

Remo retourna vers le petit écran.

— Je me suis toujours demandé avec quoi vous bourriez ces malles. Et voilà des années que je trimballe une boutique de brocanteur !

— Je n'arrive pas à trouver le contrat, déclara Chiun, alors je suis incapable de démissionner. Parce que pour moi, contrairement à toi et à ce fou furieux de Smith, la parole d'honneur est sacrée.

Remo soupira avec une grande compassion.

— Cependant, reprit Chiun, je dois prendre des mesures pour mettre fin à ces irritations. Smith devra augmenter le tribut à mon village de Sinanju et envoyer de vraies cassettes de vrais spectacles.

— Allons, petit père, Sinanju doit recevoir de nous bien assez pour tapisser de platine vos cabinets au fond du jardin.

— D'or, pas de platine. Ils n'envoient que de l'or. Et ce n'est pas assez. Ce n'est jamais assez. Tu as oublié cette terrible dévastation qui s'est abattue sur notre petit village il y a quelques années.

— C'est assez. Et il y a au moins mille ans, répliqua Remo, sachant que ses protestations ne suffiraient pas à empêcher Chiun de raconter

pour la énième fois la légende de Sinanju, un pauvre village de pêcheurs de Corée du Nord forcé de vendre à l'étranger les services de ses maîtres tueurs à gages pour éviter de noyer leurs enfants dans la baie à cause de la misère.

Et ensuite, pendant des siècles, les Maîtres de Sinanju avaient admirablement réussi. Du moins pécuniairement. Chiun, le Maître actuel, réussissait mieux que tous les autres. Même en tenant compte de l'inflation.

— Alors tu vois, conclut Chiun, qu'assez n'est jamais assez et les cieux et les mers ne changent jamais et Sinanju reste le même.

Remo essaya d'étouffer un bâillement, échoua exprès et répondit :

— Parfait. Très bien. Je peux dormir, maintenant ? Smitty doit nous contacter bientôt. J'ai besoin de me reposer.

— Oui, mon fils. Tu peux dormir. Dès que nous aurons pris des mesures pour protéger les autres de ce *Mary Hartman, Mary Hartman*.

— Nous ? demanda Remo de son lit. Pourquoi nous ?

— J'ai besoin de toi, parce qu'un petit travail mental stupide est nécessaire.

Chiun alla au bureau, ouvrit le tiroir du haut et y prit du papier et une plume.

— Je veux savoir qui est responsable de *Mary Hartman, Mary Hartman*.

— Je crois que c'est Norman Lear, Norman Lear.

Chiun hocha la tête.

— J'ai entendu parler de cet homme. Il a beaucoup contribué à la dégradation de la télévision américaine.

Le Maître apporta le papier et la plume et les jeta sur le ventre de Remo.

— Écris sous ma dictée.

Remo grommela, se redressa et regarda Chiun s'asseoir souplement dans la position du lotus.

— Tu es prêt ?

— Oui, oui.

Chiun ferma les yeux en posant doucement le dessus de ses mains sur ses genoux.

— Cher Norman Lear, Norman Lear, dicta-t-il. Faites attention. Et tu signes Chiun.

— Et c'est tout ? Pas de salutations distinguées ni rien ?

— Je relirai la lettre demain pour plus de précision et tu l'enverras, répliqua Chiun avant de plonger dans un sommeil léger, assis tout droit sur sa natte.

Un téléphone sonnait et Remo ne savait pas si c'était le sien. Beaucoup de téléphones sonnaient pendant la nuit. On les entendait à

travers les murs. On entendait les gens parler, les climatiseurs bourdonner et les souris courir dans les murs, fuyant désespérément dans les entrailles du bâtiment.

Il y avait du bruit dans la nuit ; jamais de silence. Pour Remo, il n'y avait plus de silence depuis plus de dix ans. Les mangeurs de viande et les guerriers dormaient l'esprit enveloppé de couvertures, mais ce n'était pas du sommeil. C'était de l'inconscience. Le vrai sommeil, ce frais repos de l'esprit et du corps, flottait doucement, conscient de tout ce qui l'entourait. On ne pouvait pas plus arrêter son esprit que sa respiration. Et pourquoi le ferait-on ?

L'homme primitif ne le faisait probablement pas. Comment aurait-il pu vivre alors et créer l'homme moderne ? La plupart des gens dormaient comme des colis à la consigne. Mais Chiun avait appris à Remo que dormir ainsi c'était mourir avant l'heure, alors il entendait tout en dormant. Comme on écoute un concert chez les voisins. Il en avait conscience mais n'en faisait pas partie. Sur ce, le téléphone sonna une nouvelle fois. Et comme il sonnait trop fort pour que ce soit dans la chambre à côté, Remo se leva et alla répondre.

En décrochant, il entendit Chiun marmonner :

— Faut-il que tu laisses cet objet sonner pendant une heure avant de te remuer ?

— De l'air, petit père, dit Remo et il grogna au téléphone : Allô ?

— Je suis là, dit une voix si acide que l'oreille de Remo saliva.

— Félicitations, Smitty. Vous ensoleillez ma nuit.

Le Dr Harold W. Smith parut déçu.

— Je pensais qu'en vous contactant si tôt, j'éviterais les sarcasmes.

— Le service des sarcasmes CURE est ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Rappelez demain à la même heure et vous verrez.

— Il suffit, dit Smith. Avez-vous réparé cette filière française défectueuse ?

— Le plombier est passé.

— Bien. J'ai une autre mission pour vous.

— Quoi encore ? protesta Remo. Je ne peux donc jamais dormir ? Qui devons-nous estourbir ce coup-ci ?

— Pas au téléphone, répondit Smith. La terrasse de café sur la façade nord de l'hôtel. Dans vingt minutes.

Il y eut un déclic puis une tonalité qui avait, Remo l'aurait juré, l'accent français.

— C'était cet aliéné de Smith, dit Chiun, toujours immobile dans la position du lotus.

— Qui d'autre, à cette heure ?

— Très bien. Nous avons à causer, lui et moi.

— Si vous vouliez lui parler, pourquoi n'avez-vous pas répondu au téléphone ?

— Parce que c'est un travail de domestique. Tu l'as envoyé ?
— Quoi ?
— Le message à Norman Lear, Norman Lear.
— Petit père ! Je me lève à peine !
— Je ne peux pas avoir confiance en toi, tu ne fais jamais rien de bien. Tu aurais déjà dû l'envoyer. Celui qui attend, attend éternellement.
— Et une fois n'est pas coutume, les petits ruisseaux font les grandes rivières et qui vole un œuf vole un bœuf. C'est de quel côté le nord ?

Harold Smith, le directeur de CURE, était assis parmi les jeunes clients français, pittoresques et bavards, comme un cancrelat dans un cocktail.

En prenant place en face de lui au guéridon de marbre blanc, Remo vit que Smith portait son habituel costume gris avec gilet et son irritante cravate de Dartmouth. Les pays changeaient, les années passaient, des gens mouraient, d'autres naissaient, mais Harold W. Smith et son costume demeuraient éternels.

Chiun s'installa à la table voisine qui était miséricordieusement inoccupée, ce qui fait que Chiun n'avait pas à l'inocupper. La clientèle jeta des regards furtifs au trio et un jeune homme reconnu en Chiun Sun Mung Moon, en ville pour un rallye pop.

Le personnel, cependant, avait déjà vu de semblables trios. Le type avec le costume vieux de vingt ans devait être le producteur. Le mince en tee-shirt noir était le metteur en scène et l'Oriental ne pouvait être un serviteur puisqu'il trônait à sa table comme si l'établissement lui appartenait ; il devait donc être l'acteur jouant Charlie Chan ou Fu Manchu ou quelqu'un comme ça. Encore une idiote de troupe de cinéma américaine.

— Salut, Smitty, dit Remo. Qu'est-ce qui vaut la peine d'être tiré des bras de Morphée ?

— Remo, dit Smith en manière de salutation. Chiun.

— Pan dans le mille, dit Remo.

— Salut au Grand Empereur, sage gardien de la Constitution, éternel dans sa sagesse et sa générosité, entonna Chiun en s'inclinant très bas, malgré ses jambes croisées sous la table.

— Qu'est-ce qu'il veut, maintenant ? demanda Smith à Remo. Quand il m'appelle Grand Empereur, il veut quelque chose.

— Vous le saurez quand il vous le dira. Qu'est-ce qui se passe ?

Smith parla pendant environ douze minutes, dans cet exaspérant « Je tourne-autour-du-pot » où il était passé maître pendant les années 60 truffées de micros clandestins. Remo finit par comprendre qu'il y avait eu récemment deux meurtres d'Israéliens, à des milliers

de kilomètres de distance, mais reliés à quelque chose de beaucoup plus gros.

— Et alors ? demanda-t-il.

— Les rapports des meurtres en question font mention d'un homme répondant à votre signalement.

— Et alors ? répéta Remo.

— Eh bien, répondit Smith en guise d'explication, les victimes ont été mutilées.

Remo fit une grimace de dégoût.

— Voyons, Smitty, je ne travaille pas comme ça. D'ailleurs, je ne travaille pas au noir.

— Excusez-moi. Je devais m'en assurer. Nous avons découvert que les deux victimes avaient des corrélations avec le domaine nucléaire.

— Quoi ?

Smith s'éclaircit la gorge et fit un nouvel effort.

— Nous avons des raisons de croire que ces morts pourraient signaler une attaque imminente sur de récents ajouts à l'armement israélien.

Remo agita une main devant sa figure comme s'il chassait une mouche.

— Faites-moi repasser ça. Essayez de parler anglais, ce coup-ci.

— Ces incidents violents sembleraient avoir un rapport direct avec les réserves israéliennes d'armes puissantes pouvant menacer le monde entier.

— J'y suis, dit Remo en claquant des doigts.

Vous parlez de bombes atomiques. Il parle de bombes atomiques, Chiun !

— Chut, chut, fit Smith.

— Oui, chut, s'exclama Chiun d'une voix forte. Si l'empereur désire parler de bombes atomiques, moi seul protégerai son droit de le faire. Allez, ô être suprême, parlez de bombes atomiques en toute sécurité.

Smith leva les yeux en l'air dans l'espoir d'y voir un ascenseur express pour le Ciel.

— Un instant, dit Remo. Vous dites qu'on a découvert aussi un cadavre de femme ?

— Elle n'y était pas mêlée. Probablement une personne innocente qui est devenue gênante.

— Bien. Alors où allons-nous à partir de là ?

— En Israël, répondit Smith. Cela pourrait être un prélude à la Troisième Guerre mondiale, Remo. Les deux morts avaient un rapport avec les armes atomiques d'Israël. Avec les terroristes qui courent partout là-bas, qui sait ce qui peut se passer ? N'importe quel incident risque de faire exploser le Proche Orient. Le monde entier, peut-être.

Smith parlait comme s'il donnait la recette de la salade de poulet,

mais Remo réussit à prendre un air soucieux. Chiun paraissait enchanté.

— Israël ? gloussa-t-il. Aucun Maître n'a visité Israël depuis l'époque d'Hérode le Magnifique.

Remo tourna la tête.

— Hérode le Magnifique ?

Chiun sourit gaiement.

— Il a été terriblement calomnié. Il payait rubis sur l'ongle. Et il respectait sa parole, contrairement à certains empereurs qui promettent une chose et en envoient une autre.

Smith se leva, réussissant avec une difficulté évidente à ignorer les plaintes à peine voilées de Chiun.

— Trouvez ce qui se passe et mettez-y fin, dit-il à Remo, et à Chiun : Portez-vous bien, Maître de Sinanju.

Comme il tournait les talons, Chiun lui lança :

— Mon cœur est réjoui par vos nouvelles, empereur Smith. Si réjoui que je ne vous troublerai pas avec le terrible malheur qui accable votre pauvre serviteur.

Smith jeta un coup d'œil à Remo qui avança les dents d'en haut pour imiter Mary Hartman, Mary Hartman, ou Hirohito, Hirohito.

— Ah, ça, marmonna Smith. On s'est déjà occupé du responsable. Vos spectacles de la journée vous seront envoyés dès que vous serez installés en Terre Sainte.

Cette fois, Chiun se leva de table pour s'incliner, afin d'informer alentours de la reconnaissance éternelle qu'il éprouvait et d'expliquer que malgré les pressions de Remo, il ne songerait jamais à exiger une augmentation du tribut au village de Sinanju, même si le coût de la vie avait monté des sept dixièmes d'un pour cent le mois dernier.

Avec correction saisonnière.

CHAPITRE III

Dans les collines de Galilée, il y a les villes de Safed et de Nazareth, où les Israéliens cultivent la terre, élèvent des dindons, cueillent des oranges et vivent heureux dans leurs Villes Saintes chrétiennes.

Dans la baie de Haïfa, un des ports les plus animés de la Méditerranée s'étire entre des entrepôts, des fonderies, des raffineries de pétrole, des usines d'engrais, des filatures et des verreries.

En Judée, il y a Jérusalem, jurant par le style entre la vieille ville et les quartiers neufs, mais unie par les sentiments et la foi.

Et à Tel-Aviv, il y avait un bureau où un petit groupe de personnes étaient responsables de la sécurité des bombes nucléaires d'Israël et de leur lancement sur des pays arabes, au cas où Israël serait menacé de la destruction dans une guerre contre ce que certains éléments de la presse américaine s'entêtaient à appeler les « voisins arabes ». Jusqu'à ce que le nombre de bébés israéliens assassinés par les terroristes arabes deviennent finalement trop élevé même pour la notion de voisinage des éditoriaux du *New York Times*.

La porte du bureau portait une inscription en hébreu. Traduite en caractères occidentaux, elle proclamait « Zeher Lahurban, rappelez-vous la Destruction du Temple ». Cette organisation était travestie en groupe d'études archéologiques, mais sa mission était de veiller à ce qu'Israël ne soit pas réduit à une note archéologique en bas de page dans les livres d'histoire.

À l'intérieur, un homme était assis, les pieds sur son bureau, et se retenait de gratter sa joue droite.

Son médecin avait dit à Yoel Zabari de ne pas se gratter la joue droite, parce que la démangeaison était psychosomatique puisque, littéralement parlant, Yoel Zabari n'avait pas de joue droite. À moins que l'on puisse appeler joue une masse de tissus insensibles en matière plastique.

Il avait perdu l'œil droit, remplacé par un œil de verre fixe, sa narine droite était un trou au milieu d'un monticule en pente et le côté droit de sa bouche une fente chirurgicalement parfaite.

Un an plus tôt, quelqu'un avait abandonné un vieux divan parmi des détritiques, dans la rue devant son bureau. Comme Zabari sortait de l'immeuble et tournait à gauche, le divan avait explosé. Un grand éclat de métal et de plastique lui avait traversé la tête de l'oreille droite à l'arête du nez. Le côté gauche de sa figure n'avait eu qu'un bleu quand

il était tombé.

Yoel Zabari survécut à l'attentat terroriste. Douze autres personnes, courant vers leur famille après le travail, n'eurent pas cette chance.

Le Premier ministre appela cet acte une épouvantable et scandaleuse attaque contre des gens innocents. Le nouveau représentant des États-Unis à l'ONU, pris entre son cœur et les nouveaux prix du pétrole, l'appela *no comment*. La Libye considéra que c'était un acte courageux pour la défense de l'intégrité de la nation arabe. L'Ouganda déclara que c'était des représailles pour une agression.

Zabari força sa main levée à éviter sa joue et à se poser sur sa tête grisonnante et frisée. Il se la grattait quand Tochala Delit, son premier adjoint, entra avec son rapport quotidien.

— Toe ! s'écria Zabari. Heureux de vous voir de retour. Ces vacances se sont bien passées ?

— Très bien, chef, répondit Delit en souriant. Vous avez bonne mine, vous aussi.

— Si vous le dites, grommela le directeur du Zeher Lahurban, chef de la sécurité nucléaire ainsi que de sa couverture archéologique. Je viens tout juste d'arriver à me regarder de nouveau dans la glace. Je me sens bien, mais c'est toujours déconcertant de ne se voir rougir que d'un côté.

Delit rit avec un peu de gêne et s'assit dans un fauteuil de peluche rouge, à côté du grand bureau métallique.

— La famille va bien ? demanda-t-il.

— Comme toujours, elle est merveilleuse et ma seule raison de vivre. La lumière ne s'éteint jamais dans les yeux de ma femme et cette semaine ma plus jeune fille veut être danseuse. Ballerine, pas moins. Attendons la semaine prochaine.

La gueule cassée et la voix douce symbolisaient les deux facettes de Yoel Zabari. Soldat, agent secret, héros de la guerre, tueur accompli, sioniste farouche, il était aussi bon père, bon époux et bon citoyen. Son manque de lèvres entières ne l'empêchait pas du tout de communiquer.

— Vous devriez vraiment vous marier, Toe. Comme dit le Talmud : « Un Juif non marié n'est pas un être humain complet ».

— Le Talmud dit aussi : « L'ignorant saute le premier », répliqua Delit, ce qui fit rire Zabari.

— Bon. Quelles terribles nouvelles m'apportez-vous aujourd'hui ? Delit ouvrit le dossier sur ses genoux.

— Nos agents à l'étranger rapportent que deux autres espions américains sont envoyé ici.

— Et à part ça, quoi de neuf ?

— Il paraît que ces deux-là sont spéciaux.

— Tous les Américains se croient spéciaux. Rappelez-vous celui qui a essayé de nous persuader de partager nos armes avec je ne sais plus qui était à la tête du gouvernement libanais cette semaine-là ?

Delit renifla bruyamment.

— Et quelle est la mission de ces espions ici ? demanda Zabari.

— Nous ne savons pas.

— À quel service appartiennent-ils ?

— Nous n'en sommes pas sûrs.

— D'où viennent-ils ?

— Nous cherchons à le savoir.

— Est-ce qu'ils ont deux yeux ou trois ? demanda Zabari à bout de patience.

— Deux, répondit Delit, très pince-sans-rire. Chacun. Quatre, si on fait le total.

Zabari sourit et agita un doigt grondeur.

— C'est bon. Que savez-vous d'eux ?

— Tout ce que nous savons, c'est qu'ils s'appellent Remo et Chiun et qu'ils sont attendus ici demain matin. Et nous le savons uniquement parce que le Président des États-Unis l'a dit à notre ambassadeur lors d'un dîner officiel.

— Pourquoi diable a-t-il fait ça ?

— Simplement pour montrer à quel point un nouveau président peut être amical, probablement.

— Hum... L'ennui, avec le grand nombre d'espions divers que nous avons ici, c'est que nous ne pouvons jamais savoir si un nouvel arrivage est sans importance ou capital.

La figure de Delit s'assombrit.

— Ces agents viennent sur l'ordre de Washington. Près de l'endroit où Ben Isaac Goldman a été assassiné.

Le côté gauche de la figure de Zabari s'assombrit aussi.

— Et nous sommes ici à Tel-Aviv, près de l'endroit où Hegez a été assassiné. Je sais, Toe, et j'en tiendrai compte. Collez un agent sur les talons de ces deux nouveaux Américains. Je veux savoir ce qu'ils manigancent.

Le visage de Delit demeura grave.

— Quelque chose semble courir sur le sable. D'abord ces crimes, puis le transport accru entre les pays arabes et la Russie, et maintenant ce Remo et ce Chiun. Ce n'est pas bon. À mon avis, c'est relié.

Zabari se pencha, porta une main vers sa joue droite et la rabattit brusquement pour pianoter sur son bureau.

— Personne ne le sait mieux que moi. Nous ouvrirons un œil vigilant, nous nous couvrirons et nous suivrons ces deux agents américains.

S'ils ont bien un rapport avec la sécurité de notre... matériel, nous nous occuperons d'eux.

Zabari se carra dans son fauteuil et respira profondément.

— Assez de ces propos déprimants. Avez-vous écrit de nouveaux poèmes pendant vos vacances, Toe ?

La figure de Delit s'éclaircit.

CHAPITRE IV

— Vers deux mille ans avant Jésus-Christ, dit l'hôtesse de l'air, Israël était appelé la Terre de Canaan. Les Écritures nous disent que c'était une belle terre, une terre de ruisseaux, de fontaines, de sources profondes dans les vallées et les collines. Une terre de blé et d'orge, de vignes et de figuiers, de grenadiers, une terre de lait et, de miel.

— Une terre de radins, dit Chiun.

— Chut ! souffla Remo.

Le long courrier tournait au-dessus de l'aéroport de Lod pendant que l'hôtesse donnait des renseignements touristiques au micro ; Remo et Chiun, eux, se livraient à une discussion religieuse intense.

— Hérode le Magnifique a été très calomnié, dit Chiun. La Maison de David complotait tout le temps contre lui. La Maison de Sinanju n'a jamais obtenu un jour de travail de la Maison de David.

— Mais Jésus et la Vierge Marie étaient de la Maison de David, répliqua Remo.

— Et alors ? Ils étaient pauvres. De sang royal mais pauvres. Voilà ce qui arrive à une famille qui refuse d'employer comme il se doit un assassin.

— Vous pouvez dire ce que vous voulez, déclara Remo qui avait été élevé dans un orphelinat par des religieuses, j'aime quand même Jésus et la Vierge Marie.

— Naturellement, toi ! Tu préfères croire, pas savoir. Si tout le monde était comme Jésus, nous mourrions de faim. Et puisque tu aimes tant Marie, est-ce que tu l'as envoyé ?

— Quoi ?

— Le message Norman Lear, Norman Lear.

— Pas encore, pas encore, répondit Remo.

Le pilote reçut enfin ses coordonnées de piste et il s'apprêtait à atterrir quand l'hôtesse conclut au micro :

— Les Israéliens se sont épanouis en une nation de paysans et de bergers, de commerçants et de soldats, de poètes et d'érudits.

— De radins, dit une voix orientale dans le fond de la cabine.

Remo avait réussi à convaincre Chiun, pour faciliter les mouvements, de limiter ses bagages à deux seulement de ses malles-cabine laquées.

Il n'avait donc que deux malles à charrier dans le car Lod-Tel-Aviv, puisque le vieil Oriental refusait tout net de les faire hisser sur le toit

avec les autres bagages.

— Des bagages ? Des bagages ? dit Chiun. Est-ce que les sables d'or ne sont que de la terre ? Est-ce que les nuages mousseux ne sont que de la fumée ? Est-ce que les deux magnifiques ne sont qu'un vide noir ?

— Ça va, ça va, marmonna Remo avec lassitude.

Et maintenant il était assis entre deux malles dressées et ballottantes, tandis que le vieux car serpentait par les faubourgs de Tel-Aviv.

Chiun était assis derrière lui, tous deux parfaitement immobiles et droits à tout moment, pendant que le reste des passagers sautait et se trémoussait.

— Ils ont laissé pourrir ce pays, dit Chiun.

— Pourrir ? Regardez autour de vous. Il y a encore quelques années, il n'y avait que le désert et de la poussière. Maintenant, il y a des terres cultivées et des immeubles.

Chiun haussa les épaules.

— Quand Hérode régnait, c'était plein de beaux palais.

Remo ne répondit pas et regarda le paysage. Les malles-cabine continuaient de sauter et de lui boucher la vue, mais il parvint à capter les sons et les saveurs de Tel-Aviv.

Des bribes d'hébreu se mêlaient à l'arôme du café torréfié et à la musique éraillée de rock américain jouée sur des tourne-disques bon marché. L'arabe guttural d'un marchand ambulant s'élevait dans l'odeur lourde de l'huile de friture et du maïs grillé en plein vent sur des braises.

De l'autre côté du car, une marche retentit, joyeusement chantée faux sur un camion militaire qui passait. Des conversations bourdonnaient partout, sous les balcons, dans les cafés, aux terrasses des bars à espresso, devant les librairies bondées. Et, partout, de grands caractères hébreux.

Le car longea la mer turquoise, passa devant le blanc poussiéreux d'un nouveau complexe d'immeubles. Le rouge et le bleu des enseignes au néon clignotaient dans la brume de chaleur et le vent léger du printemps israélien.

Quand le car s'arrêta en brinquebalant devant l'hôtel, Chiun descendit et laissa Remo se débrouiller dans la foule de jeunes Américains surexcités, reconnaissables à leurs jeans de luxe et à leurs sacs à dos, de couples âgés cherchant à retrouver leurs racines au cours de quinze jours de vacances, de touristes japonais consultant des montres suisses et braquant des objectifs allemands sur tout ce qui bougeait.

Remo traîna les malles sur le trottoir devant *L'Israel Sheraton* au moment où trois hommes s'approchaient derrière Chiun.

— Ah, bonjour, bonjour, monsieur Remo. Bienvenue en Israël, ho, ho, dit une figure brune souriante.

— Ah oui, monsieur Remo, dit une autre tête souriante en tendant la main. Heureux de vous voir, vous et votre parte... je veux dire associé, M. Chiun.

— On nous a chargés de vous accueillir, dit le troisième larron, le consulat américain, pour vous conduire immédiatement auprès de lui avec M. Chiun.

— Oh oui, oh oui, dit le premier. Nous avons une voiture qui vous attend, juste au coin de la rue, ha, ha.

— Ah oui, dit le deuxième. Si vous voulez bien passer par ici, messieurs, si vous voulez avoir l'obligeance ?

Remo ne bougea pas. Il regarda le troisième homme.

— C'est votre tour.

Le trio continua de sourire mais les yeux regardaient de tous côtés. Ces hommes étaient basanés, ils avaient des cheveux frisés tous les trois, et ils portaient des chemises hawaïennes voyantes avec des costumes noirs informes à fines rayures, comme s'ils avaient confondu *Hawaii Cinq-0* avec *Les Incorruptibles*.

— Ah, nous devons nous dépêcher, dit le troisième. L'ambassadeur américain attend.

— La voiture, s'il vous plaît, reprit le premier.

— Au coin de la rue, ajouta le deuxième.

— Et mes malles ? demanda Chiun.

Les yeux regardèrent de nouveau à droite et à gauche. Remo leva les siens au ciel.

— Euh, oui, dit le troisième. On s'en occupera, certainement.

— Eh bien, répliqua Remo, si on s'occupe bien des malles et si l'ambassadeur ou le consulat américain ou quelqu'un veut nous voir, nous ne pouvons guère refuser, n'est-ce pas ?

— Ah oui, ah oui, très bon, très bon, dirent-ils tous les trois en chœur, en escortant Remo et Chiun vers le coin, en formation V.

— Si, nous pouvons, chuchota Chiun. Ces hommes n'ont aucune intention de s'occuper de mes malles.

— Chut, souffla Remo. C'est un coup de pot. Par eux, nous pouvons trouver qui est derrière tous ces meurtres. D'ailleurs, je ne veux pas qu'ils tirent dans la foule.

— Ces hommes ne sont rien, riposta Chiun. Parle-leur et tu auras trois morts. Perds mes malles, et tu auras des remords éternels.

— Ou quoi ? demanda Remo mais Chiun croisa les bras et se renferma dans un silence obstiné, les lèvres pincées.

Autour d'eux, les trois hommes en formation V bavardaient et Remo demanda :

— Qu'est-ce que vous êtes ? Vous n'avez pas l'air de parler hébreu.

Vous êtes arabes ?

— Oh non, répondit le premier.

— Non, non, non, dirent vivement les deux autres.

— Ha, ha, ha, firent-ils tous en chœur.

— Nous sommes du Pérou, révéla le premier.

— Oui, c'est ça, nous sommes pérouabes.

Remo regarda Chiun et leva les yeux au ciel derechef.

— Ils sont pérouabes, Chiun.

— Et tu es normal, répliqua Chiun.

— Quelle langue parle-t-on au Pérou, Chiun ? demanda Remo tout bas.

— Les intrus parlent l'espagnol. Le vrai peuple parle les dialectes quechua.

— Et ceux-là, en quoi dégoisent-ils ?

— En arabe. Ils racontent comment ils vont nous tuer.

Chiun s'arrêta, écouta un moment la conversation puis il glapit :

— Un instant, un instant !

Les trois hommes se turent tout net. Chiun déclencha une bordée d'arabe à une cadence de mitrailleuse.

— Qu'est-ce que vous leur avez dit, Chiun ? demanda Remo.

— Des insultes, des insultes. Est-ce que je dois toujours supporter les insultes ?

— Et maintenant ?

— Ils disaient qu'ils allaient nous tuer !

— Alors ?

— Alors ils nous appellent les deux Américains. Je leur ai simplement fait savoir que tu es américain, comme on le devine aisément à ta laideur, ta paresse, ta stupidité et ton incapacité à te soumettre à la discipline. Moi, au contraire, je suis un Coréen. Un être humain. Ça, je le leur ai dit.

— Formidable, Chiun.

— Oui, reconnut Chiun.

— Maintenant, ils ne devineront jamais que nous les avons percés à jour, hein ?

— Ce n'est pas mon affaire. Mon affaire c'est de préserver la réputation de mon peuple d'insultes proférées par des gens qui parlent avec une voix de corbeau.

Les trois Pérouabes reculaient, en retirant lentement des pistolets d'étuis sous leur aisselle. Remo balança la jambe gauche et le plus grand s'en alla valser dans une ruelle, l'arme tombant bruyamment de sa main.

Les deux autres regardèrent bouche bée le mince Américain, détournant leurs yeux de Chiun pendant une fraction de seconde. Une fraction de trop. Aussitôt ils se retrouvèrent en tas dans le fond de la

ruelle, le menton enfoncé dans la boue.

— C'est terrible, dit Chiun, qu'un vieillard ne puisse voyager nulle part sans être menacé de violences. Je n'ai pas le temps de jouer avec toi, Remo. Je vais aller m'asseoir avec mes malles. Ces hommes abominables sans le moindre sens des convenances m'ont profondément bouleversé.

Chiun s'éloigna dignement et Remo entra dans la ruelle. Un des hommes se relevait en chancelant. Il avait son pistolet au poing. Il rit triomphalement en le braquant sur un aimable Remo souriant, puis il sursauta en surprenant un mouvement flou ; le pistolet fit feu et le devant de sa chemise explosa.

Il tomba sur le nez en marmonnant en arabe du ruisseau des histoires de destin et de dieux pervers.

Les deux hommes que Chiun avait repoussés dans le fond tendaient aussi la main vers leurs armes. Remo les envoya au loin d'un coup de pied et retourna un des hommes. Il supposait que c'était le chef parce que son costume lui allait presque.

Il ramassa un des pistolets et le braqua sur la bouche de l'homme.

— Comment est-ce que tu as fait ça à Rahmoud ? Tu étais à plus d'un mètre de lui et puis son estomac a sauté partout.

— Je questionne, tu réponds, répliqua Remo et il enfonça le canon du pistolet entre les lèvres de son prisonnier. Nom, s'il te plaît.

L'homme sentit l'acier chaud entre ses dents et vit l'expression de Remo. Il parla autour du canon :

— Achmudslamouncemuhoumoudrazolech.

— Très bien, Ach. Nationalité ?

Ahmed Schaman Mohamed Razolie vit son camarade se relever derrière Remo, armé d'une bouteille cassée trouvée dans la ruelle. Il chercha à gagner du temps.

— Je l'ai dit tout à l'heure, répondit-il lentement. Je suis du Pérou.

— Faux, dit Remo.

Sans changer de position, sans se retourner, il envoya un coup de pied en arrière. La bouteille cassée s'envola et retomba dans la boue de la ruelle avec un bruit mou, immédiatement suivie par le camarade d'Ahmed, qui s'écroula avec un autre bruit mou, beaucoup plus fort et définitif.

Ahmed Razolie regarda ses deux camarades morts, puis de nouveau Remo qui venait de ruer dans le ventre d'un homme sans le regarder.

— Libanais, dit-il vivement. Je suis libanais et enchanté de vous accueillir en Israël, creuset du Proche-Orient. Je suis prêt à répondre à toutes les questions que vous voudrez bien me poser.

— Parfait. Qui t'envoie ?

— Personne. Personne ne nous a envoyés. Nous ne sommes que de

simples voleurs cherchant à attaquer deux touristes américains, dit Ahmed puis, se rappelant Chiun, il rectifia précipitamment : Un Américain et un être humain de Corée.

— Dernière chance. Qui vous a envoyés ?

Ahmed vit alors Allah. Allah ressemblait de façon frappante à Mohamed Ali, ex-Cassius Clay. Il parla à Ahmed :

« Fesse-toi vite à l'Amerloque

Sans ça tu vas voir ton sang.

Dis-y tout, cache pas une broque

Et tant que tu y es qu'Allah est grand. »

Ahmed allait parler à Remo de cette vision céleste quand sa figure explosa.

Ses yeux s'écarquillèrent, ses joues se gonflèrent et virèrent au violet. Sa mâchoire tomba en même temps que la moitié de ses cheveux, son oreille gauche et son menton faisaient un tour de valse dans la ruelle.

Remo contempla le cadavre d'Ahmed, puis il tourna les talons et se heurta aux seins d'une personne brune en uniforme kaki.

— Remo Williams ? demanda-t-elle en prononçant RRremo Viiiil-yams.

— Je l'espère. Je suis le seul encore debout.

La jeune femme en minijupe et blouse kaki fit passer sa mitraillette Uzi de sa main droite à son épaule gauche, puis elle tendit la main.

— Zhava Fifer, Défense israélienne, articulèrent ses belles lèvres pulpeuses. Bienvenue en Israël. Quelle est votre mission ici ?

— J'inspecte l'hospitalité pour la chaîne de motels *Meilleur Occident*.

Remo prit la main et la trouva étonnamment fraîche, pour une main qui venait de faire sauter une tête.

— Assez plaisanté, dit-elle sévèrement. Quelle est votre mission ?

— Êtes-vous toujours aussi subtile ?

— Je n'ai pas le temps de jouer à de petits jeux, monsieur Williams. Vous me devez la vie. Vous avez eu de la chance que j'arrive au bon moment.

— Question d'opinion, à mon avis, dit Remo et il examina la ruelle. Si nous quitions ce cocktail, il est mortel d'ailleurs, et allions dans un endroit où vous pourrez ôter votre uniforme et vous mettre à l'aise ?

Zhava Fifer respira profondément. Son uniforme, moulant comme une seconde peau, respira avec elle.

— Je suis très à l'aise dans mon uniforme.

Remo baissa les yeux sur les seins uniformisés, à quelques centimètres à peine de son torse.

— C'est bizarre, dit-il.

— Qu'est-ce qui est bizarre ?

— Votre uniforme me met nettement mal à l'aise.

— Pas de pot, comme vous dites, répliqua-t-elle en souriant. Votre M. Chiun nous attend au restaurant de l'hôtel. Là nous pourrions causer.

— Quel bonheur, grogna Remo sans enthousiasme. J'ai hâte de revoir Chiun.

— Je serais arrivée plus tôt pour le sauver, dit à Chiun Zhava Fifer, mais j'ai dû retourner chercher mon magasin.

— Une librairie ? Un sex-shop ? demanda Remo.

— Non, monsieur Williams. Celui-ci.

Elle claqua le chargeur de sa mitraillette accrochée au dossier de sa chaise.

Le petit restaurant avait des murs en plastique verts et orangés et des nappes rouges – pour absorber le sang risquant d'être versé, pensa Remo. À New York, un soldat armé en uniforme pourrait provoquer une émeute en entrant dans un restaurant. Sa visite amènerait au moins la police et un entretien avec le patron de l'établissement. En Israël, dans un restaurant destiné aux touristes, des soldats portant des fusils et des grenades étaient assis un peu partout, mangeait et buvaient, et personne ne faisait attention à eux. Zhava Fifer attirait des regards, mais comme femme, pas comme militaire.

— Je peux vous servir ? demanda un garçon au fort accent israélien.

— Pourquoi ? répliqua Remo. Vous ne me connaissez pas ? Dans ce pays, tout le monde a l'air de me connaître.

— Avez-vous du bon poisson ? demanda Chiun.

— Oui, monsieur, assura le garçon en griffonnant aussitôt sur son calepin. Du bon poisson frit.

— Non. Je ne vous demande pas si vous vendez de la graisse, seulement si vous avez du poisson. Quand je dis poisson, je veux dire poisson.

Le garçon cligna des yeux.

— Vous pourriez le peler, monsieur, hasarda-t-il.

— Très bien. Vous me servez du poisson frit, je le pèlerai et puis je jeterai tout par terre et à la fin du repas vous me paierez pour avoir fait votre travail.

— Nous prendrons deux eaux, interrompit Remo. Minérale si vous en avez, sinon dans des verres propres.

— Rien pour moi, merci, dit Zhava.

Le garçon prit la fuite.

— Bien, dit Remo à Zhava. Qui tue les Israéliens et les laisse en forme de croix gammée ?

— Si vous aviez été plus prudent avec ces hommes qui vous ont attaqués, vous l'auriez peut-être appris.

— Navré. La prochaine fois que je serai attaqué, je prendrai soin de ne pas riposter.

Zhava regarda tout au fond des yeux de Remo et le surprit beaucoup en rougissant. Soudain elle baissa les yeux et tritura sa serviette.

— Je regrette, bredouilla-t-elle. Je sais que c'est de ma faute. Je... J'ai tiré trop tôt. Nous étions si près de tout savoir et j'ai... j'ai...

Elle se leva, courut aux toilettes en manquant renverser le garçon qui revenait, et claqua la porte sur elle. Remo se tourna vers Chiun, qui inspectait la propreté des couverts.

— Elle doit être vraiment bouleversée. Elle a laissé sa mitraillette.

L'Uzi était toujours accrochée à la chaise.

— Une fille très habile, répliqua Chiun en continuant de s'intéresser aux fourchettes. Quelques instants avec toi et elle se met à pleurer. Très habile. Elle a pris dans le fusil cette chose qui renferme les balles.

Le garçon posa deux verres d'eau sur la table, regarda très prudemment Chiun, puis Remo qui examinait la mitraillette. Le chargeur avait disparu. Remo se retourna et vit quatre soldats israéliens qui l'observaient, de tables voisines, la main sur leurs armes. Remo les regarda fixement. Les soldats se détendirent.

Chiun prit un des verres et l'examina avec grand soin. Remo se tourna vers la porte des toilettes. Chiun renifla l'eau. Remo pensa que cette Zhava Fifer était bizarre. Elle tuait un homme et cinq minutes plus tard elle fondait en larmes. Ou elle était extrêmement déséquilibrée ou c'était une petite fille essayant d'être un grand soldat. Ou de se faire plaindre. Ou de s'enfuir. Ou de faire son rapport. Ou... Remo cessa de se poser des questions. C'était trop déroutant.

Mais il y avait deux réalités qui ne l'étaient pas. La première, elle avait tué l'unique piste de Remo. La deuxième, dans la ruelle elle avait su – comme Ahmed – qui il était.

Zhava sortit des toilettes, les yeux secs et la tête haute, alors que Chiun goûtait l'eau. Il la garda dans sa bouche, regarda le plafond, la fit passer d'une joue à l'autre et la cracha.

Quand Zhava arriva à la table, Remo se leva et lui tendit son Uzi.

— L'amateur d'eau est mécontent, dit-il. À tout à l'heure, Chiun.

— Bien. Vois si tu peux trouver de la bonne eau.

Remo sortit avec Zhava.

— Je crois que l'OLP est derrière ces meurtres, dit-elle.

— Bien sûr, répondit Remo qui ne savait pas qui était l'OLP. J'ai toujours su que c'était l'OLB.

— P, rectifia Zhava. L'Organisation de Libération de la Palestine.

Vraiment, Remo, je suis stupéfaite par ce que vous ne savez pas.

Ils longeaient Allenby Road, passant devant ses cent librairies où des soldats et des civils israéliens, des Arabes, des Italiens, des Suisses et bien d'autres achetaient et commentaient plus de 225 magazines hebdomadaires, bihebdomadaires, mensuels, bimensuels, trimestriels, biannuels et annuels, en général à tue-tête. Quel que soit le sujet de la conversation, il était impossible de distinguer une discussion d'une autre.

— Je vais vous dire des choses que je sais, répliqua Remo vexé. Dans ce pays, tout le monde a l'air de savoir qui je suis. Voilà pour la sécurité. Certaines personnes ont déjà tenté de me tuer. On dirait que le métier d'agent secret n'est plus ce qu'il était.

— Je ne sais pas qui vous êtes, dit Zhava.

— Je suis celui qui vient protéger vos bombes atomiques.

— Quelles bombes atomiques ? demanda-t-elle innocemment.

— Celles dont parle le magazine *Time*, que j'ai lu.

— Qui croit *ce* que publie le magazine *Time* ?

— Mais vous en avez, n'est-ce pas ?

— Nous avons quoi ? demanda-t-elle suavement.

— Au fait, j'y pense. Je me le suis toujours demandé. Pourquoi est-ce que les Juifs répondent toujours à une question par une autre question ?

Zhava rit.

— Qui dit que les Juifs répondent toujours par une question à une question ?

Ils rirent tous les deux et puis Remo demanda :

— Qui veut le savoir ?

— Qui sait ? pouffa Zhava.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? dit Remo et Zhava se mit à rire si fort que des larmes ruisselèrent sur ses joues.

Elle essayait de battre des mains et ratait son coup à chaque fois. Remo vit soudain une occasion en or. Il se pencha tout près et lui chuchota à l'oreille :

— J'ai été envoyé pour protéger vos bombes. Vous voulez voir mon grand S rouge ?

Zhava se mit à pousser des cris et faillit tomber par terre. Remo sourit et la retint tandis que le rire la secouait et la congestionnait. Des passants souriaient et leur faisaient de la place.

Zhava enfouit sa figure contre la poitrine de Remo, elle lui claqua les épaules en riant.

— Ouh, hic, ha ha ha. Je jure hi hi hi hic, ne rien savoir de ha ha ha hi hi ouh hic bombes hi hi hi atomiques hic hic.

Voilà pour l'occasion de profiter d'elle. Remo continua de sourire et de lui taper dans le dos jusqu'à ce qu'elle se calme. Soudain, il la

sentit se raidir et elle recula. Remo vit quelque chose comme de la peur dans ses yeux. Elle redevenait elle-même, Zhava Fifer, fille soldat. Elle hoqueta.

— Tenez, j'ai une idée, dit Remo. Essayons l'association d'idées. Vous dites la première chose qui vous passe par la tête.

— Queue.

— Non. Attendez que je dise le premier mot.

— Second.

— Une minute, vous voulez ? Allons-y maintenant. Foyer.

— Eh bien... Kibboutz.

— Sable.

— Mer.

— Travail.

— Jeu.

— Mort.

— Sexe.

— Destruction.

— Amour.

— Bombes.

— Hic !

— Hic ?

Un nouveau hoquet secoua Zhava.

— Bon. Cherchons un autre endroit pour causer.

— Quoi ? dit Zhava.

— Causer.

— Dîner.

— Pardon ?

— Danser.

— Danser ?

— D'accord, dit Zhava. Je vous retrouverai à votre hôtel en fin d'après-midi.

Elle souffla à Remo un baiser contraint et se perdit dans la foule.

Remo secoua la tête. Sacré soldat.

CHAPITRE V

— Le Talmud dit : « Le lion rugit quand il est satisfait, l'homme pêche lorsqu'il a l'abondance. »

— Le Talmud dit aussi : « Mâche avec tes dents et tu trouveras de la force dans tes pieds. »

— Vous m'avez encore collé, dit Yoel Zabari en riant. Alors ? Que nous apprend de plus notre agent Fifer ?

— C'est à peu près tout, répondit Tochala Delit, sauf qu'elle s'est arrangée pour revoir ce Remo et qu'elle pense lui soutirer de plus amples renseignements.

Les deux hommes étaient assis à leurs places habituelles ; Delit avait des papiers étalés sur ses genoux et Zabari jouait avec un cube de plastique qu'il avait rapporté d'Amérique, contenant sur les quatre côtés des photos de ses enfants et sur le dessus celle de sa femme souriante. Il lui arrivait souvent de faire tourner les photos devant lui quand il réfléchissait.

— C'est un bon agent, notre Zhava. Que pense-t-elle de cette mission ?

— Elle trouve l'Américain et l'Oriental excentriques mais juge leur potentiel « ravageusement efficace », comme elle dit.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je veux parler de sa position personnelle. Croyez-vous qu'elle soit de nouveau prête pour des missions d'espionnage ?

Delit leva les yeux de ses rapports.

— Si vous, doutez de mon choix, je peux toujours...

— Mais non, Toe, voyons. Quand ai-je douté de vos méthodes ? ' C'est simplement... Eh bien, Fifer a subi une grande perte, expliqua Zabari.

— J'ai pensé que cette mission serait ce qu'il y aurait de mieux pour elle.

— Et vous avez raison. Hum... Avez-vous découvert un lien entre les deux Israéliens morts et les trois terroristes ?

— Aucun.

— Aucun ?

— Pas le moindre.

Zabari se leva, l'œil gauche brillant, la joue gauche empourprée.

— C'est mauvais, ça. Très mauvais. Ou ces attaques sont la plus fantastique coïncidence, ou nos ennemis se donnent un mal fou pour nous abuser...

Il arpentait le bureau, passant devant son mur de livres, le mur tapissé de diplômes et de certificats de prix, celui des souvenirs et photos de famille, revint vers son cube photographique et refit le circuit.

Mur de livres, mur de diplômes, mur familial, bureau, mur de livres, mur de diplômes. Il s'arrêta, en faisant sauter le cube dans sa main, devant un dessin maladroit exécuté aux crayons de couleur représentant une fusée marquée de l'étoile de David s'élançant vers une lune en fromage vert.

Sous la grande feuille de papier à dessin on lisait sur une page de cahier quadrillé : « La Fusée magique de la Paix » – Dov Zabari – Huit ans – et la note de la maîtresse à l'encre rouge : A +.

— Cherchez encore, dit-il enfin. Il doit y avoir un lien.

— Très bien, dit Delit, mais si vous voulez mon avis...

— Oui, naturellement, Toe. Je vous écoute.

— Je crois que nous devrions nous concentrer sur ces deux agents. Ce Remo et ce Chiun. Ils nous conduiront vers ce que nous voulons savoir. Des terroristes, nous en avons à revendre. Si je continue de perdre mon temps à enquêter sur eux, rien ne garantit que nous trouverons quelque chose.

— C'est vrai, mais dans la vie rien n'est garanti. Continuez à chercher. J'ai un pressentiment. Nos amis américains sont entre de bonnes mains. Vous l'avez dit vous-même. Fifer sait ce qu'elle fait. Si elle a besoin d'aide, aidez-la.

Ils s'entretenaient pendant une vingtaine de minutes de diverses questions légales et archéologiques, y compris l'expédition de nouveaux appareils de sécurité, jusqu'à ce que Delit s'excuse pour aller à la salle de bains.

Zabari se frotta la joue gauche et songea à se laisser pousser une moitié de barbe.

CHAPITRE VI

— Petit, dit Remo. De la mesquinerie puérile, capricieuse et mesquine.

— Merci, Remo, murmura le Maître assis sur sa natte entre les lits jumeaux de l'appartement.

L'appartement ressemblait à tous ses frères dans tous les *Sheraton Hôtel* du monde entier. Remo voulait prendre une suite simple, puisque Chiun ne dormait jamais dans un lit, mais la réception ne l'entendait pas de cette oreille.

— Combien êtes-vous ? demanda l'employé.

— Moi ? Un, répondit Remo.

— Non, votre groupe, dit l'employé qui portait un petit badge en plastique rouge et blanc à son nom, *Schlomo Artov*.

— Deux, avoua honteusement Remo.

— Alors vous voulez une suite double, n'est-ce pas ?

— Non. Simple, insista Remo.

Schlomo se fâcha tout rouge.

— Comment ! Voudriez-vous me dire que vous refusez à ce charmant vieux monsieur un lit confortable pour dormir ?

Chiun, qui instruisait quatre chasseurs et un chef de chasseurs ayant le malheur d'être de service ce jour-là dans l'art délicat du transport de malles-cabine, se retourna d'un bloc.

— Refuser ? Refuser ? Que vas-tu encore me refuser, Remo ?

— Ne vous mêlez pas de ça, petit père.

— Aha ! s'écria Schlomo, tout gonflé de vertueuse indignation. Ainsi c'est votre père. Et ce n'est pas la première fois que cela arrive !

— Oh non, gémit Chiun. Il m'a refusé bien des choses au fil des années. Tous les petits plaisirs me sont refusés. Tu te souviens de Noël dernier ? Enfin tout de même ! Est-il si difficile d'avoir Barbra Streisand ?

— Nous prendrons une suite double ! hurla Remo.

— À la bonne heure ! dit Schlomo en arrachant deux clefs d'un tableau pour les remettre à un chasseur.

Remo acheva de signer le registre Norman Lear Senior et Norman Lear Junior, puis il conseilla à Schlomo Artov :

— Je vous préviens que mon père tient beaucoup à être appelé par son nom complet.

Avant que l'employé puisse répondre, Remo rassembla Chiun, chasseurs et bagages et monta.

— Petit, répéta Remo dans la chambre. Petit, petit et petit.

— Quatre mercis, répliqua Chiun. C'est ce que tu m'as dit de plus gentil depuis notre arrivée, Remo.

— Qu'est-ce que vous racontez ? demanda Remo en commençant à se changer pour mettre une chemisette bleu pâle et un pantalon beige qu'il avait subrepticement glissés entre deux kimonos de Chiun.

— Je sais, dit sentencieusement Chiun. Tu me compares au grand Américain qui tourne rapidement en rond pour détruire de vilaines machines à pollution. Ce n'est pas un grand compliment. Mais pour un Américain qui a si peu de choses valables pour m'y comparer, cela suffit.

Remo eut l'impression de tourner en rond aussi.

— J'ai une grande nouvelle pour vous, petit père. Je ne sais pas du tout de quoi vous parlez.

— Ce n'est pas une nouvelle, Remo. Hi hi hi. Ce n'est pas une nouvelle. Mais je te remercie parce que tu sais que moi aussi j'essaye de détruire la pollution. Je jette l'eau souillée quand il y a une dose trop forte de magnésium, de cuivre, de mercure, d'iode, d'alliages toxiques, de...

La vérité se fit enfin jour dans l'esprit de Remo.

— Petit. C'est ça. Petty. Je ne parle pas de Richard Petty, le pilote de course. Je veux dire petit, l'adjectif signifiant petit, mesquin, superficiel, moche, râleur, pouilleux.

— Parce que je cherche à faire ce qui est beau et bon, tu me jettes des adjectifs à la figure. Avec une femme à tes côtés, même de l'eau souillée dans ton estomac n'a pas d'importance pour toi. Quand mes efforts vont-ils être reconnus ?

— Ne vous inquiétez pas, riposta Remo en remettant ses mocassins. Je suis sûr que tout l'hôtel les a déjà entendus.

— Très bien. Il est bon qu'on le sache, déclara Chiun en s'installant sur sa natte et tournant le bouton du poste de télévision de la suite.

— Et j'ai une autre nouvelle pour vous. Cette femme est comme par hasard un agent israélien.

Chiun se retourna.

— Comme nous en avons rencontré à Hollywood ? demanda-t-il tout excité. Est-ce qu'elle peut me trouver de la bonne eau ?

— Non, pas ce genre d'agent. Un agent secret, comme moi.

— Dans ce cas, dit Chiun en tournant le dos, elle n'est pas un de mes agents.

Remo ouvrit la porte.

— Je sors pour téléphoner. Ce téléphone ici risque d'être sur écoute. Vous avez besoin de quelque chose ?

— Oui. De la bonne eau et un fils qui reconnaisse les efforts dévoués.

— Je chercherai l'eau, promet Remo.

Remo descendait sans se presser la route d'accès bordant la plage de Tel-Aviv et desservant tous les grands hôtels.

En cette journée de printemps, des milliers de personnes envahissaient les plages du « Miami » israélien, alors Remo observait distraitemment les groupes de touristes traînant des transats, les gamins courant avec des planches de surf, les marchands ambulants vendant des glaces et des esquimaux. Sur le sable, quelques soldats tapaient avec entrain dans un ballon de caoutchouc.

Remo regarda au-delà, cherchant un téléphone : Il n'avait pas élevé sa température pour résister aux 41° à l'ombre parce qu'il voulait transpirer. Au cas où Chiun aurait eu raison, pour l'eau, au lieu de râler pour le plaisir, il tenait à se débarrasser rapidement des poisons. Il épongea son front moite en fendant la foule de l'avenue Hayarkon et arriva à la corniche principale de Ben Yehuda.

Toujours pas de téléphone. Il marcha jusqu'à Keren Kayemet, où il demanda à un vieux passant :

— Téléphone ?

Le vieillard leva un bras tremblant et désigna le bas de la colline, le long de Ben Yehuda, indiquant une assez longue distance, et répondit :

— *Shamma*.

Remo poursuivit son chemin en observant gaiement les passants bronzés et les terrasses de cafés aux parasols multicolores. Gaiement, jusqu'à ce qu'il commence à s'impatienter au bout d'un kilomètre. Il aborda un touriste.

— Savez-vous où est Shamma ?

Remo devinait que l'homme dont l'haleine sentait la viande et qui était gras du ventre était un touriste parce qu'il trimbalait deux appareils photo, un étui à jumelles et portait au cou un médaillon mexicain.

— Shamma ? répéta le touriste en soufflant au nez de Remo des odeurs délétères de hamburgers et de graisse. Voyons un peu.

Il ouvrit son étui à jumelles et tira d'entre une bouteille de vodka et une autre de jus d'orange une carte qu'il déplia et posa contre la poitrine de Remo en lisant à haute voix :

— Judée, Samarie, Gaza, Sinaï, Golan, Safed, Afula, Tibériade, Hedera, Nathania... On dirait qu'on fait l'appel du club Mickey Mouse, pas vrai ? Voyons, voyons. Ramleh, Lydda, Rehobot, Beersheba... Non, pas de Shamma. Vous voulez que je consulte la carte arabe ?

— Merci, non merci, répondit Remo en reculant de la carte étalée sur sa poitrine.

— Pas de quoi. À votre service, dit l'homme en repliant

maladroitement sa carte.

Remo traversa la rue Allenby et finalement, sur la place Mograbi, il aperçut une cabine téléphonique.

Le taxiphone ressemblait vaguement à ceux des États-Unis, à part un tube de verre en biais au-dessus du cadran, où Remo essaya de glisser une pièce de monnaie. Le téléphone n'en voulait pas. Remo tenta sa chance avec un billet d'un dollar. Non. Il se demanda si une carte de crédit ferait l'affaire. Sans doute pas. Est-ce que la cabine accepterait un chèque ? Probablement pas. Remo se demanda alors comment ce téléphone juif prendrait un bon coup de poing dans son combiné.

Dans le bon vieux temps de Newark, quand Remo et ses copains voulaient téléphoner et n'avaient pas de jetons, Woo-Woo Whitfield frappait toujours le téléphone d'une certaine façon et la tonalité se faisait entendre. Remo essaya de se souvenir comment et à quel endroit il frappait. Était-ce juste au-dessus ou au-dessous du cadran ? Il claqua du plat de la main le capot de métal, ce qui arracha un petit cri aigu à un gamin arabe qui venait d'apparaître sur le trottoir à côté de la cabine.

Pas de pot, pensa Remo. D'ailleurs, il n'avait jamais pu battre Woo-Woo. Le jeune Arabe secouait la tête, « Non, non, non », disait-il.

Remo lui jeta un coup d'œil.

— Pas maintenant, petit, à moins que tu t'appelles Woo-Woo Whitfield.

Le gosse s'appelait Michael Arzu Ramban Rashi et, comme Woo-Woo Whitfield, il était passé maître dans toutes ses spécialités.

Certains Arabes adultes essayent d'être de grands combattants, d'autres de grands orateurs et disciples d'Allah. D'autres encore cherchent à vivre en paix dans les territoires occupés par les Israéliens. Mais aucun ne pouvait rivaliser avec Michael Arzu dans ce qu'il faisait le mieux. Il était le plus habile escroc de touristes qu'Israël ait jamais connu.

Le petit garçon basané à la figure d'ange arabe grasseux hantait le bord de mer en guettant les pigeons comme cet Américain pâle dans la cabine téléphonique. Michael avait commencé sa carrière en vendant des cartes qu'il dessinait lui-même d'un Israël qui n'existait pas. Après avoir provoqué avec ce racket d'incroyables embouteillages, il était passé à la vente de cornets de glace sans glace et de là au change de devises.

Ramban Rashi avait été le sauveur de nombreux touristes qui découvraient qu'ils n'avaient pas assez d'argent israélien pour couvrir un chèque. Il avait l'obligeance d'échanger leurs devises étrangères contre les espèces nécessaires, tout cela avec un bénéfice de trois cents pour cent sur le cours normal.

Il attendait de recevoir sa machine à cartes de crédit du marché noir, mais il acceptait déjà les chèques de voyage de l'American Express.

Michael Arzu Ramban Rashi s'amusait énormément du dépit de Remo. Il fouilla dans ses poches et en retira une poignée de piécettes qui ressemblaient à de vieux sous français.

— *Simmonim*, dit-il et il traduisit pour le touriste imbécile : Jetons de téléphone.

— Pas shamma ? demanda Remo.

Michael recula un peu pour protéger son précieux trésor et répéta en riant :

— *Simmonim*.

Remo considéra attentivement les jetons. Ils étaient petits, argentés, ronds avec un trou au milieu. En grognant, il tira de sa poche un billet de cinq dollars.

Mais Michael Arzu secoua vivement la tête et referma le poing sur le butin. Souriant aimablement, Remo lui montra un billet de dix dollars. Michael secoua la tête derechef, en lorgnant ses jetons comme un gamin américain avec son premier jeu de cartes cochon.

Remo tira de la poche de son pantalon un billet de cinquante dollars et l'agita sous le nez du petit Arabe.

Michael Arzu s'approcha et, avec la dextérité d'un professionnel, il cueillit le billet aux doigts de Remo, laissa tomber trois *simmonim* dans sa main et partit au galop en riant aux éclats.

Il couvrit deux mètres.

Après quoi ses pieds furent soulevés, son corps fit un saut périlleux et il se retrouva la tête en bas à trente centimètres du trottoir.

Son rire se transforma en cri de frayeur puis en un choix de jurons divers en plusieurs langues tandis que Remo, tenant les deux chevilles, le secouait. Les obscénités internationales continuèrent pendant que des livres, des francs, des dollars, des yens, des agarots, des billets de toutes couleurs, des pièces de toutes tailles, des décapsuleurs, quelques montres, des éventails et de l'argent de Monopoly dégringolaient de ses poches.

Avant que Michael puisse appeler efficacement la police il fut de nouveau sur ses pieds. Remo avait déjà raflé tous les *simmonim*, pendant que plusieurs enfants se précipitaient sur le reste du butin.

— C'est la bonne vieille extorsion à l'américaine, expliqua Remo. À ton âge, j'entôlais les ivrognes.

Il salua et rentra dans la cabine. Michael écarta les enfants et visa d'un coup de pied vicieux les genoux de Remo.

Soudain, il se vit flotter au-dessus des enfants dans la direction opposée. Le tout sans l'aide de ses jambes, qui étaient allongées derrière lui. Il profita pleinement de l'euphorie du vol plané et observa

le paysage qui défilait, comprenant plusieurs lampadaires, une grille et une jeep conduite par une ravissante brune. Sur ce, Michael entra en collision avec des ronces et revint brusquement à lui. Ce n'était pas le début d'une belle amitié. Il coulerait beaucoup d'eau sous les ponts avant que Michael Arzu Ramban Rashi se donne du mal pour aider un touriste en peine.

Remo gava le taxiphone de jetons, jusqu'à ce que tout le tube de verre soit rempli. Il forma le zéro pour avoir l'opératrice. Quelques secondes passèrent. Puis quelques autres. Et d'autres encore. Encore quelques-unes. À la suite de quoi d'autres suivirent, et encore d'autres.

Finalement une voix demanda au bout du fil si on désirait quelque chose. En hébreu.

— Quoi ? répondit Remo.

L'opératrice demanda alors :

— *Ma ?*

Ce fut à ce moment que Zhava Fifer arrêta sa jeep à côté de la cabine.

— Je vous cherchais ! dit-elle. J'ai vu passer en vol un petit garçon arabe. C'était un de vos suspects ?

— Ne vous occupez pas de ça, grogna Remo. Vous parlez la langue d'ici ?

— Bien sûr.

— Bon, dit Remo en lui tendant le combiné. L'opératrice croit que je suis sa mère.

À la demande de Remo, Fifer demanda l'international puis elle rendit l'appareil à Remo en expliquant que ma voulait dire « comment ».

— Merci, marmonna Remo en examinant Zhava pendant qu'on lui passait sa communication.

Elle portait une autre minijupe kaki et un autre blouson, mais tous deux semblaient plus courts et plus serrés que les précédents, si c'était possible. Ils révélaient ses bras et ses jambes bronzés, plus une généreuse portion de seins. Ses cheveux tombaient sur ses épaules et brillaient comme s'ils venaient d'être lavés. Elle avait des lèvres d'un beau rose, sans maquillage, et paraissait remarquablement fraîche malgré la chaleur.

Remo décida de l'emmener faire un petit tour à Shamma, une fois qu'il aurait découvert où c'était.

— Opératrice internationale, vous désirez ? demanda une voix à son oreille.

Remo donna le numéro de Smith pour cette semaine. L'opératrice le pria de ne pas quitter.

En attendant, il contempla Zhava accotée contre la cabine. Son sein gauche s'appuyait contre la vitre et le kaki de son blouson, l'or de

sa peau et le vert de ses yeux dessinaient un paysage fascinant.

— Zhava, demanda Remo. Où est Shamma ?

Elle le regarda avec étonnement, puis elle répondit :

— Ici.

— Où ça ?

— Ici. Là.

— Quoi, là ? Vous ne me montrez rien. Où est-ce, là ?

— Shamma, répondit Zhava.

— Oui, dit Remo. J'aimerais vous y emmener.

— Allô ? fit une voix lointaine.

Elle était faible et étouffée mais son acidité traversait quand même la moitié du monde. Remo ne s'en formalisa pas ; l'interruption le distrayait de l'incroyable confusion de sa conversation.

— Allô, docteur Smith, chef de l'organisation ultra-secrète CURE ?

Le silence fut profond, insondable. Quand la réponse vint enfin, deux autres *simmonim* avaient été consommés par le taxiphone.

— Je n'arrive pas à vous croire, dit la voix de Smith exprimant à la fois le choc, la colère, l'exaspération, l'épuisement et les agrumes acides.

— Vous en faites pas, Smitty, même si quelqu'un était à l'écoute, et j'en doute puisque c'est une cabine publique, qui le croirait ?

— Tous ceux qui regardent la télévision. Qu'est-ce que vous avez pour moi ?

— Un ulcère, une invitation à Shamma, qui est là, et les noms de trois phénomènes qui ont cherché à nous tuer dès notre arrivée.

— Mon Dieu, soupira Smith avec lassitude. Qui étaient-ils ?

— Une minute, dit Remo alors que trois jetons disparaissaient dans l'appareil et il demanda à Zhava : Quels étaient ces noms, déjà ? Vous savez, le LPO.

— OLP, rectifia-t-elle.

Elle donna chaque nom et Remo les répéta au téléphone.

— Qui est à côté de vous ? demanda Smith. Je ne reconnais pas Chiun.

— Parce que ce n'est pas lui. C'est un agent israélien qui savait exactement où me trouver quand j'ai atterri ici et mon nom et d'où je viens. Elle veut connaître ma mission ici. Je peux lui dire ?

Smith répondit comme s'il parlait avec sa tête sur son bureau.

— Remo. Essayez de vous maîtriser. Je vous en prie.

— Pas de pet. Je ne le dirai qu'à mes meilleurs amis. Vous avez quelque chose pour moi ?

Smith respira profondément plusieurs fois avant de répondre :

— Oui. Les articles spéciaux dont nous avons parlé, vous les trouverez sous une installation d'extraction de soufre près de Sodome, dans le désert du Neguev. Cela vaudrait un coup d'œil. Je vais

enquêter sur vos trois amis.

Smith raccrocha avec un soulagement audible alors que disparaissaient les derniers *simmonim*. Remo sourit à Zhava et sortit de la cabine.

— Ça, ce que vous venez de dire au téléphone, murmura-t-elle en hésitant. C'était vrai ?

— Bien sûr. Je suis un agent secret et Chiun est le plus grand assassin du monde et il m'a appris tout ce que je sais. À côté de nous, une bombe nucléaire n'est qu'un pétard mouillé.

— Vous alors, les Américains ! s'esclaffa Zhava. Toujours le mot pour rire.

CHAPITRE VII

La jeep bondissait sur les dunes du Neguev, plein est, vers la mer Morte. Zhava était secouée en tous sens, bien trop occupée à se retenir d'être éjectée pour remarquer que Remo et Chiun restaient parfaitement en place en dépit des cahots.

— C'était affreux, déclara Chiun assis à l'arrière du véhicule militaire de Zhava. Il y avait un fou furieux qui glapissait des insanités en anglais et puis ils ont chanté. Barbare, barbare.

— On dirait la leçon d'anglais télévisée de l'après-midi, retransmise de l'université de Tel-Aviv, dit Zhava. J'ai commencé à... oooh !...

Quelques secondes d'interruption pendant qu'elle retombait assise.

— ... à apprendre votre langue grâce à cette émission.

— Ma langue ? protesta Chiun. Inutile de m'insulter !

— Au fait, petit père, dit Remo qui conduisait. Qu'est-ce qu'elle avait d'affreux, cette émission ?

— L'ignorance n'est pas une excuse, répliqua Chiun. Tu dois être au courant de tous les faits avant que je te parle de l'ultime barbarie.

Remo et Zhava avaient cueilli Chiun devant le *Sheraton*, où il attendait sous une fragile ombrelle de bambou et de papier soyeux, en plein milieu d'un trafic d'enfer. Depuis il n'avait pas cessé de les sermonner sur la déplorable qualité des programmes de la télévision israélienne.

— Il n'y a pas de drames de la journée. Il n'y a pas de poésie. Pas de beauté. Il n'y a que des hommes à l'air bizarre qui chantent... Ah non, c'est trop barbare pour que j'y pense.

— Je sais ! Je sais ! s'exclama Zhava. Je me rappelle cette chanson. C'est sur le hamburger parfait.

Elle pouffa, Remo rit et la figure de Chiun se figea dans une expression de dégoût.

— Pauvre petite, marmonna-t-il. Et moi qui croyais que votre cas n'était pas désespéré. Ça n'existe pas, le hamburger parfait.

— Hum, fit Remo.

— C'est vrai, reconnut Zhava. Mais j'en ai quand même mangé de très bons.

— Je le devine, grogna Chiun en reniflant.

— Laissez tomber, conseilla Remo, mais Chiun ne se laissa pas abattre.

— Soldat en jupons, je vais dire ceci une fois seulement et pour

votre propre bien.

Zhava jeta un coup d'œil à Remo qui haussa les épaules.

— Ce sera la seule chose qu'il n'a jamais dite qu'une fois. Écoutez bien.

— Écoutez bien, ordonna le Coréen, la sagesse séculaire de Sinanju.

Zhava écouta.

— Le hamburger parfait n'existe pas. Le bon hamburger n'existe pas. Ce qui existe, c'est l'abominable hamburger empoisonné et destructeur. Le livre de Sinanju dit : « Ce qui remplit l'Univers, je le considère comme mon corps et ce qui dirige l'Univers je le considère comme ma nature. » Je ne veux pas remplir mon univers de hamburger.

— Très sage, approuva Remo.

— Et je ne veux pas non plus emplir mon univers de programmes de télévision inutiles sur la lecture, l'écriture et le bon sens.

— Ces émissions ne sont pas inutiles ! cria Zhava. Nos enfants ont besoin d'apprendre le bon sens.

Elle se retourna sur son siège et vit les yeux glacés de Chiun.

— Vous avez plus d'une dizaine de pays autour de vous, unis dans l'espoir de votre destruction, déclara-t-il. Vous n'avez rien à offrir au monde que l'espoir et l'amour, alors le monde vous abandonne. Vos enfants vivent dans un désert, en essayant de tout leur cœur d'en faire un jardin. Vous êtes une ravissante jeune femme qui devrait porter un enfant et se revêtir de robes royales. Mais vous portez un fusil et les couleurs de l'armée. Et vous venez me parler de bon sens.

Zhava ouvrit la bouche pour répliquer puis elle la referma promptement et regarda droit devant elle par le pare-brise. Chiun regarda défiler le désert du Neguev. Remo conduisit le reste du chemin jusqu'à Sodome en silence.

À la pointe sud-est de la mer Morte, ils trouvèrent les installations d'extraction de soufre, un site grand comme une ville couvrant des centaines de kilomètres carrés de gros tuyaux, de citernes, de silos de minerais, de véhicules, d'entrepôts, tous visibles, et un réacteur nucléaire à centre fissile sous sept mètres de béton armé et renforcé, invisible, lui, enfoui sous les sables du désert.

Remo et Chiun s'arrêtèrent au sommet d'une dune à cinq cents mètres du premier gros tuyau.

— La jeune mangeuse de hamburgers est assise dans le véhicule à huit kilomètres d'ici, dit Chiun. J'ai marché avec toi pendant ces huit kilomètres en silence. Pourquoi nous arrêtons-nous ?

— Parce que nous sommes arrivés, répondit Remo.

— Où ça ?

Remo chercha une explication qui conviendrait à Chiun puis il répéta :

— Là.

Cela parut suffire.

— C'est bien. Et maintenant, qu'est-ce que nous faisons là ?

— Nous allons vérifier la sécurité.

— Pourquoi ?

— Parce que si cet endroit n'est pas sûr, le monde entier risque d'avoir de gros ennuis, répliqua Remo avec irritation.

— Et comment allons-nous vérifier la sécurité ?

— En l'infiltrant.

— C'est la sagesse même. Je vois maintenant que j'ai couvert à pied ces huit kilomètres avec un véritable génie, répliqua Chiun.

— Voilà que vous recommencez ! Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Si tu réussis à infiltrer ce secteur, il n'est alors plus en sécurité. Si tu échoues, tu es un homme mort. Dis-moi comment gagner à ce jeu.

Remo contempla l'usine de soufre. Ses pupilles dilatées embrassèrent tout le secteur qui avait l'air, à l'heure du crépuscule, aussi étranger et sinistre qu'un paysage lunaire.

— Tout doit être parfait pour vous, grommela-t-il. Petit, petit, petit. Mesquin.

Remo marcha dans le sable jusqu'au premier grillage. Chiun haussa les épaules et le suivit, marmonnant en coréen que même un Maître ne pouvait créer un pelage de tigre avec la pâle pellicule recouvrant le corps d'un homme blanc.

— C'est probablement un détecteur électrique, dit Remo, en regardant les obstacles au-delà de la première clôture.

— Ça détecte l'électricité ?

— Non, ça détecte la présence humaine grâce à l'électricité.

Cinquante mètres plus loin il y avait des poteaux de métal régulièrement espacés tous les trois mètres, mais qui n'étaient pas reliés par des fils ou des traverses.

— Bah, fit Chiun, ce n'est pas un détecteur. Où est sa loupe ? Où est sa casquette à deux visières ? Où est sa pipe ? Ce n'est certainement pas un détecteur américain.

— Vous pensez à un détective, dit Remo. Venez.

Remo sauta aisément le grillage.

— D'abord je vais à pied, ensuite je suis insulté, maintenant on me donne des ordres comme à un domestique chinois. Je n'irai pas. Tu dois tout perdre tout seul.

Chiun s'assit dans la position du lotus, à l'extérieur de la première clôture. Remo fut sur le point de discuter puis il haussa les épaules.

— À votre aise, dit-il en s'éloignant.

— Prends tout ton temps pour perdre. En attendant ton retour, je vais voir si la barrière me détecte.

Remo marcha vers le deuxième grillage, les yeux fixés à cent mètres au-delà sur le troisième obstacle important. À première vue, c'était une simple suite de grillages en accordéon – trois rangées de barbelés – appuyés sur des pyramides d'acier et renforcés par une profonde tranchée à parois métalliques, comme celles qu'on employait contre les blindés légers.

Mais il n'y avait pas de soldats. Remo ne voyait que quelques petits groupes d'ouvriers parsemés bien au-delà de la tranchée. Comme il faisait nuit et que les ouvriers n'avaient pas derrière eux plus de dix ans d'entraînement au Sinanju, ils ne pouvaient voir le mince Américain aux poignets épais qui marchait vers eux, en chemisette bleue, pantalon beige et pieds nus.

Remo remarqua douze bennes de nettoyage tournées dans sa direction, quand il s'arrêta juste avant la ligne des poteaux qui ne semblaient pas reliés entre eux.

Il leva les yeux pour contempler l'usine proprement dite, tapie comme un énorme monstre endormi à cent mètres derrière la zone de chargement, ses tours dressées vers le ciel.

Remo reporta son attention sur le second groupe de poteaux. Sur deux côtés, il y avait une suite de trous forés avec soin, entre des plaques rectangulaires de métal poli soudées à divers angles sur le poteau. On aurait dit une barrière inachevée.

Remo recula et examina tout le secteur, en se demandant que faire. Il pourrait sauter par-dessus les poteaux, mais peut-être étaient-ils équipés de détecteurs à air. Il pourrait lancer une petite pierre ou du sable entre deux poteaux pour voir ce qui se passerait, mais ça risquait de déclencher sur lui un tir nourri. Il pouvait simplement passer entre les poteaux comme s'ils n'existaient pas, mais cela pourrait avoir le même effet que d'interrompre Chiun quand il regardait ses feuillets.

Pendant que Remo réfléchissait à la situation, Chiun, assis derrière le premier grillage, surveillait la progression de son élève. Il vit que Remo s'apprêtait à bondir par-dessus l'obstacle énigmatique. Un bon choix, pensa-t-il. Car le tableau était différent aux yeux plus âgés et plus aigus du Maître. Non seulement Chiun voyait les poteaux à trois mètres d'écart mais aussi le quadrillage de rayons laser. Non seulement il voyait les camions et les ouvriers, mais aussi les pistolets et les fusils cachés dans l'ombre sous les camions et les bottes militaires dépassant des combinaisons des ouvriers.

Remo ne pensa pas à des rayons laser rebondissant de poteau en poteau tout le long du deuxième périmètre quand il leva du sol son pied droit. D'une simple flexion des muscles de la jambe gauche, il s'éleva dans les airs.

Mais le bond était raté. Chiun le vit. Au lieu de s'élever à la verticale, Remo s'était très légèrement porté en avant, repoussant ainsi du pied gauche, au moment où il quittait le sol, un petit nuage de sable à travers les rayons de lumière rouge invisible.

Le seul bruit fut un pépiement d'oiseau. Le seul mouvement, à part l'atterrissage silencieux de Remo, fut le décollage silencieux de Chiun.

La raffinerie s'anima d'un coup. Le signal enregistré de l'oiseau pépian dispersa les ouvriers. Soudain, quatre puissants projecteurs s'allumèrent au sommet des tours de la raffinerie et baignèrent tout le secteur d'une clarté surnaturelle sanglante. Remo tranchait dans le paysage comme une fourmi sur des œufs à la neige.

Mais une seconde seulement. Puis il repartit si vite que tout ce que les projecteurs virent avant que six vérins hydrauliques haussent les mitrailleuses légères de calibre 50 à cinquante centimètres au-dessus du sable, ce fut un minuscule Oriental en kimono doré qui semblait flotter vers elles.

Les mitrailleuses ouvrirent le feu en obéissant à leur système programmé automatique. Alors qu'elles déclenchaient un feu croisé sifflant au ras du sable, Remo entendit la voix de Chiun rugir dans le bruit des détonations : « Ailes de colombe », et subitement il s'envola.

« Ailes de colombe » était fondé sur l'idée que le petit oiseau de paix pouvait toujours voler au-dessus de n'importe quel conflit, évitant ainsi d'être blessé. Pour Remo, la technique était différente mais le résultat le même. Dès les premières balles, son cerveau enregistra la puissance du tir et son schéma, puis il se déplaça en parfaite synchronisation avec les mitrailleuses, de manière à ce que ses jambes soient toujours au-dessus des balles.

À la fin d'un circuit rapide en L, Remo entendit la voix du Maître ordonner « À terre » et il se jeta à plat ventre avec la légèreté d'une plume.

Chiun était allongé à côté de lui.

— Salut, dit Remo. Qu'est-ce qu'une charmante personne comme vous fait dans un endroit pareil ?

— Je regarde à ta place, mais je ne vois pas pourquoi je prends cette peine. Non seulement tu es aveugle mais tu ne sais même pas sauter. Les plus stupides animaux des champs savent le faire. De toi, je n'espère que de la compétence. Je vois maintenant que c'est trop demander.

Remo plongea son nez dans le sable quand une balle siffla à un centimètre au-dessus de sa tête.

— Comment pouvais-je savoir que c'était une clôture à infrarouges ?

— Tu as des yeux, non ? Confondre l'environnement matériel avec la réalité, c'est prendre un bouffon pour son fils. Nous avons commis

des erreurs tous les deux.

Pendant qu'ils étaient à plat ventre, une équipe arrachait les bâches recouvrant les camions. Les conducteurs actionnèrent les mécanismes des remorques afin de les surélever. À l'intérieur de chaque camion, il y avait un appareil qui ressemblait à un lance-roquettes fixé sur une caméra de télévision. Les douze camions haussèrent leur chargement au maximum puis les hommes sautèrent des cabines, abandonnèrent les bâches et coururent vers la tranchée.

Le tir de mitrailleuse cessa et soudain le silence tomba.

— Oh ho, fit Remo alors que les derniers échos du tir s'évanouissaient. Et maintenant ?

— Ne me le demande pas, répliqua Chiun, car je suis mesquin. Seulement second devant tes merveilleuses facultés. Pourquoi ne pas te mettre debout et le découvrir, ô être suprême ?

Ignore ma personne ignoble, superficielle et mesquine et saute encore une fois comme un chevreuil qui aurait une patte cassée.

— Bon, bon, ça va, excusez-moi, bougonna Remo. Voyez ? Je fais des excuses. Maintenant, si ça ne vous fait rien, je me tire d'ici.

— Pourquoi veux-tu que ça me fasse quelque chose ? Je ne suis que d'une importance secondaire.

— Je me suis excusé, protesta Remo qui était déjà debout et au galop.

Soudain, du camion le plus proche de la silhouette fugitive de l'Américain partit un bruit d'enfer et un projectile rugissant long de plus d'un mètre suivit Remo. Dans le camion, la caméra de télévision se braquait sur lui avec tous ses mécanismes détecteurs sensibles à la chaleur.

Remo se mit à zigzaguer, mais la caméra le suivit et le missile zigzagua aussi, illuminant le secteur de flammes orangées.

« Aha, pensa Remo, en forçant l'allure et en tournant la tête, c'est donc un bidule TOW. » Smith lui avait parlé du *Télévision Operated Weapon* de fabrication américaine, quelques années plus tôt. Mais il avait oublié de mentionner qu'il était employé par les Israéliens. Remo envisagea de faire la course avec le missile jusqu'à Sodome, mais il ne voulait pas faire sauter des faubourgs, alors il revint sur ses pas et se dirigea tout droit vers le premier camion.

Pour cela, il devait franchir la troisième clôture de barbelés. Alors qu'il sautait pardessus la première rangée de chevaux de frise hérissés de piquants, le missile était à huit mètres derrière lui.

Quand il sauta la deuxième rangée, il n'entendit que le rugissement de la roquette et espéra que ces bonds ne le ralentissaient pas trop.

En passant la troisième, le cône d'air accumulé devant la pointe du missile le poussa dans le dos.

Dans un dernier élan, Remo courut directement vers le lance-roquettes. Aux yeux d'un observateur israélien, il avait l'air d'être sur le point de se trouver en sandwich entre le camion et la charge explosive.

Au dernier moment, Remo abaissa la température de son corps au point qu'elle ne soit plus détectable pour les appareils de contrôle et s'aplatit sur le sable.

Le premier camion explosa en une énorme boule de feu et projeta du métal, du plastique et des déchets dans le secteur de l'usine et dans le désert à des kilomètres à la ronde.

Les soldats de l'usine de soufre, très occupés à empêcher le feu de se propager au reste du matériel crurent à un miracle. L'armée israélienne, qui ratissa le désert à la recherche de commandos ennemis ou de corps calcinés, cria à la folie. Yoel Zabari et Tochala Delit, arrachés à leur sommeil et sur le point de déclencher l'alerte rouge générale, eurent des expressions choisies pour commenter l'affaire. Et Chiun, qui attendait parmi les détritrus à l'extérieur du premier grillage quand Remo arriva au petit trot l'air satisfait, quelques secondes après l'explosion, eut son mot à dire aussi.

Ce mot était « sagouin ».

CHAPITRE VIII

Une forme obscure traversait silencieusement le ciel nocturne d'Israël. Elle venait de Jordanie, volait à basse altitude, menaçante. Ce n'était pas un appareil à réaction qui envoie des signaux sonores avant même de franchir la frontière, ni un chasseur Phantom, qui serait immédiatement abattu par la défense israélienne.

Non, elle venait comme le vent silencieux, parce que c'était un planeur de transport. Inaudible se déplaçant trop bas pour les radars, peint en noir pour se confondre avec la nuit du désert, il traversait invisiblement le Neguev.

Abulicta Moroka Bashmar allait et venait devant ses hommes, revêtu d'une combinaison de plongée anti-radar en plasticène, avec des médailles spéciales anti-radar sur la poitrine.

— C'est le moment, dit-il en anglais aux trois hommes alignés à la porte du planeur, également vêtus de combinaisons de plongée et munis de parachutes. Jusqu'ici, les patrouilles israéliennes ne nous ont pas repérés. Nous sauterons en parachute dans la mer Morte, nous tuerons le plus d'Israéliens possible, puis nous retournerons à la nage en Jordanie et de là dans nos pays respectifs.

Les trois hommes sourirent, se fiant à la réputation de bravoure de Bashmar, réputation acquise en conduisant cinquante terroristes libyens dans un raid contre une école israélienne non gardée pour massacrer quatre-vingt-trois écoliers et trente-sept professeurs. Les hommes étaient sûrs que cette nouvelle mission serait aussi réussie. L'un d'eux était un Noir, entraîné au travail de commando et recruté en Ouganda.

Bashmar leva une main.

— Lâchez votre matériel... Maintenant !

Sa main s'abattit et le Noir, le plus près de la porte ouverte, poussa dehors le sac de plasticène contenant le matériel sous-marin.

— Go ! cria Bashmar en se jetant hors du planeur, serrant une mitraillette enveloppée de plastique sur son torse également plastifié.

Les trois autres suivirent et bientôt quatre silhouettes obscures et un objet foncé plongèrent en chute libre dans le ciel d'Israël.

Le parachute de soie noire du matériel s'ouvrit le premier, puis chaque homme tira sur son cordon. Leur esprit était tout plein des visions de la violence qu'ils déchaîneraient et des récompenses qui les attendraient à leur retour en Libye et en Ouganda.

Bashmar pensait aux honneurs militaires et à la promotion qu'il

recevrait. Le plus dur était fait. Ils s'étaient infiltrés en Jordanie, et ils étaient passés en Israël. Restait juste un petit massacre et repartir tranquillement.

Zhava Fifer dormait à moitié dans la jeep quand elle entendit une explosion venant de la mer Morte. Le matériel sous-marin du commando venait de frapper l'eau à la plus forte densité du monde, d'une altitude de trois mille pieds, avec un bruit semblable à la détonation d'une grenade.

La première explosion réveilla Zhava, les quatre suivantes la firent sauter sur ses clefs de voiture et démarrer en trombe vers la côte.

Bashmar et deux de ses hommes dansaient comme des bouchons à la surface de l'eau épaissie par le sel.

Quand Zhava arriva au bord de la mer Morte, une silhouette obscure en giflait deux autres, également obscures, avec une palme de caoutchouc tout aussi obscure.

— Idiots ! Crétins ! glapissait la silhouette en anglais avec un fort accent. Bande de bons à rien. Vous ne pouviez pas me dire qu'il était impossible de nager là-dedans ? Il va nous falloir flotter jusqu'en Jordanie.

— Je croyais qu'il savait, lui, dit un des giflés en montrant l'autre.

— Je croyais qu'il savait, lui, dit l'autre en désignant le premier giflé.

Dès qu'elle entendit l'accent arabe, Zhava tendit la main vers le Mauser automatique fixé en permanence sous le tableau de bord dans un étui spécial. Mais au moment où elle le touchait, du métal rond et froid se plaqua sur sa nuque, accompagné d'un rire.

— Commandant, annonça une voix de fausset derrière elle. Je nous ai trouvé une fille !

Bashmar lâcha sa palme de plongée et cligna des yeux dans l'ombre pour chercher le soldat ougandais. Il s'approcha, suivi par les deux autres Libyens. Quand il atteignit la jeep grise, l'homme reprit derrière Zhava :

— Je vais tuer cette garce en ton nom. Elle saura qu'elle meurt de la main de...

— Attends ! ordonna Bashmar.

Zhava était restée parfaitement immobile, le dos arqué, les seins pointés en avant. Bashmar admira le panorama de la profonde vallée entre les éminences rebondies.

— Oh oh, dit-il en se penchant pour caresser une jambe bronzée et satinée.

Zhava essaya de reculer mais le métal contre sa nuque refusa de céder.

— Un geste, un cri et je te coupe la tête, cria Bashmar en passant

son autre main sur les épaules de Zhava. Ce sera notre première victime de la nuit.

Il ôta sa cagoule de caoutchouc. Derrière lui, les deux autres l'imitèrent. La respiration de Zhava devint plus oppressée, ce qui rendait le paysage dans l'échancrure de son blouson encore plus passionnant. Elle sentit le canon de l'arme se déplacer et quitter son cou et entendit le soldat se déshabiller derrière elle.

— Mais d'abord, déclara Bashmar en lui reluquant les seins, tu vas sentir la force du corps arabe et la puissance du cerveau arabe. Tu seras témoin de la supériorité de notre culture.

— De la nôtre aussi, l'Afrique, dit la voix derrière Zhava. Moi je suis un colonel.

Bashmar arracha le blouson de Zhava. Ses hommes faillirent applaudir. L'Africain se pencha sur l'épaule de l'Israélienne pour jouir du spectacle. Zhava ferma les yeux et s'efforça de refouler des larmes.

Bashmar tira d'un sac de plastique un automatique équipé d'un silencieux et le fourra sous le sein gauche de Zhava pour la pousser à la renverse en travers des deux sièges avant. Le levier de vitesse lui entra au creux du dos. Elle se mordit la lèvre, le cœur et l'esprit pleins d'humiliation et de haine.

Soudain, le pistolet qui s'était appliqué sur sa nuque vint sous son menton et deux paires de mains lui empoignèrent les jambes. Elle voulut crier mais une cagoule de caoutchouc fut enfoncée dans sa bouche ouverte.

— Pour la plus grande gloire du combat pour la liberté du monde arabe. Et de l'Afrique, ajouta Bashmar avant de tirer sur la fermeture de sa combinaison de plongée.

Zhava sentit le canon d'un pistolet faire sauter les boutons de sa jupe. Puis elle n'entendit plus que le crissement du caoutchouc quand elle grinçait des dents, le tonnerre dans sa tête et le claquement de boutons-pression ouverts.

Une brume jaune lui passa devant les yeux alors que le canon du pistolet s'appuyait plus fortement contre sa gorge. Elle sentit l'air tiède de la nuit entre ses jambes et sur son ventre nu. Elle essaya de ruer, mais ses jambes étaient solidement tenues. La dernière chose qu'elle entendit avant le hurlement fut la déchirure de son slip.

Au début, elle crut que c'était elle qui avait crié mais la cagoule de caoutchouc était toujours dans sa bouche. Soudain, la pression sous son menton se relâcha et une mitraillette à silencieux crépita. Elle s'aperçut qu'elle pouvait se relever, ce qu'elle fit, et vit un terroriste à genoux regardant fixement l'endroit où auraient dû se trouver ses mains. Mais il n'y avait au bout de ses bras que deux fontaines de sang qui salissaient la jambe droite de Zhava.

Elle s'aperçut que sa jambe gauche était libre aussi, puisque l'autre

terroriste avait fort à faire pour essayer d'empêcher que l'intérieur de son cou ne déborde à l'extérieur.

Elle vit la brume jaune glisser entre les deux hommes et tourner autour d'un Abulicta Moroka Bashmar médusé, debout avec son pantalon baissé.

Zhava tendit vivement la main sous son tableau de bord, s'empara du Mauser et tira entre les jambes de Bashmar. Le bas de l'abdomen du commandant arabe explosa. La figure de Bashmar exprima l'étonnement que lui causait soudain sa propre mortalité au moment où il s'écroulait sur le sable humide.

Le silence tomba. Zhava, encore tremblante, se retourna et vit le quatrième terroriste, ou ce qu'il en restait puisque le colonel ougandais avait inexplicablement réussi à enfoncer le canon de sa mitraillette dans son propre nez et à tirer.

Elle arracha de sa bouche la cagoule de caoutchouc et regarda par-dessus le pare-brise. Remo et Chiun se tenaient devant la jeep. Chiun avait les bras croisés, les mains glissées dans les manches de son kimono doré. Remo était nonchalamment accoté contre le capot et soufflait sur les ongles de sa main gauche.

Zhava s'enroula dans son blouson déchiré puis elle retomba dans le siège baquet et sifflota.

— Heureuse de vous voir de retour, dit-elle.

Après quoi, elle resta très longtemps silencieuse, pendant que Remo conduisait vers Tel-Aviv. Finalement, elle se redressa de sa position pelotonnée à l'arrière et dit :

— Vous avez raison.

— Naturellement, répondit Chiun.

— J'ai réfléchi à ce que vous avez dit, reprit-elle sans entendre Chiun, et vous avez raison.

Ils avaient disposé des cadavres eux-mêmes, l'opération n'exigeant qu'une pelle, quelques cailloux et un monticule de sable, et ils étaient maintenant loin de la mer Morte.

— Moi aussi, j'ai réfléchi à ce que vous avez dit, Chiun, intervint Remo. Et vous avez raison. Personne ne devrait remplir l'univers de hamburgers, sinon l'entreprise Starship devrait marcher au ketchup.

— Ne faites pas attention au sagouin, petite demoiselle, dit Chiun en se retournant vers Zhava enroulée dans une couverture. Il n'est pas assez intelligent pour assimiler la sagesse de Sinanju.

— La navette spatiale, aux oignons et aux cornichons, dit Remo.

— Cependant, poursuivit Chiun, reconnaître la vérité ne suffit pas. Et s'excuser ne sert à rien.

— Pourquoi ? demanda Zhava. Qu'est-ce que j'ai fait ?

— La chose abominable que vous avez faite à cet homme, là-bas. Une honte.

Zhava se redressa, les yeux fulgurants, remise de la surprise provoquée par les paroles de Chiun.

— Quoi ! Vous êtes surpris que je l'aie tué ? Que j'aie tiré sur son répugnant corps d'Arabe ?

— Non, répondit calmement Chiun. Mais tirer ? Ce n'est pas le bon moyen de tuer, car il y a Sinanju. Je suis déçu. Je trouvais que vous étiez pleine de promesses. Pourquoi tout gâcher avec un fusil ?

Zhava se tassa sur elle-même.

— Et il me parle de bon sens, marmonna-t-elle, puis elle contempla un moment le désert. Vous savez, vous avez quand même raison. Pourquoi ne pas le tuer de mes mains ? Une arme ne fait qu'amoindrir ce que nous avons accompli dans ce pays avec nos mains.

Chiun hocha la tête et Remo se pencha vers lui.

— Pas maintenant, Chiun, chuchota-t-il. Laissez-la tranquille. Ce n'est pas le moment.

— Maintenant, c'est exactement le moment, déclara Chiun. Continuez.

Zhava contemplait toujours les sables.

— C'est ma patrie. C'est la terre de mon père. Il a travaillé cette terre, il s'est battu pour elle, il a construit ce pays. Et ça l'a tué. D'abord de l'intérieur, en participant à une lutte qui est devenue un travail à plein temps. Vous ne savez pas ce que c'est que de dire adieu à votre famille, pour la dernière fois toutes les semaines.

Remo donna un coup de volant pour s'arrêter sur le bas-côté mais Chiun lui donna l'ordre de continuer à rouler.

— C'est ça qui a détruit ma mère, reprit Zhava, égrenant ses souvenirs. Elle n'a jamais été très forte. Sa seule faute était d'aimer mon père plus qu'elle n'aimait Israël. Quand il a été déchiqueté par un char de fabrication soviétique, elle est restée comme une coquille vide. On n'a pas pu retrouver assez de restes de lui pour remplir une enveloppe. Ma mère est morte trois mois plus tard.

Zhava rit brusquement, d'un rire nerveux, aigu.

— Je ne sais même pas pourquoi je vous raconte tout ça. C'est de l'information classée secrète.

Ni Chiun ni Remo ne répondirent. Elle perdit son sourire et contempla la capote de la jeep.

— Mon fiancé, encore enfant, travaillait à la cave, il fabriquait des bombes. Je l'ai perdu il y a un mois, dans un attentat terroriste. Ma famille et moi, nous avons toujours été là où il ne fallait pas, au mauvais moment. Tous ceux que *j'ai aimés ont été* tués par des bombes et je consacre ma vie à protéger... Je... Excusez-moi, je parle trop.

Remo regarda dans le rétroviseur. Il vit les yeux de Zhava. Des yeux vides. Vides de larmes, de douleur, de fantômes. Les yeux d'un professionnel. Pas d'attente, pas de rêves, pas d'espoir. C'était ses

propres yeux.

— Vous n'avez pas à vous inquiéter des bombes, dit-il pour la rassurer. Elles sont en sécurité.

— Qu'est-ce que vous pouvez savoir, les Américains ? cria-t-elle brusquement. Vous avez une guerre tous les vingt ans, vous la livrez ailleurs que chez vous et puis vous vous installez dans vos fauteuils et vous vous racontez que c'était terrible. Mais la guerre c'est notre vie quotidienne. Pas seulement notre existence. La vie, la survie. Nous nous battons à un contre trois, les batailles sont livrées ici, chez nous, et ce sont nos frères qui meurent. Je tuerais tout le monde, si seulement ça pouvait y mettre fin.

La voix mal maîtrisée de Zhava sombra dans le silence. Elle baissa les yeux et ses traits se détendirent. Son discours avait été passionné, mais sans passion réelle. La réalité l'avait privée de passion.

Chiun se tourna vers elle.

— Vous êtes bouleversée. Étendez-vous et tâchez de dormir.

Elle obéit sans se plaindre. Chiun tendit le bras pour poser ses maigres mains jaunes sur son front..

— Dormez, maintenant. Souvenez-vous, pas de paradis en Occident, ni en Orient. Cherchez votre voie. Elle est en vous.

Remo roulait dans le pays plat, imaginant toute la mort invisible qui l'entourait. Il gravit les pentes du nord du Neguev. Il conduisit parmi les rochers, entre des cratères lunaires. Il passa devant des panneaux annonçant Hamekesh-Hagodol, le Grand Cratère, il longea l'abîme immense rose, violet et jaune au clair de lune. Il accéléra.

— Tu conduis comme tu sautes, dit Chiun. Mal.

— Elle dort ? demanda Remo.

— Est-ce que tu crois que je viens de passer dix minutes à la garder éveillée ?

Remo roula un moment, en songeant aux derniers mots de Zhava. « Je tuerais tout le monde si ça pouvait y mettre fin. » Il décida de ne pas la perdre de vue un instant et se tourna enfin vers Chiun.

— Une sacrée fille, marmonna-t-il.

— Une jeune femme très sage. Moi aussi, je serais bouleversé, si j'avais tué quelqu'un avec une arme à feu.

CHAPITRE IX

Ce n'était pas facile. Ce n'était jamais facile et demandait beaucoup de temps. Mais l'homme savait que bientôt tout serait fini et, comme pour tout, les bonnes choses valaient la peine de patienter. Et qu'on travaille, qu'on tire des plans, qu'on souffre et qu'on tue pour elles.

L'homme mince de taille moyenne sortit de la salle de bains, entièrement nu, après s'être soigneusement lavé les mains. En se dirigeant vers la penderie, il essuyait encore ses mains et ses poignets épais. Il s'arrêta devant la grande glace.

Pas mal, pensa-t-il. Son corps paraissait bien plus jeune que son âge. Le lifting avait fait des merveilles en haussant ses pommettes et en lissant les rides cruelles autour de ses yeux marron et de sa bouche mince. Oui, et la gymnastique l'avait maintenu en forme, les bras et les jambes forts, le maintien correct. Comme il convenait à l'homme qui avait été le commandant Horst Vessel des SS nazis.

L'homme qui avait été Horst Vessel s'habilla, en pensant à tous les bons moments dans le *Vaterland*. L'Allemagne avait des positions clefs, de haut rang, pour les gens habiles, cultivés, subtils. Sa situation actuelle dans le gouvernement israélien le prouvait. L'expérience et l'adresse étaient toujours admirées, même chez les sauvages. Naturellement, ils ne se doutaient pas du tout de qui il était ni de ce qu'il avait été.

L'homme qui avait été le plus jeune officier nazi occupant un poste puissant pendant la Seconde Guerre mondiale s'examina, tout habillé, dans la glace.

Son avant-dernier geste avant de quitter la chambre fut de passer à son cou le Chai au bout d'une chaîne. Le dernier fut de cracher sur ce symbole hébreu de la vie.

L'homme mince aux poignets épais conduisit sa jeep au sud de Tel-Aviv, vers la petite ville de Rehovat. Il s'arrêta dans le parking d'un grand immeuble gris, sauta à terre et y entra.

Il suivit avec dégoût le couloir carrelé. De la sueur ruisselait sur son corps droit et fier. Il se souvenait d'avoir traversé des salles de marbre et de soie, fraîches dans l'automne allemand de 1943. Il allait rencontrer, pour la première fois, le sauveur de l'Allemagne. Ce devait être la première de ses nombreuses visites à l'homme le plus grand, au plus brillant tacticien, au plus remarquable chef que le monde avait jamais connu.

C'était pour ce chef qu'il traînait maintenant ses brodequins militaires israéliens sur le dallage terne. Sa tête soignée passait à quelques centimètres du plafond insonorisé. Les sinistres murs de parpaings lui faisaient regretter d'autant plus les magnifiques tableaux, les beaux tapis, les balustrades ouvragées, le luxe qu'il avait connu dans sa jeunesse. Tout cela ne seyait qu'aux plus grands.

L'homme qui avait été Horst Vessel songea que le décor convenait toujours à la race. Pas étonnant que les Juifs vivent dans un désert.

Il cessa de songer au passé en longeant une suite de portes fermées. Il sourit en entendant des voix filtrant à travers les murs craquelés, jeunes et gaies. De la racaille. Riez quand vous le pouvez encore.

Celui qui avait été Horst Vessel songea à l'avenir, à un monde de noire décomposition, une nation de chaos. Il songea à la terre sous ses pieds remplacée par des déchets radioactifs et eut envie de rire de bonheur.

Il trouva la pièce qu'il cherchait au fond du couloir à droite. Il poussa la porte et entra. C'était une longue salle pleine de tables de laboratoire couvertes de petites étagères de matériel chimique. Chaque table avait un évier au bout et des étagères au milieu.

À la table la plus éloignée de la porte se tenait un homme, la tête dans un de ces éviers.

Cet homme, qui s'était appelé Fritz Barber, vomissait tripes et boyaux. On ne voyait de lui que sa blouse blanche sale et ses deux mains parsemées de taches de vieillesse cramponnées aux bords de l'évier.

L'homme qui avait été Horst Vessel claqua bruyamment des talons. L'ex-Fritz Barber continua de vomir. Sur les tables, il y avait des instruments de chirurgie, un bistouri affûté, quelques gants de caoutchouc et une sonde métallique. Et aussi des plateaux semblant contenir des restes de fœtus de cochon.

— Je ne peux pas le supporter, dit l'homme qui avait été Fritz Barber en s'écartant de l'évier pour s'asseoir lourdement par terre.

Il était gros et chauve, avec un front éclaboussé par son dîner de la veille. Quelques gouttes de liquide verdâtre coulaient sur son menton.

— Est-ce que nous sommes écoutés ? demanda en hébreu celui qui avait été Horst Vessel.

— Non, non, bien sûr que non, grogna le gros chauve qui portait sur sa blouse un badge de professeur au nom du Dr Moïsche Gavan.

— Alors parlez allemand ! ordonna durement l'homme mince. Et levez-vous quand un officier supérieur entre dans la pièce !

— Oui, oui, marmonna le gros en se relevant péniblement, la figure verte.

Il était petit, avec une frange de cheveux blancs, pas du tout

comme le Fritz Barber d'il y a trente ans. Il était maintenant le Dr Moïsche Gavan, professeur de biologie à l'Institut des Sciences Weizmann. Il apprenait aux Juifs à disséquer des fœtus de cochon, à déceler quelle maladie vous ferait crever dans vos propres déchets et à distinguer les filles des garçons. Les temps avaient changé.

— *Heil Hitler* ! dit-il tout bas en saluant.

— *Heil Hitler* ! Qu'est-ce que c'est que tout ça ?

— Des dissections. Je ne suis pas fait pour ce genre de travail. Chez nous, j'étais physicien. Qu'est-ce que je sais des vers de terre et des écrevisses, des grenouilles et...

Il recommença à virer au vert.

— Vous ferez ce qu'on vous ordonne, trancha l'homme mince en s'avancant. Je n'ai pas de temps à perdre avec vos plaintes. Vous l'avez ?

Le gros homme se redressa de son mieux et hocha la tête. Il arrivait à peine aux épaules de l'autre.

— Oui, naturellement. C'est pourquoi je suis ici. Je devais nettoyer le travail des élèves mais...

Le gros homme devint violet.

— Assez, dit sèchement l'ancien Horst Vessel. Apportez-moi l'appareil. Je n'ai pas toute la nuit.

— Oui, oui, oui.

Le gros homme traîna les pieds vers son bureau au fond de la salle. Celui qui n'avait pas toute la nuit regarda sans émotion un fœtus de cochon écartelé. Sa main se glissa derrière son dos pour se poser sur un bistouri. Quand il entendit la respiration laborieuse du gros chauve se rapprocher, il empauma l'instrument chirurgical et le glissa dans sa manche.

L'homme qui était maintenant le Dr Moïsche Gavan tenait entre ses mains une petite boîte noire, grosse comme un livre de poche. Il la portait comme si c'était l'héritier du trône et souriait fièrement. Il la tendit à l'homme mince.

— C'est ça ?

— Oui. Je n'ai pas pu faire plus petit mais quand même, une fois fixé correctement, ça peut faire exploser une bombe nucléaire par un signal radio ou par le mouvement d'horlogerie que vous pouvez voir là, sur le côté. Ça passe à travers tous les contrôles de sécurité. Une fois branché, ça ne peut pas être débranché.

L'homme qui avait été Horst Vessel prit lentement l'appareil des mains du professeur.

— Inutile de prendre tant de précautions, dit le gros. C'est solide.

— Je ne prends pas de précautions ! Je suis prudent, gronda l'homme mince et il examina la boîte sur toutes ses faces. Ainsi, ça fera le travail, hein ?

— Oui.

Trente ans de préparation. Trente ans de travail, de manœuvres et de contre-manœuvres. Trente ans d'imposture et de mensonge. Tout cela montait à la gorge de celui qui avait été Horst Vessel. Bientôt, il serait de nouveau Horst Vessel, ne serait-ce que pour quelques minutes.

— Bien, dit-il. Vous avez bien travaillé. Notre plan peut maintenant être mis à exécution sans tarder.

— Excusez-moi, murmura le gros en se rapprochant, mais que dois-je faire en attendant mon signal de départ ? Je comprends pourquoi les autres devaient être tués, mais j'ai fait mon travail. Les deux autres ont perdu courage mais je suis resté jusqu'au bout. J'ai fait mon travail. Je le garantis. Alors, dois-je rester ? Dois-je continuer à enseigner à cette racaille ? Je ne peux pas partir ?

Celui qui avait été Horst Vessel abaissa les yeux mais ne vit pas celui qui avait été Fritz Barber. Ce n'était pas Fritz Barber. Fritz Barber était intelligent, il ne gémissait pas. Il ne se plaignait pas. Il n'était pas un lâche, un fuyard. Ce gros homme n'était pas allemand. Cet homme était Moïsche Gavan, un Juif.

L'homme mince sourit.

— Si vous partez maintenant, vous éveillerez des soupçons. Ne vous inquiétez pas, mon vieux, une fois que les phases finales de notre plan seront mises en action, vous recevrez le signal prévu. Maintenant je dois aller préparer ce magnifique moment.

— Je comprends, murmura le gros.

L'ex-Horst Vessel claqua des talons et leva le bras pour saluer.

— *Heil Hitler !*

Le gros essaya de détourner les yeux des restes de dissections étalés sur la table en évitant le regard de l'homme maigre. Il rendit le salut. Alors que Gavan ouvrait la bouche pour répondre *Heil Hitler*, celui qui avait été Horst Vessel fit tomber le bistouri dans sa main et le plongea dans la poitrine du gros.

Les mots du professeur restèrent dans sa gorge, bloquant tout cri d'alarme, et ses yeux lui sortirent de la tête. Son bras s'abaissa, ses jambes flageolèrent et il s'affala en avant, le torse déjà en sang.

L'autre tomba sur un genou et enfonça profondément le scalpel ensanglanté dans la nuque du gros. Un dernier spasme agita le corps du professeur. L'homme mince se releva.

Celui qui avait été Fritz Barber, pensait-il, avait présenté déjà autrefois une fâcheuse tendance à la faiblesse. J'aurais dû le reconnaître plus tôt, se dit-il. Mais les ennuis étaient finis.

Bientôt, tout serait fini. Bientôt, le fantôme de Hitler serait satisfait. Bientôt, tous les Juifs seraient morts.

Et si des Arabes mouraient aussi, eh bien tant pis. Ou tant mieux.

Son dessein était trop grand pour tenter d'épargner des victimes accidentelles.

L'homme qui avait été le plus jeune officier supérieur des SS enfila une paire de gants de caoutchouc.

« Avant de déclencher la dernière partie du plan, pensa-t-il, je dois me débarrasser des agents américains. »

Puis il alla chercher une scie chirurgicale parmi le matériel du laboratoire.

CHAPITRE X

Zhava fut réveillée en sursaut par le plus effroyable vacarme qu'elle ait entendu depuis qu'un avion s'était abattu à côté de son kibboutz quand elle était enfant.

Elle se dressa d'un bond dans la jeep et s'écria :

— Qu'est-ce que c'est ? Nous avons heurté un mouton ? Vous avez écrasé un dindon ?

Chiun se tourna vers Remo.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce que ta conduite épouvantable, qui n'a d'égale que ta totale incapacité de sauter, a encore détruit une créature vivante ?

— Non, petit père. Elle parle de vous.

Chiun regarda Zhava.

— Qu'est-ce que vous avez entendu, jeune demoiselle ? demanda-t-il avec douceur.

— Des cris aigus épouvantables. Ça m'a fait froid dans le dos. Aaaaah ! C'était horrible !

— Là, tu vois ? déclara Chiun. Ça ne pouvait pas être moi, car je chantais une ravissante chanson coréenne qui l'a bercée dans son sommeil. Dites la vérité, mon enfant, vous n'avez pas été bercée ?

— Chiun, insista Remo, elle parle de votre chant. J'ai cru que toutes les patrouilles militaires et toutes les hordes de loups du pays allaient nous tomber dessus d'une minute à l'autre.

— Qu'est-ce que tu sais des berceuses ? Contente-toi de conduire, sagouin.

— Conduire ? Je dormais ? Ah, mon Dieu, où sommes-nous ? demanda Zhava.

— Ne craignez rien, lui dit Chiun. Nous sommes dans le pays de Hérode le Magnifique, Israël, sur la planète terre.

— Mais où ?

— D'après la carte, nous venons d'entrer dans Latrun, répondit Remo.

— Bien, répliqua Zhava. J'avais peur que nous l'ayons manqué. Guettez un embranchement vers Rehovat. J'ai oublié de vous dire que nous avons réussi à trouver la trace des hommes qui ont essayé de vous tuer. Ils travaillent à l'Institut des Sciences Weizmann.

Quand ils arrivèrent tous les trois, ils s'arrangèrent pour trouver les chambres des Palestiniens sans rien demander à personne. Les pièces

n'avaient rien d'impressionnant, elles étaient désertes et remarquablement dépourvues d'indices. C'était de petites cellules contenant une table de bois, une armoire en bois blanc, une chaise de bois et un lit de camp en bois.

— Nos gens ont déjà perquisitionné dans toutes les pièces avec soin, dit Zhava, mais ils n'ont rien découvert pour nous conduire vers un supérieur ou un responsable.

Chiun ressortit dans le couloir tandis que Remo arpentait la dernière chambre et s'arrêtait enfin devant la table. Il feuilleta un cahier.

— Est-ce que ces types travaillent ici ou est-ce qu'ils étudient ?

— Les deux, répondit Zhava. Leur travail de gardiens limite leur temps de cours mais ils s'arrangent pour assister à plusieurs. Pourquoi ?

— Pour rien. Un manuel de biologie ne me fait pas l'effet d'un best-seller arabe, c'est tout. Je suppose que c'est ça qu'est ce bouquin.

Soudain Chiun apparut sur le seuil, un livre dans chaque main.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda Remo.

— Je travaille. Et vous deux ?

— Euh... rien.

— Précisément, dit Chiun en jetant par terre les deux livres. Pendant que vous compariez les hamburgers que vous avez mangés, j'ai fait votre travail. Là, voyez ?

Remo regarda les livres par terre.

— C'est bien, petit père. C'est très bien mais je ne crois pas que l'institut vous les laissera emporter. Si vous alliez essayer la cafétéria ? Ils pourraient vous permettre de prendre quelque chose là-bas ?

— Tu es aveugle. Tu ne fais que regarder. Je t'ai dit de voir.

— Un instant, dit Zhava en s'accroupissant. Est-ce que ces livres viennent des deux autres chambres ?

— Exactement, déclara Chiun. Vous êtes sûre de ne pas avoir de la famille en Corée ?

Remo regarda autour de lui d'un air égaré.

— Quelqu'un voudrait-il me dire ce qui se passe ?

Zhava alla au petit bureau.

— Regardez, Remo, dit-elle en prenant l'ouvrage de biologie. Il est pareil que les autres. Voyez ?

— Vous aussi ? Bon, d'accord, je vois. Et alors ?

— C'est un lien. Les trois Palestiniens suivaient le même cours chaque semaine, avec le même professeur.

— Un lointain cousin, peut-être ? demanda Chiun à Zhava. Un peu d'entraînement et vous iriez loin.

Remo jeta à Chiun un regard noir puis il s'accroupit et feuilleta un livre. À la page de garde, il y avait quelques mots griffonnés en

hébreu.

— Là, qu'est-ce que ça dit ?

— Biologie, répondit Zhava. Salle B-27, professeur : Dr Moïsche Gavan.

Remo referma le livre et le jeta sur les autres.

— Eh bien, allons rendre visite au Dr Gavan.

Ils suivirent tous les trois les couloirs de l'Institut Weizmann, vers la salle B-27 qui se trouvait au sous-sol, tout au fond à droite.

Le secteur bourdonnait d'activité, pour une heure aussi matinale. Beaucoup de gens se précipitaient vers le trio, la plupart plus âgés que Remo ne s'y attendait et en uniforme. Beaucoup des plus jeunes avaient une mine malade, allant du pâle au livide en passant par le verdâtre.

— Est-ce que nous arrivons en plein exercice d'incendie, ou quoi ? demanda Remo.

— Ces hommes ne sont pas des pompiers mais des policiers, répondit Zhava.

Remo vit une foule compacte devant la salle B-27, environnée d'une singulière puanteur. Il la reconnut facilement. Elle le suivait partout. La puanteur de la mort.

— Restez là, dit-il à Chiun et Zhava. Je vais voir ce qui se passe.

— Ça sent le porc, se plaignit Chiun. Je vais attendre dans le véhicule. Dites-le à Remo, mon enfant.

Remo fendait le groupe de professeurs et d'élèves et il était maintenant à côté d'un agent de police trapu. Le policier se tourna vers lui et dit quelque chose d'impoli en hébreu guttural. Remo répliqua en coréen par un propos où il était question de la mère du policier et de pieds de chameau. L'agent dit autre chose et Remo allait répondre dans une langue plus universelle quand Zhava arriva et agita une carte sous le nez du policier, en parlant d'une voix apaisante. L'homme baissa le bras et les laissa passer tous les deux.

Ils s'arrêtèrent sur le seuil de la salle B-27 pour éviter d'avoir les pieds tout rouges.

Un tapis de sang recouvrait entièrement le carrelage. Au centre même, il y avait une croix gammée sanglante formée par les membres grassouilleux de ce qui avait été un homme. Tout autour de lui étaient parsemés des plateaux de fœtus de cochon disséqués.

— Il y a des gens qui sont incapables de laisser leur travail au bureau, observa Remo.

Zhava quitta la salle.

Remo regarda de plus près et découvrit un petit badge d'identité épinglé sur un morceau de la croix gammée. On y lisait « Dr Moïsche Gavan ». Derrière lui, une voix rauque dit quelque chose en hébreu.

Remo se retourna et vit le policier, avec Zhava à côté de lui.

— Il veut savoir si vous avez fini, traduisit-elle.

— Bien sûr. Filons.

Ils repartirent à travers la foule, Zhava et l'agent israélien en tête, causant entre eux. Remo tapa sur l'épaule de la jeune femme.

— Demandez-lui s'il y a un téléphone dont je pourrais me servir. Je dois faire mon rapport.

— Moi aussi.

— On tirera à pile ou face.

Zhava demanda et on leur indiqua le bureau du directeur en assurant que la ligne n'était pas sur écoute. On se livrait à beaucoup d'expériences secrètes importantes pour le gouvernement, dans l'institut, et la sécurité était stricte.

Remo gagna à pile ou face et appela Smith. Comme il était très tôt, peu de gens téléphonaient à cette heure et il obtint sa communication outre-mer en un temps record, avec à peine un quart d'heure d'attente.

Smith était bien réveillé mais moins qu'enthousiaste quand il répondit, encore moins quand il apprit la dernière mort, celle du Dr Gavan.

— Toutes mes félicitations, dit-il. Les cadavres s'entassaient dans tout Israël et vous avez fait sauter une arme d'un million de dollars...

— Vous êtes au courant de ça ?

— Les nouvelles vont vite, dans le circuit de la guerre. Vous avez failli créer un incident international. Heureusement, personne ne sait que vous êtes responsable. Personne ne le sait, n'est-ce pas ?

— Je ne dirai rien si vous tenez votre langue.

— Alors à part ça, et à part votre couverture presque totalement grillée, qu'est-ce que vous avez ?

— Une chanson aux lèvres et du soleil au cœur, répondit Remo. Écoutez, Smitty, je ne sais pas ce qui se passe ici. C'est votre boulot. À vous de trouver ce qui a grillé ma couverture, les liens entre tous ces morts, à vous de me trouver quelqu'un à qui je dois faire quelque chose.

— Du calme, Remo, du calme. Continuez de travailler à tout ça, continuez à réfléchir et je vous rappellerai.

— Admirable. Je peux à peine attendre ! Dépêchez-vous et est-ce que vous avez envoyé ses cassettes vidéo à Chiun ? S'il ne les reçoit pas bientôt, il va faire de moi le parfait hamburger.

— Les cassettes sont parties hier. Je ne sais rien des hamburgers.

— Tant mieux. À un de ces jours.

Remo raccrocha de méchante humeur. Continuez à réfléchir, hein ? Eh bien il avait réfléchi, et il était prêt à indiquer à cette antithèse du soleil de Floride où il pouvait se mettre ses ordinateurs.

Les faits étaient simples. Zhava Fifer avait tué l'unique piste qu'il

avait. Et partout où elle allait, les morts s'entassaient. C'était elle, pensa Remo. Réfléchir, hein ? Qu'est-ce que vous dites de ces réflexions-là ?

Il sortit du bureau et trouva Zhava devant la porte.

— Fini ? demanda-t-elle.

— Et comment ! À vous de jouer.

— Bien. Je dois téléphoner, maintenant.

Elle entra dans le bureau.

— Zhava ? murmura suavement Remo.

— Oui ?

— De quoi parliez-vous avec ce policier ?

— De rien de spécial. Pourquoi ?

— Allons, vous pouvez me le dire ; je veux simplement savoir.

Il se rapprocha d'elle.

— Eh bien, il me demandait si vous étiez venu ici, un peu plus tôt. Il croyait vous avoir déjà vu ici.

Comme c'était vraisemblable ! Remo se dit qu'il allait la pousser dans le bureau et lui soutirer la vérité.

— Ah ? Et qu'est-ce que vous avez répondu ?

— Je lui ai dit non. Que vous étiez avec moi, dit Zhava et elle alla téléphoner.

Remo s'arrêta et fronça les sourcils. Elle ne pouvait pas avoir tué Gavan puisqu'elle avait été avec lui toute la nuit. Et comment expliquer ces quatre plongeurs qui l'avaient attaquée dans le désert ? Il se gratta la tête et sortit de l'immeuble. Il n'aimait pas du tout ce genre de réflexions.

Dans le parking, il trouva Chiun assis tout droit à l'avant de la jeep. Le soleil allait se lever, illuminant le sable d'une lumière rasante et le dessous des gros nuages qui s'amoncelaient à l'horizon.

Remo s'adossa contre la jeep et regretta de ne plus fumer.

— Tu es déprimé, mon fils, murmura Chiun.

— Ouais. Ce coin me porte sur les nerfs.

— C'est compréhensible. Il est dur de travailler dans un pays sans beauté.

Le soleil apparut, projetant des rubans de couleurs variées sous le ventre des nuages et transformant le désert en or étincelant.

— Ce n'est pas ça, grogna Remo. Mais simplement, je n'ai rien accompli.

— Rien accompli ? Hier soir tu as tué deux hommes mauvais, même si tu n'as pas su garder ton coude droit pour le coup de revers du poignet. Tu appelles cela rien ? Ces imbéciles dans la ruelle qui ont mis mes malles en danger ? Tu as utilisé les arts que je t'ai enseignés. Tu les as mal utilisés, mais tout de même, est-ce que ce n'est rien ? Les millénaires de sagesse ne sont-ils rien ? Les expéditions d'or en tribut,

rien ? Tu m'étonnes, Remo. Encore quelques semaines, et tu pourrais peut-être contribuer à résoudre le problème du surpeuplement dans les villes de ce pays.

Remo grogna.

— Ton malaise est uniquement causé par le manque de beauté. Où sont les palais d'antan ?

Remo regarda les nuages courir à l'horizon, laissant dans leur sillage des sables trempés de pluie.

— Ne vous en faites pas. Smitty me dit que vos émissions sont en route.

— Ce Smith est un imbécile. Mes belles histoires vont finir dans l'océan glacial Arctique... Tout de même, nous devrions retourner à l'hôtel pour nous en assurer. Tout de suite.

Quand Zhava Fifer revint, Chiun dansait sur place devant Remo en répétant :

— Tout de suite, tout de suite, tout de suite.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-elle à Remo.

— Il va enfin savoir si la tumeur de Brenda est maligne, si le juge Fairweather a perdu sa place à cause de sa liaison avec Maggie Barlowe, avocat de la défense, et si le traitement antidrogue du Dr Belton va guérir la petite fille de Mme Baxter à temps pour qu'elle puisse monter dans la grande course.

— Pardon ?

— Rien. Il est simplement pressé de retourner à l'hôtel.

— Nous pourrions le renvoyer avec la police ?

— Si les flics consentent à s'entendre raconter que *Lorsque tournent les planètes* est merveilleux, je ne vois pas ce qui s'y oppose.

— Pardon ?

— Rien, répéta Remo. Oui, bien sûr, laissons la police le ramener.

Remo conduisit Chiun au véhicule des policiers et le Coréen s'assit gaïement à l'arrière en chantant les louanges de Rad Rex, la merveilleuse vedette masculine de *Lorsque tournent les planètes*.

— Il est vraiment sans égal, dit Chiun alors que la portière claquait. Un merveilleux artificier. J'ai fait sa connaissance. À Hollywood. Si, si, c'est vrai. Vous voulez voir une photo dédicacée ? J'en ai une. Il me l'a donnée personnellement. Je lui ai appris à bouger.

Remo et Zhava regardèrent la voiture s'éloigner et les deux policiers se contempler médusés, en disant « *Ma ? Ma ?* ». Et Chiun se répéta, cette fois en hébreu.

Alors que Zhava se tournait vers Remo le ciel s'assombrit.

— On dirait qu'il va encore pleuvoir, dit Remo. Nous ferions bien de remonter la capote de la jeep.

Zhava continua de le regarder, pendant qu'ils se dirigeaient vers la

voiture. Ses yeux persistèrent à percer ceux de Remo alors qu'ils verrouillaient la capote.

Remo crut voir quelque chose au fond des yeux de Zhava mais il se rappela ce que Chiun lui avait dit une fois : « Les yeux ne sont pas les miroirs de l'âme. Ils sont trompeurs. Le véritable miroir de l'âme, c'est l'estomac. C'est là que toute vie commence et finit. Regarde l'estomac, Remo. »

Il baissa les yeux sur celui de Zhava. Ses muscles se crispaient sous le blouson, juste assez pour que l'œil exercé de Remo le remarque. Pour lui, cet estomac palpait comme une feuille de papier de riz essayant d'endiguer une inondation.

Juste au moment où ils finissaient de fermer la capote, de grosses gouttes de pluie tombèrent.

— L'orage vient du sud, annonça Zhava. Roulons dans cette direction.

Remo démarra, Zhava à côté de lui. Ils roulèrent sous la pluie. Ils traversèrent des villages, ils passèrent devant des kibboutzim. Ils virent des enfants jouer dans des lacs créés par des bombes. Et ils virent des chars russes rouillés portant des matricules égyptiens.

Zhava se mit à parler.

— Mes gens, ceux pour qui je travaille, ne pensent pas qu'il existe un complot contre la sécurité des armes que nous avons ou n'avons pas, quoi que raconte le magazine *Time*. Ils ne peuvent découvrir aucun lien entre aucun des hommes assassinés. Ils pensent que ce n'est qu'un tueur fou et, par conséquent, une simple affaire de police.

— Et vous ? Qu'est-ce que vous pensez ?

— Je crois qu'ils se trompent. Je sens du danger tout autour de nous. Je sens un nœud coulant autour de notre cou.

Elle se tut un moment puis elle reprit, plus vivement :

— Mais mes gens ne travaillent pas avec des sentiments ni des sensations. Ils veulent vous connaître et savoir ce que vous pensez.

— Non, grommela Remo. Je n'aime pas faire de nouvelles connaissances. Je ne suis pas très sociable.

— À ma demande pressante, ajouta Zhava. Je pense que vous êtes réellement ici pour nous aider, Remo. Je ne suis pas un agent des services secrets israéliens ni de l'armée.

— Sans blague.

— Je suis un agent du Zeher Lahurban.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Le service de sécurité nucléaire. Ça veut dire « Rappelez-vous la destruction du Temple ». Les deux premiers temples du peuple juif ont été détruits il y a très longtemps, laissant une race entière sans foyer. Pour nous, Israël est le dernier temple.

Remo se gara sur le bas-côté et serra le frein à main.

— Ah ! s'exclama Zhava. Regardez, Remo ! La pluie a fait fleurir le désert !

Comme par magie, des fleurs s'épanouissaient sur les sables, formant un tapis aromatique rouge, jaune, blanc et bleu. Zhava sauta à terre et s'élança parmi cette floraison. Remo la suivit. Le paysage rivalisait avec tous les jardins que Chiun pourrait citer. Zhava et Remo marchèrent côte à côte, à se frôler. Elle sentit les fleurs lui caresser les chevilles, le vent d'après la pluie lui rafraîchir le visage.

— Quand j'ai perdu mon fiancé, confia-t-elle, j'ai cru que je n'éprouverais plus jamais rien. Je croyais que je ne pourrais plus jamais être heureuse, que ma vie n'aurait de sens que si je travaillais pour éviter la même tragédie à d'autres.

Elle parlait lentement, en hésitant, comme si elle essayait de traduire en anglais ses sentiments hébreux.

— Remo, j'ai vu en vous quelque chose qui m'a effrayée. Je sais que nous faisons le même métier et je sais que vous éprouvez la même chose que moi. Que c'est tout ce qui nous garde en vie dans notre travail.

— Non, une seconde...

— Laissez-moi finir. Je sais que vous n'y pouvez rien, pas plus que moi. Mais maintenant je vois que votre désespoir, votre vide sont mauvais. C'est mal de nier le bonheur. C'est mal de nier l'espoir.

Remo regarda au fond des yeux de Zhava et comprit qu'ils n'étaient pas trompeurs. En y plongeant, il se voyait lui-même, tel qu'il était autrefois, avant l'entraînement de Chiun. Quand il pensait que les meurtres avaient un but. Il y avait bien longtemps.

Remo vit une autre fille dans les yeux de Zhava. Une autre fille avec une mission, une mission qui représentait tout ce qu'était Zhava. Bonne, courageuse, douce, dure, honnête, franche, belle, avec une vocation. Une femme qu'il avait aimée.

Elle s'appelait Deborah et elle était un agent israélien qui traquait les criminels de guerre nazis. Elle avait suivi la piste du D^r Hans Frichtmann, le boucher de Treblinka, jusque dans un institut scientifique de Virginie. Et là elle avait rencontré Remo³.

Ils avaient eu une heure ensemble, avant que Frichtmann injecte assez d'héroïne dans les veines de Deborah pour anéantir une armée. Remo avait rendu au boucher la monnaie de sa pièce mais rien ne pouvait faire revenir Deborah. Ni lui, ni Chiun, ni CURE avec tous ses ordinateurs, ni même Zhava.

— Remo, murmura-t-elle parmi les fleurs, faites-moi éprouver quelque chose. Je pourrais être de nouveau heureuse, si j'éprouvais des sentiments.

Remo marchait dans les fleurs et se faisait l'effet du Magicien d'Oz. Que voulait l'homme en fer-blanc ? Un cœur. Que voulait Zhava ?

Éprouver des sentiments. L'homme en fer-blanc obtenait une montre qui faisait tic-tac. Que pourrait-il donner à Zhava ?

Remo contempla les fleurs tapissant le désert. Une partie de son cerveau lui disait que dans quelques jours, elles seraient brûlées et changées en paille. Une autre partie lui soufflait que ce n'était pas une raison pour nier leur beauté d'aujourd'hui. Il prit la main de Zhava et la fit asseoir à côté de lui.

— Un jour j'ai reçu une lettre, dit-il. Peu importe maintenant de qui et pourquoi. Vous n'avez jamais eu de sœur ?

Zhava secoua la tête et des larmes brillèrent dans ses yeux.

— Bref j'ai reçu cette lettre, qui disait : « Nous portons notre histoire comme une croix et notre destin comme des fous. Mais à l'occasion nous devons céder à la logique. Et la logique de la situation c'est que notre amour nous détruirait. Si seulement nous pouvions secouer nos devoirs comme de la vieille poussière. Mais nous ne pouvons pas. »

Remo s'allongea, plongeant dans les fleurs, surpris que la lettre lui revienne mot pour mot. Il était heureux de s'en souvenir encore.

« Nous nous sommes mutuellement donné une heure et une promesse. Chérissons cette heure dans les petits recoins qui nous gardent bons. Ne laissez pas vos ennemis détruire cela. Car aussi sûrement que coule le Jourdain, nous nous reverrons, si nous restons bons, dans la matinée qui ne finit jamais. C'est notre promesse et nous la tiendrons. »

Remo s'aperçut que sa voix était mal assurée. Il se tut et essaya d'avaler. Mais il avait la gorge trop sèche. Pourquoi, se demanda-t-il, l'entraînement de Chiun ne couvrait-il pas le tremblement de la voix et la sécheresse de la gorge ? Remo cligna des yeux et vit le visage de Zhava Fifer emplir le ciel. Elle avait des lèvres douces et souriantes. Ses yeux n'étaient pas vides. Remo ne savait pas très bien de quoi ils étaient remplis, mais ils n'étaient pas vides.

— Je n'ai que mon heure, dit-il.

Elle se pencha sur lui et murmura :

— Je tiendrai la promesse.

Remo l'attira contre lui et l'emmena à *shamma*.

CHAPITRE XI

Irving Oded Markowitz se donna de petites claques sur le ventre, puis sur les avant-bras. Et sur les cuisses. Une fois bien assuré que son sang circulait librement, il tambourina sur le mur de la cave, de la main droite, et de la main gauche. Puis il flanqua des coups dans le mur avec ses pieds nus, le droit d'abord puis le gauche. Il courut cinquante fois autour de la pièce. Puis il se jeta à plat ventre et fit cinquante tractions. À la dernière, il pivota, se coucha sur le dos et se redressa cinquante fois jusqu'à la position assise. Enfin il se releva et se donna encore quelques claques sur le ventre.

Il se trouvait fin prêt.

Irving alla ouvrir sa vieille armoire de gymnase, qu'il avait arrachée à un navire marchand, le USS *Crawlspace*, par lequel il était arrivé dans le port de Haïfa quinze ans plus tôt.

Il commença à se déshabiller en regardant les photos découpées dans des magazines de mode israéliens qui tapissaient l'intérieur de l'armoire. Il avait masqué à gros traits de stylo feutre noir les yeux et le bas-ventre de tous les jolis mannequins israéliens.

Irving enfila la chemise blanche sur ses larges épaules et tira sur ses jambes musclées son pantalon beige. Puis il boucla son harnais d'aisselle, l'étui contenant le lourd pistolet italien à huit coups équipé d'un silencieux. Il enfila sa veste beige dessus et monta en courant.

— C'est toi, Irving ? glapit dans la cuisine une voix stridente, en hébreu.

— Oui, m'man.

Irving se jeta sur le divan marron, devant les quatre tuyaux de chauffage, et récupéra de dessous ses tennis usés. Il y glissa ses pieds, se leva et alla s'examiner dans la glace du vestibule.

— Qu'est-ce que tu veux pour déjeuner ? demanda la voix criarde.

Irving contempla ses traits juifs classiques pour voir si tout allait bien.

— Rien, m'man, je ne rentre pas déjeuner.

Le nez cassé, par les bons soins de Siegfried Gruber en 44, pendant l'entraînement de *Sturmtruppen*. Parfait.

— Tu ne déjeuneras pas ? Tu vas avoir faim !

Les cheveux frisés, par les bons soins de la trousse de coiffure Remington, d'un séchoir Super Max et de deux permanentes par an. Très bien.

— Non, m'man. Je mangerai un morceau.

Un menton fuyant faiblard, et des yeux noirs, par les bons soins de la chirurgie plastique et de lentilles de contact. Excellent.

— Qu'est-ce qui se passe, Irving ? demanda la voix geignarde dans la cuisine et elle se répondit tout de suite. Je sais. Tu as trouvé une gentille fille et tu déjeuneras dehors. Pourquoi est-ce que tu n'amènes jamais tes amis déjeuner à la maison, Irving ?

Irving s'écarta de la glace et fit à sa mère un bras d'honneur à travers le mur.

— Ce n'est pas une fille, m'man. J'ai simplement du travail.

— Ah ? fit la voix déçue. C'est pour ce gentil monsieur qui travaille pour le gouvernement ?

— Oui, m'man, répondit Irving Oded Markowitz. Le gentil monsieur qui travaille pour le gouvernement.

Il traversa la salle à manger pour sortir par-derrière.

— Tu rentreras dîner.

— Oui, m'man, répondit Irving et il sortit.

Il traversa le petit jardin, poussa le portail et s'engagea dans la ruelle.

En arrivant dans la rue, il eut envie de crier de joie. Enfin, après trente ans, l'action ! Trente ans d'entraînement, trente ans de gymnastique, trente ans de haine et finalement, lui, l'homme qui avait tué de ses propres mains nues Irving Oded Markowitz, lui, qui avait été Helmut Dorfmann, colonel dans les jeunesses hitlériennes, il passait à l'action. Le *Vaterland* faisait enfin appel à lui.

Il en avait l'eau à la bouche. Les ordres étaient clairs, leur source impeccable. Tout droit du sommet. Il avait reçu la consigne. Ils n'étaient plus que deux, maintenant. Les autres avaient cherché à fuir ou avaient perdu courage. Maintenant, il n'y avait plus que Horst et lui. Ils achèveraient le travail que Hitler avait commencé.

Au début, après la guerre, il ne s'était rien passé. Il avait erré, dérivé ici et là, en surveillant la croissance de l'État juif et en se maintenant en forme. Puis lentement, très, très lentement, il s'était engagé dans le Mouvement Juif américain. Des réunions dans le Massachusetts, de petites intrigues à Washington, des moratoriums à New York. Il s'infiltrait, prenait de l'importance à mesure que s'épanouissait Israël, aidait à lui donner assez de corde pour se pendre.

Dorfmann n'avait qu'à obéir aux ordres et écrire de temps en temps un mot à ses « parents ». Et puis la consigne était venue. Infiltrer et s'intégrer. Alors il était devenu l'homme qu'il avait tué, et le « fils » des Markowitz, porté disparu au combat, était enfin revenu en Terre Sainte pour y rester.

Dorfmann avait aidé son « père » horloger et fait les courses pour sa « mère ». Pendant de longues années horribles, il avait soigné leur aveuglement, mangé leur nourriture, et n'avait eu au cœur que la mort

noire.

Mais maintenant, son heure était venue. Bientôt, les Markowitz n'existeraient plus. Il lui suffisait de tuer deux hommes. Rien que deux hommes et la figure exaspérante de son « père » disparaîtrait. Les attentions sirupeuses de sa « mère » s'évaporerait et alors, peut-être, ses cauchemars avec la figure d'Irving cesseraient.

Rien que deux hommes et il pourrait retourner en Allemagne, laisser pousser ses cheveux, changer de tête et lire dans les journaux la destruction d'Israël.

Rien que deux hommes. Deux agents américains. Remo et Chiun. Considérés comme extrêmement dangereux.

Irving Oded Markowitz sentait la chaleur du lourd automatique contre ses côtes. Il pouvait presque entendre battre le cœur du pistolet. L'arme fredonnait, brillait, bourdonnait. Bientôt, lui promit-il, bientôt.

Irving suivit Ben Yehuda dans la chaleur du début d'après-midi. Il savourait sa propre sueur, en souhaitant simplement qu'il fasse encore plus chaud, encore plus chaud jusqu'à ce que toute chair soit calcinée, que les immeubles s'écroulent et que les Juifs se retournent les uns contre les autres comme des chiens enragés. Quelle belle plaisanterie. Une plaisanterie de trente ans qui ne mourrait jamais.

Il entra dans le *Sheraton* en sifflotant, les mains dans les poches. Aucune stratégie n'encombrait son esprit quand il entra dans un ascenseur et appuya sur le bouton du huitième.

Il attendrait simplement le bon moment, enfoncerait la porte et les abattrait tous les deux. Pas de solutions compliquées comme à la télévision. Pas de gaz dans les bouches d'aération, pas d'acide dans la pomme de la douche.

Rien que deux morceaux de plomb traversant des chairs et des os presque à la vitesse du son. Pan, pan. Très simple.

Irving Oded Markowitz sortit de l'ascenseur au huitième et suivit le couloir jusqu'à la suite des Américains, qu'on lui avait indiquée. Il regarda à droite et à gauche et tendit l'oreille. Il entendit une conversation en hébreu, donc il y avait du monde à l'intérieur.

Il cogna la porte de son épaule droite.

Il y eut un petit craquement quand le verrou fut arraché et alla sauter sur un lit.

Irving jaillit dans la pièce, ramassé sur lui-même, tout en dégainant son beau pistolet italien bleu foncé. Il avait fait deux pas quand son esprit enregistra la présence d'une silhouette assise à moins de trois mètres. Les trente ans de gymnastique et de développement musculaire n'attendaient que ce moment. Alors même que les yeux d'Irving apercevaient le kimono jaune pâle étalé autour de la

silhouetté assise, sa main jaillit devant lui. Alors que son cerveau enregistrerait les fines mèches de cheveux blancs autour du crâne de la personne assise. Le canon du pistolet se braquait et l'index d'Irving se crispait deux fois.

Les petits toussotements du pistolet à silencieux furent étouffés par l'épaisse moquette et les rideaux de la suite. Ces bruits furent couverts quand le poste de télévision couleur, au fond de la pièce, se fendit et cracha des étincelles. Deux trous étoilés apparurent sur l'écran gris.

Une voix orientale aiguë dit calmement :

— Vous pourrez dire à l'empereur Smith qu'il n'est pas nécessaire qu'il détruise le téléviseur précédent quand il en fait livrer un neuf. Je peux m'en occuper moi-même.

Irving se redressa alors que les derniers crachotements de dépit de la télévision se taisaient. Assis sur le lit, un petit Oriental parcheminé jouait avec le verrou de la porte.

— C'était une émission d'arithmétique, reprit l'Oriental. Dites à l'empereur que sa prompte livraison a été très appréciée et que sa sagesse est éternelle. Et maintenant, s'il vous plaît, mes drames de la journée ?

Markowitz releva son arme à hauteur de ses yeux jusqu'à ce que la hausse du canon ait l'air de soutenir le nez du Chinois. Ressaisis-toi, Helmut, se dit-il, ce n'est pas bon de tirer sur des gens dans un écran de télévision. Rappelle-toi : la clef, c'est la technique.

Son doigt pressa de nouveau la détente. Il entendit la toux étouffée et sentit l'excellent recul. C'était un tir parfait. Propre, net, techniquement parfait. Ce que le Chinetoque faisait dans l'appartement de l'Américain, Markowitz ne le saurait jamais parce que bientôt la balle étalerait sa cervelle jaune sur tous les murs.

— Je suppose que cela signifie que vous n'êtes pas le messager américain et simplement un autre de ces domestiques amateurs qui abondent dans ce pays sans beauté, dit une voix orientale à son oreille.

Irving considéra avec stupeur le trou qui fumait au chevet du lit puis il tourna la tête et vit l'Oriental installé devant le secrétaire de la chambre.

Il pivota vers lui en criant :

— Qu'est-ce que c'est que ce truc, porc ?

Son pistolet se pointa sur le ventre de l'Oriental. Messager ? Domestique amateur ? Beauté ? Ne laisse pas tout ça te brouiller les idées, se dit-il. Tu es Helmut Dorfmann, le meilleur tireur d'élite de ta classe. Pense à l'impulsion, dirige la balle avec ton cerveau et tire.

Trois fois de plus, l'index d'Irving se crispa sur la détente. Le miroir au-dessus du secrétaire vola en éclats, le dessus de formica se cassa ; la commode prit un mauvais coup. L'Oriental était assis dans la

position du lotus, dans un fauteuil à l'autre bout de la pièce.

— On ne peut jamais compter sur les Américains, pour rien, dit-il. Pas même une simple livraison. J'attends de la beauté. À la place, j'obtiens une créature avec des bouts de plastique dans les yeux, des racines blondes dans les cheveux et des cicatrices d'opérations chirurgicales autour de sa figure, un pistolet à la main. Pourquoi détestez-vous le mobilier de ma chambre ? Parce que si c'est uniquement la laideur que vous punissez, il vous faudra un pistolet plus gros.

Markowitz fut pris de vertige. Comment ce Chinois pouvait-il avoir des connaissances chirurgicales ? Tout savoir de la teinture, des lentilles de contact ? Était-ce un piège ? Son pistolet chercha le cœur de l'Oriental presque de sa propre volonté. Irving cria :

— Pour le peuple allemand, meurs ! Meurs !

L'arme tressauta deux fois dans ses mains.

Irving ferma fortement les yeux puis il les rouvrit.

L'Oriental était debout, juste devant lui, et secouait la tête.

— Pas pour le peuple allemand, rectifia-t-il. Oh non. Ils ont embauché ma Maison une fois, pour une mission, et ils n'ont pas payé. Voulez-vous que je vous le raconte ?

Markowitz restait muet, figé au centre de la pièce. Ses yeux embrassèrent les dégâts du lit, du secrétaire, le téléviseur en miettes. Le dossier d'un fauteuil était déchiqueté. De petites touffes de bourre voletaient encore et tombaient sur le tapis. Des éclats de bois avaient brisé une lampe et s'étaient encastrés dans une penderie. Mais le petit Oriental était indemne devant lui.

Markowitz poussa un cri de rage, empoigna son pistolet à deux mains, enfonça le canon dans ce qu'il croyait être la figure de l'Oriental et tira. Le chien tomba sur une chambre vide.

— Je vais vous raconter, dit l'Oriental derrière Markowitz. Un petit groupe de nobles conjurés m'a demandé de résoudre un problème à propos du petit homme à la petite moustache. Il a appris que j'arrivais. Il a eu si peur qu'il a même tué sa femme.

Markowitz cligna des yeux. Il les abaissa sur le canon de son revolver. Il avait raté son coup, sans doute avait-on empoisonné ses aliments.

— Et puis ils ont refusé de nous payer. Ce n'était pas notre faute s'il s'est suicidé, ce petit imbécile. Savez-vous qu'il mangeait des tapis ?

Trop. Se moquer d'abord d'un fils du Reich et puis insulter le Führer lui-même, c'était trop. Cet homme devait mourir.

— Démon ! hurla celui qui avait été Helmut Dorfmann. Je dois vous tuer avec mes propres mains !

Il les tendit devant lui, les doigts crochus, durcis par les années en

mer, par la gymnastique quotidienne, pour arracher cette maudite gorge jaune d'où jaillissaient d'odieus mensonges sur Hitler.

Mais avant que ses doigts puissent rien empoigner, une brume floue passa devant ses yeux. Soudain, il n'eut plus de mains pour tuer.

Son élan s'arrêta net, il leva ses deux bras. Un liquide rouge épais coulait sur sa veste et sa gorge se serra dans un horrible son étranglé. Il remua les pieds mais avant qu'il ne puisse courir, il y eut un autre mouvement flou, tout autour de lui, et deux petits tiraillements sur ses épaules.

L'engourdissement choqué d'Irving se changea en une douleur fulgurante et il ouvrit la bouche en fermant les yeux. Il eut l'impression de flotter, de n'avoir plus de jambes. Puis il crut qu'il tombait à la renverse sur la moquette épaisse. Ensuite il n'y eut plus que la douleur inimaginable et, enfin, plus rien.

Chiun décida d'aller attendre dans le hall sa livraison de cassettes-vidéo. Heureusement, Remo rentrerait bientôt pour nettoyer tout ce désordre.

CHAPITRE XII

— Remo, dit Zhava, voici Yoel Zabari, le chef du Zeher Lahurban, et Tochala Delit, mon supérieur immédiat. Messieurs, je vous présente Remo Williams.

— Monsieur Vill-yums, dit Yoel Zabari.

— Monsieur Zahoring, monsieur Delish, dit Remo.

— Zabari, Delit, rectifia Zhava.

— Pigé, dit Remo.

Ils étaient dans le bureau du troisième étage du service de sécurité nucléaire, après trois heures et demie de route qui n'avaient pas réussi à dissiper le parfum de fleurs qui les imprégnait.

Deux autres fauteuils capitonnés rouges avaient été ajoutés au mobilier, l'un en face de celui de Delit, l'autre face au bureau de Zabari.

Les deux Israéliens s'installèrent et Zhava et Remo s'avancèrent. Elle avait des joues roses encore jamais vues et elle s'assit à côté du bureau en face de Delit.

— Je vous en prie, asseyez-vous, dit Zabari en anglais avec un fort accent. Vous avez bonne mine, Zhava. Monsieur Williams, c'est avec grand plaisir que je fais votre connaissance.

Remo vit que c'était une moitié de bouche qui parlait. Le regard de l'œil unique et la position affirmaient : « C'est un plaisir d'avoir quelqu'un d'aussi dangereux que vous sous la main, facile à éliminer s'il le fallait. »

Remo prit le fauteuil devant lui.

— Vous avez été salement amoché. Une bombe ? Et ce n'est pas un plaisir d'être ici. Quelle espèce de pays êtes-vous censé servir d'abord ?

Zhava retint une exclamation et sa rougeur légère vira au velouté de tomates. Mais Zabari répondit sans se troubler :

— Ainsi, c'est donc la célèbre franchise américaine, hein ? Voyons, monsieur Williams, nous ne pouvons être responsables de vos problèmes. Les touristes ne doivent pas se promener avec n'importe qui, la nuit dans le désert. Comme le dit le Talmud : « Un être humain est ici aujourd'hui, dans la tombe demain. »

Le côté gauche de sa figure sourit avec satisfaction. Le côté droit de Remo sourit de même.

— Le Livre de Sinanju dit : « J'ai vécu cinquante années pour connaître les fautes commises pendant les quarante-neuf

précédentes. »

— Ah, fit Yoel Zabari l'air enchanté. Mais le Talmud dit aussi : « Le Seigneur déteste celui qui parle d'une façon et pense d'une autre. »

— Le Livre de Sinanju répond : « Nous dormons les jambes étendues, libres du vrai, libres du faux. »

— Je vois, murmura Zabari. La sagesse du Talmud stipule cependant : « Celui qui commet un crime en tant qu'agent est aussi un criminel. »

— Très vrai, dit cordialement Remo. Sinanju dit : « L'homme parfait ne laisse aucune trace de sa conduite. »

— Hmmmm, fit Zabari puis il réfléchit un peu et cita : « Le souci tue l'homme le plus fort. »

Remo répondit en imitant la voix aiguë et chantante de Chiun :

— « L'entraînement n'est pas le savoir et le savoir n'est pas la force. Mais combine le savoir avec l'entraînement et tu auras la force. » Ou du moins je crois que c'est ça.

Zabari considéra Remo de son bon œil et se pencha sur son bureau.

— « Le bavardage oiseux conduit au péché », dit-il puis, à la réflexion, il ajouta la référence talmudique : Abot.

— « Pense deux fois et ne dis rien », répliqua Remo. Chiun.

Delit et Zhava étaient assis de part et d'autre du bureau, entre les deux combattants, leur tête se tournant de droite à gauche comme à un match de tennis.

Zabari au service.

— « Même un voleur prie pour réussir. »

Remo renvoya :

— « Ne blesse jamais un homme avec des mots. Ils deviennent une arme contre toi. »

Les têtes de Delit et Fifer pivotèrent vers Zabari.

— « Le silence est bon pour les érudits. Meilleur encore pour les imbéciles. »

Retour à Remo.

— « Apprends à repousser un homme avec tes yeux. Ils sont parfois plus forts que tes mains. »

Zabari :

— « Un homme naît les poings fermés ; il s'attend à saisir le monde entier. Il meurt les mains ouvertes et elles sont vides. »

Remo :

— « Tout devient une arme dans les mains de l'homme qui comprend. »

Balle de match.

Zabari éclata de rire et claqua le bureau.

— Bon Dieu, dit-il à Fifer. Il est des nôtres.

Zhava sourit chaleureusement.

— Je suis content que vous soyez satisfait, dit Remo. Il ne me restait plus que « Le printemps vient et l'herbe pousse. »

Zabari rit de plus belle.

— Je vais tout vous avouer, hoqueta-t-il. Tout ce que j'avais encore c'était « Un homme doit apprendre un métier à son enfant, et aussi à nager. »

Remo et Zhava rirent aussi, jusqu'à ce que Delit toussote discrètement.

— Oui, bien sûr, dit Zabari en se calmant. Excusez-moi, Toe, mais vous savez combien j'adore le Talmud.

Zabari ne put quand même pas dissimuler son demi-rire à gauche, en se tournant vers Remo.

— Eh bien, monsieur Williams...

— Remo.

— Bon, Remo. Nous avons enquêté et reenquêté mais nous n'avons rien pu découvrir sur vous en tant qu'agent américain.

Remo voulait surtout savoir comment ils avaient découvert qu'il était un agent, d'abord, mais il répondit simplement :

— Il me semble que c'est une preuve suffisante.

Zabari regarda Delit, qui hocha la tête, et reconnut :

— Bonne estimation, puisque partout où vous allez vous semez des dégâts et la destruction dans les deux camps. En plus de l'extermination de quatre terroristes... (Zabari prit le temps de cracher dans la corbeille à papiers)... il y a eu une explosion dans une usine de soufre israélienne voisine. Notre agent Fifer a rapporté que vous étiez dans le secteur. Nous ne pouvons négliger cette coïncidence.

Zhava eut l'air de le regretter.

— Je n'y peux rien, si je n'ai pas de chance, répliqua Remo. Mais je croyais que cette réunion devait être un échange d'opinions, pas un examen de mes références.

— C'est vrai, marmonna Zabari et son profil gauche s'assombrît. Nous n'arrivons à trouver aucun lien entre ces terroristes et les Israéliens si sauvagement mutilés. Pas vrai, Toe ?

Tochala Delit passa une main dans ses cheveux noirs tout en parcourant les derniers rapports.

— C'est vrai, admit-il enfin.

— Monsieur Will... euh, Remo, est-ce que vos gens ont découvert un rapport ?

Remo les regarda. Un silence électrique plana un moment, puis il répondit :

— Non.

L'expression de Zhava ne varia pas. Zabari se renversa dans son fauteuil. Delit soupira.

— Alors qu'est-ce qui se passe, à votre avis ? demanda Zabari.

— Allez savoir ! Autant que je sache, les Arabes essayent de s'emparer du monopole de la soupe au poulet. Mes gens n'ont absolument rien découvert.

— C'est bien ça, Yoel, intervint Delit, c'est bien ce que je disais. Israël est envahi d'agents étrangers. Il n'y a aucun lien entre ces mutilations, les attaques contre Remo et la sécurité dont ce bureau a la responsabilité.

— J'ai tendance à être de votre avis, Toe. Ces hommes qui ont cherché à vous tuer hier, Remo, ne voient probablement en vous qu'un simple espion américain dont on doit se débarrasser. Ça n'a rien à voir avec notre service ou notre... euh, projet.

Tout le monde, dans le bureau, semblait savoir de quoi il était question mais personne ne pouvait se résoudre à prononcer le mot.

Tochala Delit regarda l'heure à son chrono extra-plat et fit signe à Zabari.

— Ah oui, Toe, c'est vrai. Vous devrez nous excuser. C'est aujourd'hui le Yom Hazikaron, dit le chef et voyant l'expression interrogative de Remo, il expliqua : notre Journée du Souvenir. Je suis navré de devoir écourter cette réunion car M. Delit et moi-même avons de nombreuses obligations.

Zabari et Delit se levèrent, Zhava aussi pour raccompagner Remo.

— Cependant, poursuivit Zabari, je vous conseille d'envisager une autre sorte de travail puisque votre couverture ne couvre plus rien du tout. Par exemple l'étude de ce livre de Sinanju. Je serais vraiment désolé si vous deviez rejoindre vos ancêtres en Israël.

Remo se leva et haussa les sourcils. Était-ce une menace voilée ?

— Ne vous faites pas de souci pour moi, répondit-il. Comme dit le Livre de Sinanju : « Ne crains pas la mort et elle ne pourra devenir ton ennemie. »

Zabari secouait la tête tristement quand Zhava raccompagna Remo jusqu'à la porte.

CHAPITRE XIII

Le service religieux avait lieu le soir, comme toujours, la veille de Yom Ha'atsmaut, la Fête de l'Indépendance israélienne. Elle tombait toujours le cinquième jour d'Iyar sur le calendrier hébreu, mais à une date différente chaque année selon les calendriers occidentaux.

Par d'autres côtés aussi, c'est très différent des fêtes occidentales. Il n'y a pas de réjouissances, pas de feux d'artifice, pas de bals. Pas de poésie et peu de sermons. Il n'y a que la douloureuse conscience de la réalité, le souvenir torturant des persécutions passées, la ferme conviction que les massacres, les pogroms, les holocaustes ne doivent jamais se reproduire.

On honore les morts pour un soir et puis on retourne à la guerre le lendemain matin.

Zhava expliqua tout cela à Remo avant de partir aussi rendre hommage à sa famille et aux traditions. Elle donna à Remo son numéro de téléphone, chez sa grand-mère, au cas où il aurait besoin de la joindre.

Tandis que Remo retournait tranquillement à son hôtel, Tochala Delit et Yoel Zabari participaient à un austère défilé militaire. Ils gravirent l'éminence appelée Har Hazikaron, la Colline du Souvenir, et s'arrêtèrent devant une structure rectangulaire, construite en rondins et en poutrelles d'acier tordues. Le Memorial Yad Vashem.

L'armée israélienne tira des coups de canons, saluant à la britannique. Une petite fille, trop jeune pour se souvenir ou même comprendre ce qu'elle faisait là, ranima la flamme du mémorial. Puis on récita le *kaddish*, la prière des morts.

Dans la foule, certains se souvenaient, d'autres brûlaient de haine, quelques-uns pleuraient en songeant à de chers disparus.

Un homme se gonflait d'orgueil.

Cet homme savait que sans lui, et d'autres comme lui, ils ne seraient pas là devant ce monument de cauchemar. Sans lui et les autres comme lui, aucune colline n'aurait pu être dédiée à six millions de morts. Sans lui, il n'y aurait pas de craintes, pas d'espoir. C'était son monument. C'était le mémorial dédié à une nation de nazis.

L'homme qui avait été Horst Vessel se glissa discrètement hors de la foule alors qu'un représentant du gouvernement entamait un discours. Il entra dans le Yad Vashem, pour revoir ce qu'il avait contribué à faire et communier avec son passé.

Il ne risquait rien. Il savait que personne ne remarquerait son

départ, ni Zhava Fifer, trop pieuse, trop dévouée à sa cause pour relever la tête de ses prières, ni cet incroyable imbécile de Yoel Zabari, qui écoutait en ce moment les vertueuses platitudes déversées sur cette cohue de crétins affligés.

Personne ne remarquerait le départ de Tochala Delit.

Tochala Delit entra dans la crypte, il avança fièrement dans l'énorme salle de pierre, avec la flamme au milieu qui allumait des reflets dansants sur ses pommettes saillantes et ses cheveux noirs.

Au bout de ses poignets épais, ses poings se crispaient alors qu'il marchait lentement devant les plaques de marbre rappelant les camps de la mort de la Seconde Guerre mondiale. Devant Bergen-Belsen, Auschwitz, Dachau, jusqu'à ce qu'il s'arrête devant le sien. Treblinka. Son holocauste personnel. L'homme qui avait été Horst Vessel se souvint, en frémissant d'orgueil.

Cela avait été son idée. Ils perdaient la guerre, ce n'était pas trahir que de le reconnaître. Surtout s'il avait un plan pour utiliser cela contre l'ennemi. Le seul véritable ennemi. Les Juifs. Les autres ne se battaient que pour leurs idéaux trompeurs. Ils en reviendraient vite. Mais les Juifs, incarnant ces idéaux trompeurs, il fallait leur régler leur compte.

Tochala Delit entendait les mots psalmodiés au-dehors. Il reconnaissait vaguement les treize articles de foi du prophète Maimonide. Il écoutait les mots récités chaque matin par de nombreux Israéliens et les traduisait.

Dieu est notre seul Chef.

— Hitler est à moi, pensa Delit.

Dieu est Un.

— Ce n'est qu'une question de temps.

Dieu n'a pas de corps.

— Bientôt, aucun de vous n'en aura.

Dieu est premier et dernier.

— Dernier, c'est sûr.

Nous ne devons prier que Lui.

— Voyez à quoi ça vous servira.

Les paroles des prophètes sont vraies, les prophéties de Moïse sont vraies.

— Bientôt, vous pourrez le leur demander vous-même.

La Torah a été donnée par Dieu à Moïse. La Torah ne changera jamais.

— Elle ne changera pas, elle sera détruite.

Dieu connaît les pensées de tous. Dieu récompense les bonnes actions et punit les mauvaises.

— Alors Dieu doit trouver que j'ai raison.

Nous attendons la venue du Messie.

— Vous n'aurez pas longtemps à attendre...

Nous croyons à la résurrection des morts.

— Grand bien vous fasse !

Tochala Delit se sentait très bien. En ce dernier jour du dernier temple juif, il se rappelait tout. Comment il avait entraîné un groupe de nazis sélectionnés. Fritz Barber, devenu Moïsche Gavan. Helmut Dorfmann, devenu Irving Markowitz. Joseph Brunhein, devenu Ephraïm Hegez. Et Léonard Essendorf, devenu Ben Isaac Goldman. Il se rappelait comment ils s'étaient laissés mourir de faim, pour rejoindre les rangs des déportés à Treblinka. Comment ils s'étaient laissés circoncire en signe de foi. Comment ils étaient tous devenus juifs à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Comment ils s'étaient tous infiltrés dans l'État hébreu, avec leurs talents particuliers et spécialisés, comment ils s'étaient tous unis dans le rêve fervent de destruction.

Alors que les derniers échos de l'hymne national, Hatikva, se tassaient au-dehors, Tochala Delit glissa une main vers la poche intérieure de sa veste claire. Il en retira une petite boîte noire rectangulaire d'où pendaient des fils. On aurait dit une tarentule de métal posée au creux de sa main.

Il était prêt. Ceux qui avaient faibli étaient éliminés. Ils avaient été détruits d'une manière conforme à leur trahison. Déchiquetés et reconstitués en croix gammées.

Mais à présent, les morts n'avaient plus d'importance. Les millions de Juifs ne comptaient plus. Les deux Américains n'étaient rien. La petite boîte noire les enverrait tous dans les limbes où attendait le spectre de Hitler.

Ce serait l'avènement du Quatrième Reich. Le Reich céleste.

Par-delà les portes d'acier torturées de motifs abstraits du Yad Vashem, parvenaient des voix frémissantes chantant le « Ani Ma'amin ». Zhava Fifer, Yoel Zabari et tous les autres chantaient. Le cantique exprimait leur foi en Dieu même dans les moments les plus sombres. Il avait été souvent chanté par les Juifs marchant vers les chambres à gaz des nazis.

Tochala Delit remit la petite boîte dans sa poche et quitta la salle, encore tout gonflé de fierté.

Après tout, c'était son hymne qu'ils chantaient.

CHAPITRE XIV

— C'est une blague ou quoi ? grogna Remo au milieu du hall de *l'Israël Sheraton*. Un cadavre au milieu du salon ? Pas même une serviette jetée quelque part pour éponger le sang ?

Chiun était assis le dos à Remo, perdu dans ses nuages.

— Je commence à en avoir marre et marre de tout ça, protesta Remo. Vous n'avez aucune considération pour moi. Et vous êtes petit et mesquin.

Chiun examina avec un grand intérêt les motifs complexes du grand tapis.

— Je ne vais pas partir, déclara Remo, sous prétexte que vous vous déguisez en mur.

Remo regarda fixement la nuque de Chiun.

— Répondez-moi !

Silence.

— Très bien, dit Remo. Je vais m'asseoir là jusqu'à ce que vous répondiez.

— Parfait, dit soudain Chiun. Nous pourrions attendre mes cassettes ensemble. Et pourquoi viens-tu interrompre mes loisirs méditatifs ? Est-ce ton fouillis là-haut qui te préoccupe ?

— Mon fouillis ? Mon fouillis ? Comment pouvez-vous appeler ça *mon* fouillis ?

— Sans aucun doute ce fouillis te cherchait toi, puisque moi je n'ai qu'une importance secondaire. Pourquoi un fouillis rechercherait-il quelqu'un d'aussi mesquin et dépourvu d'intérêt que mon humble personne ?

Remo sentit l'inévitable emprise sur lui aussi nettement que si une main l'avait pris à la gorge. Il décida de capituler par le silence.

Mais Chiun ne l'entendait pas ainsi.

— Tu sais ce que tu n'as pas fait ?

— Quoi ?

— Tu n'as pas envoyé le message Norman Lear, Norman Lear.

— Si j'envoie la lettre, vous débarrasserez le fouillis ? demanda Remo.

— Si tu l'envoies, je te permettrai de nettoyer.

— Et si je ne l'envoie pas ?

— Alors tu auras besoin d'un autre passe-temps. Le nettoyage t'empêchera de faire des bêtises.

Remo leva les bras au ciel, complètement dégoûté. Sur ce, la voix

tonnante de Schlomo Artov retentit à son oreille :

— Aha ! Je vous y prends ! Je vous avais averti de ne pas maltraiter votre père, jeune homme ! Qu'est-ce que vous avez donc ?

— Oui, dit Chiun. Qu'est-ce que tu as ?

— Ne vous mêlez pas de ça, gronda Remo à Artov.

— J'ai tout entendu, répliqua Artov. Quelle honte ! répondre ainsi à votre père ! Monsieur Lear, vous avez toute ma sympathie.

— Monsieur qui ? demanda Chiun.

— Et vous, Norman, déclara Artov à Remo, vous devriez avoir honte !

— Qui est ce fou ? demanda Chiun à Remo.

— Ne faites pas attention. Ce n'est qu'un pauvre type qui va avoir une crise d'asthme.

— Ridicule, protesta Artov. Je ne me suis jamais mieux porté de ma... agha-wouch.

Schlomo Artov fut soudain pris de la pire crise d'asthme de son agha-wouch. Haletant, souffrant le martyre, il se cassa en deux et laissa Remo le ramener à son bureau. Remo lui affirma qu'il irait bientôt mieux puis il ôta sa main protectrice profondément enfoncée dans les os de l'épaule droite de Schlomo. Il fit asseoir le malheureux employé de la réception, avec beaucoup de sollicitude. Artov se sentit bientôt mieux, en effet, mais il n'allait pas retrouver sa voix normale avant quinze jours.

Remo retourna auprès de Chiun.

— Si nous montions tranquillement ? dit-il entre ses dents. Où nous pourrions parler sans déranger tout le monde ?

— Je suis bien, ici. J'attends mes rêves de la journée.

— Smith essaye peut-être de nous appeler.

— Qu'il essaye. J'ai eu ma ration de fous pour aujourd'hui.

— Je n'enverrai jamais cette lettre.

— Très bien, marmonna Chiun en soupirant. Je suppose que je dois surveiller ton nettoyage. Je ne peux jamais me fier à toi pour que tu fasses quelque chose comme il faut.

Remo fit une halte à la boutique-cadeaux pour acheter des bagages et de la ficelle avant de monter jusqu'à l'appartement sanglant.

Alors que Remo fourrait Irving Oded Markowitz dans une valise, le téléphone sonna.

— Service du nettoyage, dit Remo à l'appareil. Vous les tuez, je les emporte.

Le silence au bout du fil fut comme un sombre regard dans une caverne noire.

— C'est incroyable, Smitty. Même votre silence est aigre.

— Si je ne vous avais *jamais* vu, répondit Harold W. Smith, je ne pourrais pas croire que vous existez.

— Qu'est-ce que vous avez pour nous, Smitty ? Je suis plutôt occupé.

Remo cassa le genou droit du cadavre pour le faire entrer dans la valise.

— Peut-être rien, peut-être tout. Les hommes qui... euh... vous ont accueillis à votre arrivée sont tous passés par le camp de concentration de Treblinka pendant la Seconde Guerre mondiale.

— Et alors ?

— L'industriel assassiné, Hegez, et Goldman étaient aussi à Treblinka.

— Ah ?

— Et le Dr Moïsche Gavan.

— Tous ? Même endroit ? Vous en êtes sûr ?

— Oui, assura Smith.

Il était assis dans son bureau de Rye, dans l'État de New York, et regardait l'unique terminal d'un réseau d'ordinateurs d'une taille, d'une importance et d'une portée telles qu'à côté l'entrepôt IBM avait l'air d'une boîte de Meccano. Le petit terminal sur son bureau lui permettait d'accéder aux données concernant des millions de gens, d'entreprises, d'écoles, de bibliothèques et d'églises, des centaines de coins et pas mal de recoins.

Le travail de Smith consistait à parcourir les rames d'information fossilisée pour en tirer une signification nationale et internationale.

— J'en suis très sûr, affirma Smith. Pourquoi ?

— Quittez pas, dit Remo.

Il rouvrit la valise, sur laquelle il était monté pour la fermer. Sans prendre garde aux yeux bleus exorbités sortant de la figure violette, il retourna le corps et tira quelque chose d'une poche de la veste trempée de sang. Il referma la valise et s'efforça d'ouvrir le porte-cartes.

— Une seconde, cria-t-il au téléphone. C'est tout poissé de sang.

Il trouva ce qu'il cherchait et reprit l'appareil.

— Et un certain Irving Oded Markowitz ?

— Un instant.

Remo fredonna alors que Chiun apparaissait dans la pièce comme par magie.

— Oui, dit Smith. Markowitz était à Treblinka aussi. Comment le savez-vous ?

— Il est venu rendre visite à Chiun. Je vous rappelle.

Remo raccrocha. Il éprouvait une bouffée de fierté, quelque chose comme une connexion mentale et un branchement électrique. Un vent tourbillonnant le parcourait, chassant les toiles d'araignée. Il savait maintenant ce que Sherlock Holmes ressentait quand il trouvait la solution d'un crime. Le travail de détective pouvait être amusant.

— Tu as l'air malade, dit Chiun. Est-ce que Smith a dit que mes rêves de la journée seraient retardés ?

— Calmez-vous, petit père, dit joyeusement Remo en formant un numéro. Ils arriveront demain, après la fête juive.

— Un jour sans drames...

— ... est un matin sans jus d'orange, acheva Remo, le téléphone à l'oreille. Allô ? Puis-je parler à Zhava, s'il vous plaît ? Quoi ? Hein ? Parlez anglais, s'il vous plaît... Zhava ! No compris langue à vous. *Mazeltov* ! Allez, vous passer à moi Zhava !

Chiun prit l'appareil de la main de Remo en demandant au plafond :

— Faut-il que je fasse toujours tout ?

Puis il eut une conversation rapide en hébreu courant avec la personne au bout du fil. Un très long moment après, il rendit l'appareil à Remo :

— Elle va chercher la jeune demoiselle. Demande à Zhava pourquoi elle n'écrit jamais.

— De quoi parliez-vous tous les deux ? demanda Remo, le combiné de nouveau à l'oreille.

— Du problème universel de tous les braves gens. L'ingratitude de nos enfants.

— Vous y tenez vraiment, on dirait, grommela Remo et puis il entendit la voix de Zhava.

— Remo ! Déjà ? Vous choisissez les pires moments.

— Oui, mais c'est important, assura Remo et il lui fit part des renseignements de Smith.

— Mais Tochala Delit a dit qu'il n'a trouvé aucun lien entre tous les hommes, protesta Zhava.

— Zhava, où était Delish pendant la guerre ?

— Laquelle ?

— La Seconde Guerre mondiale.

— Tout le monde le sait. Il a été torturé à... Oh, mon Dieu ! À Treblinka !

Remo enregistra la nouvelle en savourant sa réponse :

— Je m'en doutais.

— J'avais donc raison, dit Zhava. Il se passe quelque chose.

— Et quel meilleur jour que votre Quatre Juillet ou je ne sais quoi ?

— Nous devons apprendre ce que cela signifie. Remo, retrouvez-moi chez Delit, immédiatement !

Elle donna l'adresse et raccrocha.

— Tu as toujours cet air malade, dit Chiun. Ce doit être l'eau.

Mais Remo ne laissa pas Chiun jeter de l'eau froide ou polluée sur sa joie.

- La partie est engagée, mon cher Watson. Vous voulez venir ?
- Qui est ce monsieur Watson ? demanda Chiun.

CHAPITRE XV

Tochala Delit possédait une petite maison dans la banlieue de Tel-Aviv. Toute simple, en brique jaune, elle contenait une grande bibliothèque, un living-room confortable, une petite chambre, une véranda douillette et une salle de bains humide.

Quand Zhava Fifer arriva, elle trouva Remo et Chiun assis sur le perron, lisant une feuille de papier. Tous deux étaient détendus mais de la poussière s'était accumulée en bas du pantalon beige de Remo. Chiun portait un kimono rouge sang à broderies noir et or. Tous deux étaient pieds nus.

— Comment avez-vous fait pour arriver si vite ? demanda-t-elle. J'ai conduit comme une folle tout le long du chemin.

— Nous avons couru, répondit Remo avec simplicité. Nous aurions été là plus tôt mais Chiun a voulu se changer.

— Je ne portais pas un kimono de course, expliqua le Coréen. C'est une petite ville mais je n'ai pas voulu manquer une occasion de m'habiller.

Zhava sauta de la jeep et courut vers eux.

— Il est là ? Où est Delit ?

— Sorti, répondit Remo sans lever les yeux du papier qu'il tenait.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Zhava. Où l'avez-vous trouvé ?

— C'est un poème, répondit Chiun.

— La salle de bains en est tapissée. Mais je crois que celui-là vous intéressera.

— Je voulais qu'il vous en donne un plus joli, mais il n'a pas daigné m'écouter. Son manque de goût est bien connu.

Zhava lut tout haut :

Alors que le hamsin hurle sur la plaine

La glorieuse douleur arrive aussi.

Une explosion de chaleur solaire

Couvre les Juifs de son linceul.

Les yeux fondront,

Les pieds cuiront,

Les têtes éclateront.

Ce n'est pas le pire.

Les villes crouleront,

Les deux tonneront.

*L'esprit de Hitler est enfin satisfait.
Quand la terre des Juifs n'est plus que du passé.
Guettez la mort à travers les sables,
Le dernier jour du règne des Juifs.*

— Il a l'intention de faire sauter une bombe nucléaire ! cria Zhava.

— C'est ce que j'ai pensé, dit Remo.

— C'est ce que tu as pensé ! ricana Chiun. Qui a dû te lire ce poème ?

— Je n'y peux rien si je ne connais pas l'hébreu. Et d'abord, vous l'avez remanié. Je ne me souviens pas de pieds qui cuisaient.

— Je ne le trouvais pas très bon. Je l'ai amélioré.

— Les vautours s'accoupleront, c'était une amélioration ?

— Je vous en prie, je vous en prie, interrompit Zhava. Nous n'avons pas de temps à perdre. Nous ne savons pas encore où il compte provoquer l'explosion. Nous avons des installations dans le Sinaï, en Galilée, à Haïfa...

— Je peux bénéficier d'un forfait ? demanda Remo.

— Ce n'est pas drôle ! glapit Zhava. Il va faire sauter tout Israël !

Remo se leva vivement.

— D'accord, d'accord, ça ne sert à rien de se rendre fous. Écoutez, c'est écrit dans le poème, ces histoires de hamsin et de mort dans les sables. Le sable doit être le désert mais qu'est-ce que c'est que le hamsin ?

— Brillant, murmura Chiun.

— Le hamsin est un vent d'est qui traverse le Neguev, expliqua Zhava. Il doit retourner à l'installation de Sodome.

— J'aurais pu vous le dire, déclara Chiun.

Remo lui fit une grimace puis il parla précipitamment.

— Zhava, allez chercher Zabovitch...

— Zabari...

— Et rendez-vous à la mer Morte.

— Entendu.

Zhava sauta dans sa jeep et Remo la regarda démarrer en trombe.

— Vous savez, ces trucs de détective, c'est plus facile que je ne croyais.

— O brillant personnage, psalmodia Chiun du perron, ta sagesse est infinie. Non seulement tu laisses la seule méthode de transport à quatre roues partir sans nous, mais tu te pavanés en étalant ton intelligence. Être heureux de rien, c'est perdre contact avec la réalité. Comment un être pareil peut-il être maître de lui-même ?

Remo ne laissa pas Chiun entamer sa fierté.

— Mesquin, gronda-t-il. Petit.

— Si Petty était là, il ne nous serait pas nécessaire de traverser le

désert à pied.

— Allons donc, Chiun. Ça va plus vite comme ça.

Remo se mit à courir.

Zhava fit irruption chez les Zabari au moment où Mme Zabari allumait les bougies du Sabbat. Zhava était hors d'haleine et couverte de poussière. Quand elle entra en chancelant, Yoel et ses quatre enfants levèrent les yeux de la table.

Ils venaient de terminer le dessert et la figure des enfants brillait de satisfaction et de fierté. Car aujourd'hui le travail de leur père, aux célébrations du Souvenir, avait été bien accueilli.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Yoel. Que se passe-t-il ?

Zhava regardait les bougies du Sabbat. Elle se rappelait les leçons de son enfance, elle savait que les bougies allumées tous les vendredis représentaient la paix, la liberté et la lumière irradiant de l'âme humaine.

Elle contempla les enfants. Daphna, blonde aux yeux noirs, qui serait un jour une belle danseuse étoile. Dov, huit ans, dont l'espoir de paix émouvait tout le monde. Stephen, le sportif, le combattant, croyant à l'ultime vérité. Et Melissa qui sortait de l'enfance pour devenir une femme dans un monde de féminité brisée.

Zhava vit leurs expressions, leurs yeux innocents en se rappelant pourquoi elle était là. Elle songea à ce que Tochala Delit s'apprêtait à faire. Cela ne devait pas arriver. Elle ne le permettrait pas.

Elle sentit la main tiède de Shula, Mme Zabari, sur son bras et surprit l'inquiétude de Yoel.

— Il faut que vous veniez, lui dit-elle. C'est important.

Il la regarda au fond des yeux. Puis il se tourna vers les bougies du Sabbat, vers sa femme debout, muette, vers ses enfants qui avaient déjà oublié l'arrivée de Zhava et bavardaient entre eux, en s'amusant. Dov avait disposé deux cuillers l'une sur l'autre ; il abattit sa main. Une cuiller servit de catapulte et l'autre sauta très haut en se retournant plusieurs fois. Dov l'attrapa au vol, sourit et Daphna applaudit.

— Oui, dit Yoel. Je viens. Tout de suite ?

— Oui.

— Excuse-moi, ma chérie, murmura-t-il en frôlant la joue de sa femme de sa joue droite ravagée. Excusez-moi, les enfants. Je reviendrai vite.

— Ah zut, papa, tu es obligé ? protesta Stephen.

Il hocha tristement la tête et regarda le plafond.

— Excusez-moi, Seigneur.

C'était le Sabbat, après tout.

Il partit avec Zhava.

— Est-ce que nous retournons au labyrinthe de tuyaux pour que tu puisses encore te perdre ? demanda Chiun.

— Pas cette fois. Maintenant ça ira sur des roulettes.

Ils continuèrent de courir. Les foulées de Remo étaient longues, régulières, souples, comme s'il marchait sur une courroie de transmission. Certainement pas comme s'il trimait dans les sables d'un désert. Ses bras se balançaient aisément à ses côtés, parfaitement harmonisés au mouvement de ses jambes.

Les mains de Chiun, elles, étaient glissées dans les manches de son kimono rouge et noir dont l'ample jupe flottait derrière lui. L'ourlet effleurait à peine le sable. Il se tenait légèrement arqué en avant et fendait l'air comme un couteau planeur. Il n'avait pas l'air de remuer les jambes parce que son kimono restait droit dans le vent, aucun mouvement ne paraissant l'entraver.

— Remo, dit-il, je voudrais te dire que tu as agi le plus sagement du monde.

Remo trébucha. En s'efforçant de reprendre son allure, il réussit à répondre :

— Merci, petit père.

— Oui, mon fils. L'entraînement n'est pas le savoir et le savoir n'est pas la force, mais si tu combines l'entraînement et le savoir, tu as la force.

— Vous n'allez pas le croire, Chiun, mais je le sais.

Tous deux continuèrent à courir vers l'horizon assombri.

— Ce que je voulais dire, Remo, c'est que tu te conduis comme doit le faire un Maître.

Remo fut ravi. Il se redressa, il contempla le ciel, ses foulées devinrent plus longues, plus puissantes. C'était vraiment son jour de gloire.

— Merci, dit-il. Je ne peux pas vous dire à quel point...

— Sauf, poursuivit Chiun, que tu ne sais pas sauter, tu conduis mal et tu es insultant. Tu te comportes comme un Maître insultant et faible.

— Espèce de vieux truqueur ! Vous m'avez eu.

Remo essaya de prendre la tête mais Chiun resta à sa hauteur, à son allure.

Et sa voix retentit, toujours aussi claire et fraîche que la brise du désert.

— Tu n'as pas envoyé le message Norman Lear, Norman Lear. Tu refuses à un vieillard ses simples plaisirs. Tu ne nettoies pas ton désordre. Tu es un sagouin. Tu...

Remo et Chiun continuèrent de traverser le désert, coude à coude.

CHAPITRE XVI

Le gardien du premier grillage fut surpris quand la voiture arrivant par la principale route d'accès aux installations d'extraction de soufre du Zeher Lahurban s'arrêta et quand Tochala Delit en personne passa la tête à la portière.

Le gardien du deuxième périmètre fut ahuri et le troisième médusé. Tous trouvaient insolite que Tochala Delit en personne soit seul dans la voiture, en costume si épais par une journée aussi chaude, mais si Tochala Delit en personne jugeait cela nécessaire, alors ça devait l'être.

Et si Tochala Delit en personne disait qu'on ne devait laisser entrer personne d'autre, alors personne d'autre n'entrerait. Et si Tochala Delit en personne précisait « pas même le Premier ministre », alors pas même le Premier ministre n'entrerait. Et si Tochala Delit en personne déclarait que ces ordres devaient être pris à la lettre, alors les trois gardiens s'empresseraient d'obéir et seraient heureux et fiers de donner leur vie pour ces ordres.

Mais tout de même, Tochala Delit en personne se conduisait bizarrement, aujourd'hui, pas vrai ?

Tochala Delit en personne pénétra dans le cœur de l'installation nucléaire par une simple porte métallique qu'il ferma à clef derrière lui.

Il se trouvait dans un couloir au plafond bas, en béton armé, qui descendait profondément vers la salle sans issue. Il tapota sa poche intérieure, pour la centième fois de l'après-midi. Les couches de vêtements et la petite boîte étaient toujours là, pour lui donner des forces.

Trente ans. Trente ans et maintenant la fin était en vue. Mais trente ans, c'était long. Tochala Delit était maintenant un vieil homme. L'homme qui avait été Horst Vessel songea à sa vie. Il sentit de nouveau le sang chaud couler dans ses veines. Il vit les corps mutilés de ceux qu'il avait tués au nom de la pureté. Il entendit leurs cris, leurs hurlements, leurs prières, leur délire. Et maintenant, finir ainsi. À cheval au sommet d'un champignon atomique. Tout ce que la bombe ne détruirait pas, les Arabes survivants s'en chargeraient. Israël était condamné.

Horst Vessel emplît ses poumons de l'air renfermé et sentit perler à son front les gouttes salées d'une sueur d'excitation. En ce moment, il n'aurait changé de place avec personne au monde.

Remo franchit le premier grillage comme une simple haie. Chiun le suivit comme un parachutiste jouet qu'on lance en l'air et qui retombe mollement au sol.

— Nous sommes entrés dans une autre partie de l'installation, dit Chiun. Nous sommes maintenant sur un terrain explosif.

— Un champ de mines, dit Remo. Je me demandais pourquoi le sol paraissait différent.

— Bien. Continue de te le demander et je te verrai au royaume des cieux. Ne manque pas de saluer les ancêtres de ma part.

— Venez, dit Remo, nous n'avons guère de temps.

— Allons vite, alors, car si tu marches aussi mal que tu sautes, nous sommes condamnés tous les deux.

Ils traversèrent le sable, aussi légers à eux deux qu'une petite cuiller de crème fouettée.

Arrivé au deuxième périmètre, la barrière infrarouge, Chiun fit signe à Remo de passer devant.

— Voyons un peu si tu as appris quelque chose.

Remo sauta aussi facilement que s'il faisait un pas. Chiun le suivit.

— Merveilleux, s'exclama Chiun. Tu es maintenant à égalité avec la sauterelle, qui saute bien.

— Je regrette d'avoir ouvert la bouche, dit Remo.

— Moi aussi.

Comme le secteur était désert et qu'aucun d'eux n'avait déclenché un signal d'alarme, leur avance ne fut pas gênée par des balles véloces ou des missiles flamboyants. Ils franchirent aisément le troisième périmètre et bientôt ils se trouvèrent parmi l'enchevêtrement de la machinerie, à l'intérieur de l'usine de soufre.

— Eh bien, nous y voilà, dit Remo. Vous voyez des bombes atomiques qui traînent ?

Chiun se dressait, implacable, l'air d'un très vieux rouage dans une machine géante.

Remo s'appuya contre une porte métallique verrouillée et sentit des vibrations émanant de l'autre côté. Une partie de la machinerie à soufre, pensa-t-il.

— Comme ce n'est encore que la banlieue de l'installation, dit-il, nous devons supposer que le secteur nucléaire est plus près du centre. Deux ou trois kilomètres dans cette direction.

Remo montrait l'ouest. Chiun se retourna, regarda un moment dans la direction indiquée puis il plaqua une main sur la porte où Remo s'appuyait et la traversa aussi facilement que du papier.

— Quand des vibrations te parlent, écoute-les, conseilla-t-il.

Remo regarda par la déchirure et vit un écriteau avec de grands caractères hébreux rouge vif, au bout d'un long couloir en béton armé.

— Ne me dites pas ce qui est écrit, bougonna-t-il.

— Danger. Radioactivité. Entrée formellement interdite, dit Chiun.

— Je l'ai toujours su, déclara Remo et il plongeait le bras par le trou pour tirer les verrous et ouvrir la porte.

Ils descendirent jusqu'au bout du couloir où une autre porte impressionnante à laquelle était fixé un écriteau d'avertissement les arrêta.

— Hum, fit Remo.

Il l'examina de haut en bas et fit glisser ses mains sur plusieurs systèmes de sécurité.

— On dirait une serrure spéciale à clef et une serrure à combinaison. Ça, ça m'a l'air d'un mécanisme d'horlogerie et d'une protection de serrure spéciale renforcée.

Chiun passa de l'autre côté de la porte et arracha les gonds du mur de béton avec deux petites tapes rythmées du bout des doigts, des tapes qui paraissaient lentes et légères.

— Redoutable, railla-t-il en ouvrant de l'autre côté l'obstacle épais de cinquante centimètres.

— Fanfaron, grommela Remo.

Il regarda au fond d'un corridor tortueux plein de matériel sensible, de panneaux sensoriels, de cloisons de plomb, de voyants d'alerte, de caméras vidéo, de systèmes à infrarouges. Tous arrêtés, éteints.

— Delish a dû tous les débrancher, supposa Remo.

Ils entrèrent et suivirent le corridor jusqu'à ce qu'ils arrivent devant un dernier panneau métallique fermé. Remo y colla son oreille.

— J'entends quelque chose.

— C'est très bien. Ça veut dire que tu n'es pas sourd.

— Non, ça veut dire que Delish est probablement là.

Remo recula d'un pas et déjà il prenait son élan pour enfoncer la porte quand elle coulissa.

Remo regarda Chiun, qui le regarda, et puis ils passèrent par l'ouverture sur le petit palier d'un long escalier en spirale autour d'une salle ronde en métal bleu terne. Ils eurent l'impression d'être à l'intérieur d'une balle posée verticalement. La salle était bourrée de l'équipement technique le plus moderne que pouvait fournir l'Amérique.

Tochala Delit se tenait au milieu, grand et fier dans l'uniforme de SS qu'il avait porté sous son costume de ville. Tout y était, depuis le large brassard rouge à croix gammée jusqu'à la rangée de médailles multicolores sur la poitrine.

— Qui est votre tailleur ? demanda Remo.

Delit ne répondit pas. Il se tourna du côté où se trouvait un cylindre de quatre mètres de long, rond à une extrémité et avec des ailerons de l'autre. Les flancs étaient lisses, à part un petit objet

rectangulaire collé à mi-hauteur du tube. Le petit objet faisait tic-tac.

Tochala Delit leva des yeux étincelants.

— Vous arrivez trop tard, dit-il.

Yoel Zabari n'arrivait pas à convaincre le premier gardien de s'écarter.

— Comment est-ce que je sais que vous êtes monsieur Zabari ? demanda l'homme. Vous n'êtes jamais venu ici et M. Delit a donné des ordres pour qu'on ne laisse entrer personne. Pas même le Premier ministre.

— Je ne suis pas le Premier ministre ! hurla Zabari. Et Tochala Delit est un traître ! Vous me connaissez, bon Dieu, vous avez vu des photos de moi. Comment est-ce qu'on pourrait imiter ça ?

Il frappa le côté droit de sa figure.

— Ma foi, je ne sais pas..., bredouilla le gardien.

— Vous ne savez pas ? glapit Zabari hors de lui.

Cela suffit au gardien. Le Zeher Lahurban devait les mettre encore une fois à l'épreuve. M. Delit avait dit personne. Alors ce serait personne.

— Je regrette, monsieur, nous devons attendre une autorisation.

— Nom de Dieu, ce sera trop tard ! Il n'y aura plus rien à autoriser si vous ne me laissez pas passer. Tout de suite !

Assise au volant de la jeep, Zhava Fifer regardait monter la colère de son chef.

Le gardien comprenait que leur loyauté devait être mise à l'épreuve, mais on allait tout de même un peu loin.

— Monsieur...

Brusquement, Zabari lui abattit le tranchant de sa main à la base du cou.

— Démarrez ! gronda-t-il sauvagement tandis que le gardien s'écroulait sans connaissance. Démarrez !

Zhava fit grincer le levier de vitesse et démarra en trombe. Zabari prit le Mauser sous le tableau de bord.

Le gardien du deuxième périmètre faisait sauter le cran de sûreté de son pistolet-mitrailleur quand Zabari lui tira une balle dans la jambe. Zhava accéléra alors que le second gardien tombait, la jambe en sang, et Zabari tira une salve à l'entrée de la cabane du troisième gardien, pour l'empêcher de l'atteindre.

— Renversez-le, ordonna-t-il à Zhava.

— Quoi ?

— Renversez-le ! Essayez de ne pas le tuer, mais foncez-lui dessus.

Zabari continua de tirer pendant que Zhava donnait un coup de volant et heurtait le gardien qui courait. Il fut projeté en l'air, fit un saut périlleux et retomba dans la poussière, inerte.

Zabari serrait les dents et Zhava avait envie de pleurer. Ils foncèrent vers le secteur nucléaire. Moins de dix secondes s'étaient écoulées.

Remo descendit de la dernière marche et avança dans la salle abritant la bombe atomique.

— J'ai renvoyé les techniciens, dit Delit, et j'ai réduit au silence les systèmes de protection. Aucune alarme ne sera donnée. La bombe ne peut pas être neutralisée. Ce n'est plus qu'une question de temps.

Remo vit sur le côté de la mince boîte rectangulaire sur la bombe un petit cadran électronique égrenant les secondes.

Cent quatre-vingts, cent soixante-dix-neuf, cent soixante-dix-huit...

— Le temps, Herr Williams, c'est tout ce qui reste. Après trente ans, nous en sommes là. À quelques minutes de l'explosion de la bombe.

Chiun rejoignit Remo devant la bombe. Cent soixante, cent cinquante-neuf, cent cinquante-huit...

— Il est futile de manipuler le temps, messieurs. Si on tente de débrancher ce dispositif, il explosera. Et je doute que même vous, qui nous avez échappé si longtemps, puissiez y survivre.

— Nous verrons, dit Remo. Vous avez tué Hegez et Goldman ?

— Oui, répondit Delit.

— Vous avez envoyé ces Palestiniens et Markowitz pour nous tuer ?

— Dorfmann ? Oui.

— Et vous avez massacré Gavan ?

— Oui, oui, oui ! J'ai fait tout ça. Je vous en prie, Herr Williams, dit l'homme qui avait été Horst Vessel, faites de moi ce que vous voulez. Je ne suis qu'un serviteur de la Race des Seigneurs.

— Vous n'avez pas l'air coréen, dit Chiun qui regardait toujours la bombe et la petite boîte qui faisait tic-tac.

Cent quarante-six, cent quarante-cinq, cent quarante-quatre...

— L'Allemagne, messieurs, reprit Delit comme s'il n'y avait eu aucune interruption. Le glorieux Troisième Reich. Et moi, à moi tout seul, je crée le Quatrième Reich !

— C'est votre problème, mon petit vieux, dit Remo et sa main bougea avec une lenteur trompeuse.

— Tuez-moi, Herr Williams. Je m'en moque. Maintenant ou un peu plus tard, quelle différence ?

Cent trente-deux, cent trente et un, cent trente...

— Toe !

Delit et Remo levèrent les yeux vers la source de cette terrible voix. Sa douleur atroce semblait faire vibrer la salle. Cette voix déchirante, déchirée, venait du fond même de l'âme de Yoel Zabari. Il

était en haut de l'escalier avec Zhava Fifer.

— Toe ! cria-t-il. Comment avez-vous pu faire ça ? Après tout ce que nous avons subi ensemble ? Après tout cela ? Rien ne vous a donc touché du tout ?

Tochala Delit sourit tristement.

— Ah, les Juifs, vous n'apprendrez jamais. Je ne fais que ce que le monde veut que je fasse, Yoel. Même aujourd'hui, avec votre foi vous affrontez et repoussez le monde. Il ne veut pas de vous. Vous l'avez lu dans les journaux, vous l'avez vu dans les votes des Nations unies. Je l'ai entendu. Le monde chuchote à mon oreille « Jetez vos Dieux, Juifs, nous n'en avons pas besoin, nous n'en voulons pas. »

Cent quatorze, cent treize, cent douze, cent onze...

— Le monde ne peut qu'aller de l'avant quand vous et tout ce que vous incarnez aurez disparu, comme la poussière d'où vous venez et le passé que vous représentez.

— Ce n'est pas possible ! cria Zhava. Ça ne sera pas. Nos alliés nous vengeront.

Delit avança sous le palier où se tenaient Zabari et Zhava.

— Idiote ! Quels alliés ? Vous n'avez pas d'amis, rien que des ennemis coupables. Trop faibles, trop hypocrites pour dire ce qu'ils pensent. Où étaient vos amis pendant la guerre ? Où étaient vos alliés quand six millions des vôtres mouraient ? Où étaient les Américains ? Où était votre propre peuple de Jérusalem ? Je vous tue parce que le monde veut votre mort. On pourrait dire que j'obéis simplement aux ordres, conclut Tochala Delit en souriant.

La salle fut secouée par un rugissement alors que Yoel Zabari bondissait. Il tomba sur Delit et les deux hommes roulèrent par terre.

Remo recula quand Zabari se releva, les mains crispées autour du cou de Delit, des larmes ruisselant sur sa joue gauche.

Le visage de Delit devint rouge, puis violet, puis vert. Les yeux s'exorbitèrent, les lèvres exsangues se retroussèrent sur les dents, mais les pupilles déjà voilées de Delit ne quittaient pas les yeux de Zabari.

Les dents grinçantes s'écartèrent et une voix agonisante souffla :

— Les nazis ne mourront pas. Le monde ne le permettra pas.

Puis la langue apparut entre les lèvres blanches, les yeux se révélsèrent, le cerveau mourut et le cœur cessa de battre. Horst Vessel était mort.

Quatre-vingt-cinq, quatre-vingt-quatre, quatre-vingt-trois...

Zabari laissa tomber le cadavre. Zhava descendit en courant et s'approcha de lui. Il la regarda.

— J'ai blessé mes hommes pour cette ordure, gémit-il en donnant un coup de pied dans le cadavre.

Zhava le prit dans ses bras et pleura. Zabari était hagard, ses mains avaient l'air de griffes. Delit ne bougeait plus, ses trente ans de

mensonge se terminant comme il l'avait voulu, par la mort. Remo se tourna vers Chiun qui se tenait toujours devant la bombe.

Soixante-dix-huit, soixante-dix-sept, soixante-seize...

Eh bien nous y voilà, pensa Remo. La Technologie contre l'Implacable et personne au monde à tuer pour empêcher cette bombe d'égrener les secondes. Il était plus rapide qu'une balle de mitrailleuse, plus puissant qu'une locomotive, mais qu'on lui donne une machine sans cheville à arracher et il se retrouvait impuissant.

Remo s'approcha de Chiun et lui posa une main sur l'épaule.

— Eh bien, petit père, dit-il avec douceur, pensez-vous que vos ancêtres nous attendent ? Je suis navré.

Chiun leva les yeux.

— Pourquoi ? Tu n'as rien fait. Tu ne sais pas que la seule raison d'être des machines est de tomber en panne ? Recule.

Sur ce, le Maître entreprit de dévisser le dessus de la bombe.

Yoel Zabari s'arracha à sa transe et s'élança.

— Non, attendez ! Qu'est-ce que vous faites ?

Remo lui barra le passage.

— Du calme. Qu'avons-nous à perdre ?

Zabari réfléchit à cela une seconde puis il recula. Zhava tomba à genoux et se mit à prier.

Chiun retira le dessus de la bombe et il ne se passa rien.

— J'aurais arrangé ça plus tôt, dit-il, si tout le monde n'avait pas tant parlé.

Il se pencha et regarda dans le cylindre.

Cinquante-deux, cinquante et un, cinquante...

— Eh bien ? demanda Remo.

— C'est tout noir, répondit Chiun.

— Pour l'amour de Jésus, monsieur Chiun...

— Eh bien bravo, grogna Remo.

— Pour Jésus ? s'exclama Chiun en se redressant. Oh non. Il ne nous a jamais donné une journée de travail. Mais Hérode, lui, c'était autre chose...

Quarante-cinq, quarante-quatre, quarante-trois...

— Chiun, vraiment ! protesta Remo.

— Si tu avais lu l'histoire de Sinanju, comme il se doit, je n'aurais pas besoin de te le dire.

— Ce n'est guère le moment pour une leçon d'histoire, petit père, dit Remo en montrant la bombe.

— Il n'est jamais trop tard pour s'instruire, riposta Chiun.

Trente, vingt-neuf, vingt-huit...

— C'est exactement ce qui est arrivé à ce pauvre malheureux, Hérode le Calomnié. Insulté par son peuple, manipulé par les Romains, il a fini par se tourner dans sa douleur vers son assassin, un

ancien Maître de Sinanju, et il lui a dit : « J'ai eu tort. Si seulement je t'avais écouté, au lieu des putains et des conseillers qui abondent dans ce pays maudit ! »

Treize, douze, onze...

— L'ancien Maître l'a enterré dans le désert.

Neuf, huit, sept...

— Chiun, je vous en prie !

Six, cinq, quatre...

— À Hérode le Calomnié ! cria Chiun en arrachant une poignée de fils.

— Ça fait toujours tic-tac ! hurla Zhava. Trois, un, deux, *zéro*.

Il ne se passa rien.

— Naturellement, ça fait tic-tac, grommela Chiun. J'ai cassé la bombe, pas la montre.

CHAPITRE XVII

Personne ne les raccompagna.

Yoel Zabari avait déclaré sa loyauté éternelle envers la Corée et l'Amérique. Zhava Fifer avait déclaré sa loyauté éternelle au corps de Remo. Tochala Delit avait été criblé de balles et jeté derrière les lignes ennemies, ce qui n'était pas difficile puisque toutes les frontières d'Israël étaient les lignes ennemies.

Mais Israël existait toujours, alors la vie continuait comme s'il ne s'était rien passé. Israël avait failli disparaître mais ça ne signifiait rien. Le sionisme était toujours mis hors la loi par l'ONU. Les Arabes contestaient toujours l'existence de l'État juif. Le prix du pétrole augmentait toujours régulièrement. Rien n'avait changé.

Yoel et Zhava retournèrent à leur travail en souhaitant bonne chance à Remo et en lui demandant de les avertir au moins trois ans à l'avance, avant sa prochaine visite.

— Israël n'est pas un pays, dit Chiun, c'est un état d'esprit. La pensée ne s'est pas arrêtée, alors la pensée continue.

Remo apprit que tout n'était pas entièrement mauvais. Smith avait découvert la source de la fuite qui avait révélé la mission de Remo et de Chiun en Israël.

— Simple procédé d'élimination, disait Smith. Ce n'était pas moi, ni Chiun, ni vous, alors ce ne pouvait être qu'une autre personne.

Quand Smith avait mentionné la folie d'une telle fuite à la personne coupable, le Président s'était confondu en excuses et avait failli s'étrangler sur une cacahuète.

Smith avait également envoyé des instructions à Remo pour qu'ils rentrent immédiatement, puisque la mission était accomplie et Israël pouvait retourner en toute sécurité à son occupation principale : rester en vie.

Alors que diable faisait Remo sur *la piste du Thé* ?

— Qu'est-ce que je fabrique sur *la piste du Thé* ? demanda-t-il.

— Je t'ai rendu un service, alors maintenant tu me rends un service, répliqua Chiun.

Ils marchaient sur la piste séculaire des caravanes, bordée de rochers gravés de prières, dans le désert du Sinai.

— Quel autre service est-ce que je vous dois ? Vous avez vos drames de la journée, pas vrai ? J'ai expédié la lettre Norman Lear, Norman Lear, non ?

Chiun l'avait même regardé faire. Mais Chiun n'avait pas vu que

Remo avait omis de timbrer l'enveloppe et avait écrit comme adresse d'expéditeur :

Captain Kangaroo
CBS Télévision City
Hollywood, Californie

— Alors, quel autre service est-ce que je vous dois ? conclut Remo.

— Ce n'était pas des services, ça, mais des obligations, répliqua Chiun. Mais ne t'inquiète pas, mon fils, je cherche seulement un signe.

— Bon, mais dépêchez-vous, petit père, sinon nous allons manquer l'avion.

— Calme-toi, Remo, nous pourrions faire bien pire que de rester ici.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'écria Remo. Vous perdez les pédales ? Où est ce « pays de peu de beauté » ? Où sont les palais d'antan, vous l'oubliez ?

— Ils ont disparu, dit Chiun, disparus avec le sable et retournés à la terre comme les ossements d'Hérode. Comme il se doit. La beauté superficielle de ce pays a disparu mais si Israël même était détruit, il vaudrait peut-être mieux que le reste du monde soit détruit avec. Sauf Sinanju, bien sûr.

— Bien sûr, grogna Remo. Cessez de vous illusionner. Si Israël était détruit, le monde détournerait probablement la tête et poursuivrait son petit bonhomme de chemin.

— Oui. Son petit bonhomme de chemin vers une destruction certaine car tout ce qu'est cette terre, le monde en a besoin. Israël est fondé sur la même beauté, le même amour et la même fraternité que Sinanju.

Remo éclata de rire. Les deux endroits se ressemblaient, en effet. Tous deux étaient arides. Aux yeux de Remo, Israël avait l'air d'une plage géante, Sinanju d'une montagne de chiendent fleurie de pissotières bancales.

— Qu'est-ce que vous racontez ? L'amour ? La fraternité ? Sinanju ? Nous sommes des tueurs, Chiun. Sinanju est le berceau des plus grands assassins du monde.

— Sinanju est un art avant d'être un lieu, rétorqua gravement Chiun. Tu crois que je viens de lutter contre les forces atomiques de l'univers et que j'ai gagné ? Je n'ai pas fait cela. C'est Sinanju qui l'a fait. Je suis tout ce qu'est Sinanju. Tout ce qu'est Sinanju, c'est moi. Israël détient le même pouvoir. C'est au peuple d'ici de se servir de ce pouvoir.

Remo se rappela l'odeur de soufre et le tic-tac de la bombe. Il se rappela les paroles de Delit et les actes de Chiun. Il se souvint que l'engin nucléaire n'avait pas explosé. Mais un nid d'amour, Sinanju ?

Un monument à la Semaine de Fraternité ?

Chiun se tourna vers le Sinaï et continua de suivre la piste des caravanes, en parlant comme s'il lisait dans la pensée de Remo.

— Oui, sans notre amour, notre fraternité et notre foyer, Sinanju ne serait qu'une autre manière de tuer les gens. Un jouet pour casser des briques. Le monde serait bien avisé de prendre des leçons de cette terre, au décor si ingrat.

Remo contempla le désert, dont l'immensité lui coupa une nouvelle fois le souffle. Ce n'était pas parce qu'un paysage sur deux était un champ de mines ou parce que le village qu'on traversait risquait de ne plus être là au retour, qu'on ne pouvait apprendre à aimer ce pays. Il songea à Zhava et aux fleurs.

— Voilà, dit Chiun, interrompant la rêverie de Remo.

Il était accroupi près d'un rocher. Soudain il bondit et repartit précipitamment dans le désert.

Remo courut le long des autres pierres couvertes de prières vers celle qui avait intéressé Chiun.

— Loué soit Hérode le Magnifique, entonna la voix déjà lointaine de Chiun. Loué soit cet homme intègre, noble et honnête dont les paroles, même après des siècles, valent de l'or !

Le rocher portait les lettres C, H, I, U, N. Remo courut après le vieux Coréen et entendit sa voix dans le désert :

— C'est le signe qui m'était promis par les anciens chapitres du Livre de Sinanju. Viens vite dans le désert, mon fils.

Remo se hâta à la poursuite de la petite silhouette lointaine.

— Où allons-nous ? cria-t-il dans le vent.

— Nous allons chercher le remboursement d'une dette.

La rapidité de la course de Chiun soulevait un nuage de sable à la figure de Remo. Il ferma les yeux et continua de courir jusqu'à ce qu'il ne sente plus les grains crisser sous ses dents.

Quand il rouvrit les yeux, il était à côté de Chiun devant une petite grotte creusée dans le sable et le rocher. Chiun lui sourit et entra. Remo le suivit en se courbant pour passer par la petite ouverture.

— Ah ! fit Chiun. Tu vois ?

À l'intérieur de la grotte il y avait une petite salle éclairée par une série d'ouvertures taillées dans la roche. Sur un épais tapis se trouvait un squelette enveloppé d'une robe royale et couvert de bijoux. Devant les ossements, il y avait deux tas d'or. Les murs étaient tapissés de soie.

— Un de vos amis ? demanda Remo.

— Hérode est un homme de parole, dit Chiun.

— Était un homme de parole, rectifia Remo. Ça ne peut pas être Hérode, ça. Il a été enterré à Herodonie.

Remo contempla les os momifiés, les diamants et les rubis, puis

l'expression de Chiun.

— Il ne l'a pas été ?

Chiun jugea superflu de répondre.

— Nous allons prendre l'or qui appartient à Sinanju, dit-il. Viens !

Il tendit à Remo un sac en soie.

— Pourquoi moi ? protesta Remo. C'est à vous de toucher votre salaire.

— C'est le service que tu me dois. Tu devrais être honoré que je te permette de participer à l'œuvre profonde de Sinanju.

— Ouais, récolter de l'argent, grommela Remo en se demandant comment diable il allait faire passer la douane à un sac de soie bourré d'or. Quel coup de pot pour moi.

Une fois l'or ramassé, Chiun prit le sac et retourna vers l'ouverture de la grotte. Quand Remo le rejoignit, il regarda une dernière fois le squelette qui avait été jadis un empereur dans un des plus puissants empires que le monde ait connu.

— Ainsi en est-il. Ainsi en était-il. Ainsi en sera-t-il toujours. Pauvre Hérode le Calomnié. Le Livre de Sinanju dit : « Un être humain est ici aujourd'hui, dans la tombe demain. »

En se tournant vers le Maître régnant de Sinanju, Remo se rappela où il avait déjà entendu cela. Et de quelle bouche.

— C'est drôle, Chiun, dit-il. Vous n'avez pas l'air juif.

L'original qui a servi
pour cette numérisation a été
imprimé en mars 1982
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)
— N° d'édit. 10943. — N° d'imp. 492, —
Dépôt légal : mars 1982.

Imprimé en France

Notes

[←1]

Le pauvre trafiquant français ne parvenait pas à prononcer correctement le couplet « *stuck a feather in his hat* » (mit une plume dans son chapeau) de la célèbre chanson américaine.

[←2]

Voir L'Implacable N° 1. *Implacablement* vôtre.

[←3]

Voir L'Implacable N° 2. *Savoir c'est mourir.*